

T. TRILBY

Boule d'or et sa Dauphine



BeQ

T. Trilby

Boule d'or et sa Dauphine

roman

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Classiques du 20^e siècle*
Volume 371 : version 1.0

De la même auteure, à la Bibliothèque :

Lulu, le petit roi des forains

Le petit roi malgré lui

Au clair de la lune

La princesse héritière

Vacances et liberté

Boule d'or et sa Dauphine

Édition de référence :

Flammarion Jeunesse.

L'école des Roses de Floréal, petit village accroché à l'Esterel, reçoit garçons et filles : deux corps de bâtiments, deux préaux, deux sorties.

Tout a été prévu pour que dans l'école les bagarres entre filles et garçons soient évitées. Ils ont, hélas ! la possibilité de se battre en s'y rendant, car les garçons et les filles de Floréal ne s'entendent pas.

Les garçons méprisent les filles qu'ils appellent des *esbrouffantes*, et ces demoiselles se moquent des gamins dont la plupart sont mal coiffés, ont des dents rarement lavées, des ongles noirs, des souliers à peine cirés et des vêtements tachés et poussiéreux.

À ces garçons qui n'ont pas le respect de la bonne tenue, il fallait donner un nom, et les filles n'ont pas eu de peine à le trouver. Depuis des années, les gamins de Floréal sont par elles appelés les *porcelettos*, nom qui vient de

porcelet, petit enfant de porc. Toutes les filles, la plus jeune comme la plus grande, crient cette injure à chaque garçon qui tente de s'approcher d'elle.

Il n'y a rien à faire, la guerre est déclarée, et les grands, avant de quitter l'école, les grandes, après le certificat acquis, passent la consigne aux élèves qui continuent à fréquenter l'école.

Aux garçons comme aux filles, il fallait des chefs. Les gamins ont choisi un de leurs camarades aimé de tous : Boule d'or.

C'est un garçon de 12 ans, grand et gros, une vraie boule, et ses cheveux, couleur d'épis mûrs, expliquent son surnom. Il s'appelle Pierre Louzigue, mais tout le monde l'appelle Boule d'or. Bon élève, gentil camarade avec tous, très violent, mais regrettant toujours ses colères, il est généreux, brave, et Scout fervent. Nul ne sait mieux que lui organiser un jeu, une promenade, et, chef des enfants de chœur de M. le curé, il sert la messe, non pas pour s'amuser, mais pour « servir » le bon Dieu et aider M. le curé, le meilleur ami de ses parents.

Boule d'or, bien entendu, déteste les filles ; ses opinions sont celles de toute la bande qu'il dirige.

Chez ces demoiselles, celle qui commande, celle qui est un chef en jupons, c'est une fillette de 12 ans, Marie-Antoinette Mézergue, qui va, tout comme Boule d'or, passer cette année son certificat.

Excellente élève, de tenue parfaite, elle a été choisie par les filles non pour ses qualités morales, mais son physique a presque imposé cette élection.

Il y a deux ans, une élève a découvert dans un livre d'histoire, reçu à une distribution de prix, un portrait de Marie-Antoinette, archiduchesse d'Autriche, devenue dauphine, puis reine de France, qui ressemblait trait pour trait à l'élève Marie-Antoinette Mézergue.

Depuis ce jour-là, à l'école, toutes les fillettes ont appelé leur camarade la Dauphine, et ce nom lui est resté.

Marie-Antoinette a perdu sa maman alors

qu'elle était un bébé. Élevée par sa grand-mère et son père avec beaucoup de tendresse, et aussi un peu de faiblesse, elle a le cœur stérile, c'est-à-dire que ce cœur ne donne pas grand-chose à ses parents ni à ses amis.

Son visage est charmant : de magnifiques cheveux blonds, semblables à ceux de la dauphine, l'encadrent, et ses yeux bleus ont la couleur du ciel de Provence.

Elle habite un vieux mas, près de la parfumerie Munel, où se préparent les essences des parfums. Ses grands-parents et sa mère ont travaillé dans cette parfumerie, son père y est encore ; il serait naturel que la fillette leur succédât, mais quand on est une « dauphine », on a d'autres ambitions.

Marie-Antoinette ne sait pas encore ce qu'elle fera quand elle sera grande, mais la ville bruyante, animée, la ville aux jolies boutiques et aux nombreux cinémas l'attire, et la montagne fleurie, lieu de sa naissance, où ses parents ont toujours vécu et travaillé, ne la retiendra pas.

Certes, elle aime ce vieux mas provençal, où

sa grand-mère a élevé ses dix enfants et qui, de par la volonté de ses parents, lui reviendra un jour, mais elle envisage de l'abandonner pour faire connaissance avec les grandes villes, où la vie doit être si différente de celle qu'elle et ses parents mènent à Floréal. La Dauphine a beaucoup d'idées qu'elle ne communique à personne.

Un jour de février, un jour lumineux qui annonce le printemps, les garçons sortent de l'école cinq minutes avant les filles. Au milieu d'un groupe, Boule d'or annonce à ses camarades qu'il faut rapidement dégager la petite place sur laquelle donne l'école : il a promis au maître qu'il n'y aurait aujourd'hui avec les esbrouffantes ni bagarres ni disputes. Les bras et les jambes, aussi bien que les langues, doivent se tenir tranquilles. C'est promis, et Boule d'or, un brave garçon, très loyal, tient toujours ses promesses.

Pour se faire obéir des gamins qui ont à peu près le même âge que lui, il ne donne pas d'ordre, mais il les entraîne, et, comme la plupart l'aiment, ils le suivent.

– En avant ! s'écrie-t-il. C'est aujourd'hui chez nous la cueillette du mimosa que les gens de la ville viennent chercher ce soir. Papa a besoin d'aides ; qu'est-ce qui vient avec moi ?

Les garçons se regardent. La mimosée du père de Boule d'or est dans la montagne, une demi-heure de marche, pendant laquelle il faudra grimper, et les enfants de la Provence ne sont pas des marcheurs. Une dizaine seulement rejoignent Boule d'or, les autres donnent de bons motifs pour expliquer leur absence.

Quand les fidèles du chef sont réunis, Boule d'or annonce qu'un goûter les attend dans la montagne, un goûter préparé par maman, avec friandises au miel.

Les garçons qui ont refusé d'aider à la cueillette du mimosa sont un peu vexés de n'avoir pu dominer leur paresse, mais Boule d'or ne s'en soucie pas et avec entrain emmène ses travailleurs vers la montagne qu'ils vont rapidement escalader.

Après les garçons, les esbrouffantes sortent à leur tour et, comme la Dauphine l'exige, en

donnant l'exemple, ces demoiselles sont très bien tenues ; quelques-unes ont même déjà des coiffures compliquées, copiées sur des journaux de mode, mais la plupart sont simplement et gentiment mises.

Ce matin, « les grandes » sont très agitées : Mademoiselle vient de donner la date du certificat qu'on ira passer en juin, à Nice.

Pour des élèves, c'est un événement capital dans leur vie d'écolière, réussite ou échec, et puis aller à Nice, une ville que la plupart ne connaissent pas, c'est une aventure magnifique, dont elles vont parler tout ce printemps.

La Dauphine y a été une fois avec sa grand-mère ; aussi elle conte avec autorité tout ce qu'elle a découvert dans cette ville : magnifiques hôtels, résidences princières où tous les rois qui n'ont plus de royaumes viennent se réfugier, magasins aux beaux étalages, casino, cinémas et superbes pâtisseries. Des centaines de gâteaux à la crème, meilleurs les uns que les autres, seulement quand on en a mangé plusieurs, on a facilement mal au cœur ; et les glaces jaunes,

vertes, roses, c'est un délice inexplicable d'en consommer une !

La Dauphine parle avec lenteur, recherchant des mots que tout le monde ne dit pas ; elle trouve que ça fait « royal », et à cause de sa ressemblance et du titre qu'on lui a donné, elle est toujours « esbrouffante ». Ses camarades l'admirent, mais n'osent jamais lui dire qu'elle est parfois un peu ridicule, car ses paroles recherchées sont dites avec l'accent du Midi, ce terrible accent dont les Méridionaux ne se corrigent pas facilement.

Ces demoiselles traversent le petit village de Floréal, laissant devant chaque maison une élève, et, à l'extrémité de la grand-rue, il n'y a plus que la Dauphine et sa meilleure amie, Louissette. Elles habitent en face l'une de l'autre ; un petit sentier qui grimpe vers la montagne les conduit à leurs maisons respectives.

Celle de la Dauphine est un vieux mas aux murs roses que dix enfants ont habité fort longtemps. Il se compose d'un grand rez-de-chaussée, et d'un étage aussi vaste, où trois

personnes seraient un peu perdues ; aussi, le premier sert de réserve à la parfumerie Munel : bonbonnes d'essence de roses, d'eucalyptus, de fleurs d'oranger y sont abritées. Le vieux mas embaume.

La maison des parents de Louissette est plus simple. Bâtie par son grand-père, qui était maçon, elle n'a qu'un rez-de-chaussée de trois pièces : salle commune, chambre des parents, chambre des enfants, deux filles de six et douze ans. Cette petite maison a un grand jardin, où papa et maman cultivent des légumes, des primeurs et des fleurs, de belles fleurs qu'ils vont vendre chaque semaine aux grands hôtels du bord de la mer. Jardin entouré de haies où les rosiers, les géraniums, le jasmin jaune et bleu, les lauriers se disputent la place au soleil, mariant leurs branches et leurs fleurs.

Le jardin de la Dauphine est un champ de lavande, au milieu duquel s'élèvent des ruches, lavande et miel qui servent pour la parfumerie.

Marie-Antoinette regrette toujours que ces deux jardins soient des jardins « utilitaires » ; elle

ne rêve que bosquet, petit temple, petite laiterie, tout ce qui est, paraît-il, si joli à Trianon. Hélas ! il ne peut être question de les transformer. Chacune des petites filles a reçu quelques mètres de terrain, qu'elle cultive comme elle le désire. Louissette y sème des radis qu'elle aime, et la Dauphine des verveines, parce qu'elle a découvert dans un livre que la pauvre reine à laquelle elle ressemble exigeait qu'à Versailles cette vieille fleur française fût plantée.

Les deux amies se séparent devant leurs maisons, et chacune rentre chez elle.

Marie-Antoinette trouve sa grand-mère dans la vaste salle où la grande cheminée y abrite, tout comme autrefois, une marmite où se prépare pendant des heures la soupe aux légumes que la famille mangera le soir, et cette soupe est si bonne que souvent la Dauphine, en rentrant de l'école, en demande pour son goûter avec la miche de pain couverte de miel. Souvent, elle lutte avec sa gourmandise, car elle pense avec regret que ce mets n'était certainement pas en faveur à Trianon ou à Versailles.

La grand-mère de Marie-Antoinette, originaire d'Arles, a le beau visage des femmes de ce pays et, à une époque où les Arlésiennes abandonnent malheureusement les traditions de leur province, elle en porte encore le costume. Le petit serre-tête de velours noir encadre des cheveux gris d'argent et des traits purs que les années n'ont pas abîmés. Elle aime tendrement sa petite-fille qui lui ressemble et, s'étant efforcée de remplacer sa maman, elle l'a beaucoup gâtée, ce qui a contribué à rendre Marie-Antoinette égoïste et vaniteuse.

– Ma chérie, dit-elle en l'apercevant, il faut te dépêcher de goûter, ton papa t'attend à cinq heures, à la parfumerie. Comme tous les ans, M. Munel envoie un char à la fête du mimosa. L'année dernière, tu avais eu de très jolies idées pour la décoration de ce char, et M. Munel désire que, cette fois encore, tu t'en occupes. On va te montrer le camion qu'il faut transformer, et samedi il faudra le préparer. Goûte, lave-toi les mains, mets ton petit tablier rose et va à la parfumerie retrouver ton papa.

Contente de cette nouvelle qui lui donne vis-à-vis des employés de la parfumerie une importance extraordinaire, Marie-Antoinette répond :

– C’est bien, j’irai. Mais, ajoute-t-elle en essayant de dissimuler la joie qui est en elle, on aurait pu me prévenir plus tôt ; j’aurais pensé à ce que je peux proposer, j’aurais fait des dessins. Nous avons à l’école un très bon professeur de décoration ; j’aurais pu lui demander un conseil, tandis que tout à l’heure je vais être obligée de répondre à M. Munel, qui va me dire devant tout le monde, comme l’an passé : « Marie-Antoinette, toi qui as eu le premier prix de dessin que je t’ai remis moi-même, donne-nous une idée, une jolie idée. Je veux que le char de la parfumerie Munel ait au moins une belle bannière. » Il a eu le second prix l’an dernier. Il faudrait que cette année il ait le premier, et on me donne dix minutes pour trouver quelque chose d’original.

Marie-Antoinette veut avoir l’air fâché, mais sa grand-mère qui la connaît se rend compte à

quel point cette demande lui fait plaisir.

– Allons, reprend-elle, ne grogne pas ainsi. Accepte tout ce qu'on te propose avec bonne humeur, surtout quand tu as l'occasion de faire plaisir à ton papa et à M. Munel, qui a toujours été pour toute notre famille un si bon patron.

La Dauphine se tait, dévore avec appétit la tartine couverte de miel et le bol de lait parfumé à la vanille, qui lui a été préparé, puis, ce repas fini, elle va dans sa chambre, une chambre de demoiselle : vieux meubles restaurés, bien entretenus, grands rideaux de mousseline encadrant deux fenêtres donnant sur le champ de lavande, où des amandiers blancs et roses sont déjà en fleur.

Marie-Antoinette vérifie dans une glace au cadre doré, terni par le temps, sa coiffure. Elle a de jolies boucles naturelles, qu'elle rejette en arrière et qu'elle maintient sur la nuque par un ruban bleu clair. Coiffure de la Dauphine quand elle était à Schœnbrunn, dans le palais de sa mère. Elle met sur sa robe de lainage bleu le joli tablier rose que sa grand-mère lui a rapporté

d'Arles à son dernier voyage, et, prête, elle quitte sa chambre, traverse la salle où, dans la cheminée, la soupe continue à bouillir, et dit à sa grand-mère qui repasse le linge de la lessive :

– Il va être cinq heures. Je m'en vais avec une idée que M. Munel n'acceptera peut-être pas..., mais je n'en ai aucune autre à lui offrir. Les idées, ce sont comme les problèmes, on ne les trouve pas toujours.

– Elle est peut-être bonne, ma chérie, et puis tu n'es pas la seule personne convoquée, je crois que Boule d'or a été aussi appelé. C'est un garçon très débrouillard ; à vous deux, vous pourriez faire un joli char. Malheureusement, vous ne vous entendez pas, et ses parents sont des amis de toujours de notre famille ! C'est bien regrettable que vos caractères ne puissent s'accorder.

La Dauphine, qui a entendu bien souvent ce reproche, trouve inutile de protester et d'expliquer que Boule d'or n'a aucun respect pour elle, la Dauphine ! Un jour, en pleine rue, il a osé lui crier :

– Si tu nous ennuies, on te coupera le cou ! Et c’est moi qui fabriquerai, avec un certain plaisir, la guillotine qui nous débarrassera de la plus embêtante des esbrouffantes !

La Dauphine, bien qu’elle fût flattée d’être, une fois de plus, comparée à la pauvre reine de France, n’a pas oublié ces paroles, et comme elle ignore le pardon, elle sait qu’elle ne les oubliera jamais.

En s’en allant, elle daigne s’approcher de sa grand-mère, qui aime les marques de tendresse, et l’embrasse en murmurant :

– À tout à l’heure, Mamita.

Heureuse, Mamita reçoit ce baiser donné avec indifférence et, en regardant sa jolie petite-fille s’en aller, elle pense, avec un peu de tristesse, que son cœur, hélas ! n’est pas généreux et qu’il faudra que ce jeune cœur connaisse la souffrance pour pouvoir penser à celle des autres. Et elle s’accuse et se rend responsable de l’égoïsme de la Dauphine.

– Elle est trop jolie, pense-t-elle, mais sa mère

était comme elle avec, en plus, la bonté qui mettait sur son visage un tel rayonnement qu'on ne pouvait la voir sans l'aimer. Hélas ! on admire Marie-Antoinette, mais elle n'a pas de véritables amis.

Posément, comme elle fait toute chose, la Dauphine, fière de son importance, se dirige vers la porte principale de la parfumerie Mунel. Elle pense que, comme l'an passé, la réunion doit avoir lieu dans le bureau du grand patron ; celui de M. Pierre, son fils, est beaucoup trop petit pour y réunir tous les chefs de service et les personnes de l'extérieur convoquées. Et la Dauphine se rappelle avec regret que cet insolent Boule d'or va venir.

L'entrée de la parfumerie est ravissante : un énorme jasmin jaune encadre une porte ronde ; au pied de ce jasmin, des iris mauves déjà en fleur. Habitée aux jolis décors du pays merveilleux qu'elle habite, la Dauphine ne remarque même pas que le soleil, qui va bientôt disparaître, met de l'or sur la porte de chêne et sur les murs blancs.

Sous la voûte, elle n'hésite pas. Elle laisse à gauche la salle où sont les grands alambics, si primitifs, où on distille encore, à une époque où la science est, hélas ! maîtresse du monde, comme on distillait il y a un siècle les précieuses fleurs. C'est le fief de son père, qui a la responsabilité de toute la distillation de la parfumerie. Il n'est pas un chimiste diplômé, il n'est pas passé par les grandes Écoles, mais, entré tout jeune dans cette maison, son père, qui assurait ce service depuis de longues années, lui a appris le secret de la distillation que son grand-père lui avait transmis. M. Mézergue désirerait que sa fille lui succédât dans ce joli travail, mais quand il en parle à Marie-Antoinette, elle répond toujours :

– Laissez-moi passer mes examens ; après, nous verrons de quel côté mes professeurs me conseilleront de me diriger.

La Dauphine traverse la salle de vente où sont exposés tous les produits fabriqués à la parfumerie : essence, savons, poudre, et se dirige vers le bureau de M. Munel. Des voix lui

indiquent que la réunion est déjà commencée. Il est cinq heures. Marie-Antoinette n'a pas été attendue. Cette constatation met une ombre sur son joli visage.

Si les petites filles savaient comme les vilains sentiments les enlaidissent, elles n'en auraient jamais. Paroles de Mamita, dont la Dauphine se souvient au moment où elle va entrer.

Après avoir heurté discrètement, Marie-Antoinette pénètre, toute souriante, dans le bureau. Son arrivée est accueillie avec plaisir par le grand patron.

– Ah ! voici notre décoratrice. Marie-Antoinette, je suis certain que tu as pensé à la fête du mimosa et que tu nous apportes une idée. Nous t'attendions avec impatience car, jusqu'à présent, personne ne nous a présenté quelque chose de nouveau qui nous permettra encore de décrocher un prix cette année. Assieds-toi, Marie-Antoinette, et explique-nous tes projets.

La Dauphine prend le siège que le comptable lui offre et, tout de même un peu intimidée – une vingtaine d'employés, hommes et femmes,

l'observent – elle avoue :

– Je n'ai pas encore eu beaucoup le temps d'y penser. J'aurais voulu vous présenter un dessin, malheureusement, il n'est que dans ma tête.

– Cela n'a pas d'importance, reprend M. Munel, et comme c'est toi qui seras chargée de l'exécution, tu n'as qu'à nous l'expliquer, et nous te dirons si ton idée nous plaît. Allons, Marie-Antoinette, ne sois pas intimidée ; nous t'écoutons.

– J'ai pensé, reprend la fillette, que, dans le camion naturellement décoré avec des palmes, on mettrait au milieu un grand œuf blanc, fait avec des camélias – ils sont en fleur, – et de cet œuf sortirait un poussin jaune, fait de petits bouquets de mimosa bien serrés, s'adaptant sur la carcasse. Autour de ce poussin, et ce poussin tiendrait dans son bec le drapeau de France, on pourrait mettre des personnes revêtues des costumes régionaux de notre province. Je crois que cela pourrait être très joli et ne ressemblerait à aucun des chars de l'an passé.

– Parfait ! s'écrie M. Munel, content. Marie-

Antoinette, tu t'entendras avec ton père, je te donne tous les crédits nécessaires, et tu inviteras six de tes camarades de classe, les meilleures et les plus gentilles élèves, pour entourer ton poussin. Tâche qu'elles portent de jolies robes, et toi tu demanderas à ta grand-mère de te faire le costume des filles d'Arles ; elle saura mieux que personne t'habiller, et ce costume, de tradition dans ta famille – ta chère maman le portait, – t'ira parfaitement. Mes amis, ajoute-t-il en se tournant vers ses employés, je suis bien content que tout soit décidé. Il n'y a plus qu'à se mettre au travail et à remercier notre décoratrice qui aura, je l'espère, autant de succès que l'an passé.

Comprenant que la réunion est terminée, Marie-Antoinette se lève et s'approche du grand patron, s'appêtant à le remercier pour l'honneur qu'il lui fait. Être sur le char de la parfumerie Munel, avec ses amies choisies par elle, c'est un immense plaisir sur lequel elle ne comptait pas. Elle pensait qu'elle serait, comme l'an passé, dans la foule, attendant le cortège pour voir défiler « son » char, tandis que cette année elle sera sur ce char, et tout le monde pourra admirer

le joli costume que sa grand-mère va lui faire. Au moment où elle s'approche de M. Munel pour lui dire sa gratitude, la porte du bureau s'ouvre, et Boule d'or, tenant dans les bras une immense gerbe de mimosa, entre dans la pièce. Il est en salopette bleue, ses cheveux blonds bouclent dans tous les sens, ses mains et son visage ne sont pas très nets, mais, tel qu'il est, avec ses fleurs dans les bras, son visage gai, souriant, où la bonté y met une merveilleuse lumière, il est charmant, et tous ceux qui sont réunis le constatent, même la Dauphine, furieuse de cette incorrecte entrée.

Boule d'or s'avance vers M. Munel, et Marie-Antoinette est obligée de lui laisser la place.

– Bonjour, Monsieur, dit-il poliment. Dans la montagne, papa cueille les mimosas. Il m'a prévenu que vous me demandiez à cinq heures. J'avais juste le temps de descendre ; j'ai ramassé quelques branches que je vous apporte, en vous priant de m'excuser si je suis en retard.

M. Munel sourit au gamin, prend la gerbe et répond :

– Je te remercie, Boule d'or – comme ce nom

te va bien ! – d’être venu. Je voulais te demander ton concours et celui de tes camarades pour la fête du mimosa. Nous avons besoin de beaucoup de fleurs, de palmes, et, le jour de la fête, il faudra encadrer le char, le surveiller de très près pour que les admirateurs ne l’abîment pas. Tu t’entendras avec M. Mézergue et Marie-Antoinette, ils te diront exactement tout ce que tu peux faire pour nous. J’ai déjà retenu une partie de la récolte de ton père, car je veux que, pendant le défilé, toi et tes camarades qui marcheront près du char vous distribuiez aux passants des bouquets de mimosa offerts par la parfumerie. Si vous pouviez porter votre tenue scoute, ce serait parfait. Occupe-toi de tous ces détails avec Marie-Antoinette. Il faut que la jeunesse de Floréal soit bien représentée. À vous deux, vous pouvez faire quelque chose de parfait. Au revoir, mes amis, je rends à tout le monde la liberté.

La Dauphine rejoint son père et quitte le bureau avec lui. Elle est furieuse, mais tient à ne pas montrer sa mauvaise humeur aux employés de la parfumerie. Travailler avec Boule d’or, ce soir plus porceletto que jamais, c’est une de ces

corvées qu'elle croit ne pas pouvoir accepter. Naturellement, M. Munel ignore la guerre déclarée, et elle ne pouvait devant tout le monde le renseigner.

Si ces garçons de Floréal n'étaient pas épouvantables, il serait normal qu'ils aidassent les filles, qu'ils fussent leurs serviteurs. La Dauphine de France en avait beaucoup, mais jamais les porcelettos n'accepteront de les servir. Et pourtant, ils sont des Scouts, où la bonne action est chaque jour obligatoire ; seulement, ces demoiselles ne sont pas choisies par eux pour accomplir les gestes amicaux, ou charitables, que leur corporation exige.

Au moment où Marie-Antoinette et son père traversent le champ de lavande, ils voient surgir à leurs côtés Boule d'or qui tient une gerbe semblable à celle offerte à M. Munel.

– Bonsoir, Monsieur Mézergue, dit-il. Je vais porter ce bouquet à Mamita, de la part de papa. Est-ce que je vais la trouver au mas ?

– Sûrement. À cette heure, elle prépare le souper.

– Eh bien, je cours lui porter les mimosas, car maman m’a bien recommandé de ne pas être en retard.

Et il ajoute :

– Je viendrai demain savoir les fleurs dont vous avez besoin, et vous m’expliquerez, en détail, ce que mes camarades et moi devons faire pendant le défilé.

Et, sans s’occuper de la Dauphine, il s’en va en courant vers le mas rose où il trouvera Mamita, une vieille amie de sa grand-mère.

À peine s’en est-il allé que Marie-Antoinette ne peut se contenir et s’écrie :

– Qu’est-ce que vous dites de ce garçon, papa ? Avez-vous jamais vu quelqu’un d’aussi mal élevé ? Et quelle tenue ! Venir en salopette chez M. Munel ! Je ne croyais pas qu’il oserait. Papa, vous lui demanderez tout ce dont nous avons besoin, je ne veux avoir avec lui et sa bande aucun rapport.

Et, tristement, M Mézergue répond :

– Quel dommage, Marie-Antoinette, que tu ne

comprendes pas que ce garçon a le cœur de son père, un cœur d'or ! Tu sais ce que cette expression veut dire, et je souhaite, ma petite fille, qu'un jour tu en aies un semblable à celui de ce camarade que tu dédaignes aujourd'hui.

La Dauphine ne répond pas et, dressant sa jolie tête pleine d'arrogance, elle s'en va vers la petite maison qui abrite sa jolie chèvre : Trianette. Une petite maison couverte de jasmins bleus ; à côté de l'écurie, il y a une étroite pièce qu'elle appelle laiterie, où elle fabrique du fromage, comme Marie-Antoinette en fabriquait à Trianon.

*

La veille de la fête du mimosa, Marie-Antoinette et les amies choisies pour être avec elle sur le char ont eu la permission de ne pas aller à l'école l'après-midi, et, dès une heure, ces demoiselles sont dans la cour de la parfumerie, où le camion décoré de grandes palmes les

attend.

Sur une table, des camélias blancs aux pétales immaculés, sur une autre une montagne de mimosas. La carcasse de l'œuf, très haute, parfaitement proportionnée, se dresse au milieu du camion, sur des planches également recouvertes de palmes. La Dauphine a fait un dessin très réussi de ce qu'elle voulait réaliser, et, fière de son importance, elle donne des ordres à ses amies, dociles et reconnaissantes d'avoir été désignées pour l'accompagner.

Faire avec des camélias un œuf n'est pas un travail facile pour des petites filles n'ayant pas l'habitude de manier des fleurs. Mais les enfants de Floréal ont presque tous des parents proches ou éloignés qui cultivent les fleurs exportées dans tous les pays du monde, et, dès leur enfance, ils se sont amusés à les assembler.

Pendant le mois de février, les mimosas, ces gerbes d'or au parfum subtil, s'en vont par le train des fleurs vers les champs d'aviation, où des avions les emportent vers les pays des neiges, des glaces et des brouillards.

La carcasse de l'œuf, remplie de terre lourde et de mousse, est recouverte par les camélias blancs. Après plusieurs rectifications, l'œuf est devenu parfaitement ovale et l'ouverture, d'où le poussin sortira, bien ébréchée. La Dauphine daigne être satisfaite. Maintenant, il faut s'occuper du poussin, ce qui est plus difficile, car avec le mimosa il s'agit de faire de petits bouquets ronds, bien tassés, qu'on mettra les uns à côté des autres. Travail minutieux très long, qui demande beaucoup de patience. Marie-Antoinette sait l'imposer.

Un court repos à l'heure du goûter qu'elles vont prendre au mas, où Mamita leur a fait des crêpes de maïs bourrées de miel. Elles les dévorent avec plaisir, puis, bien vite, retournent près du char, qui a déjà de l'élégance.

Marie-Antoinette a demandé à son père que M. Munel et les employés ne vissent pas les voir pendant leur travail, et la consigne donnée a été respectée.

Les dactylos et les vendeuses se moquent un peu de cette fillette qui a accepté la responsabilité

de faire entièrement avec ses camarades, des petites filles, le char de la parfumerie Munel, qui doit défilér dans la ville devant des milliers de personnes.

Les petits bouquets jaunes s'amoncellent sur la table assez rapidement et, à six heures du soir, la Dauphine, jugeant qu'elle en a assez pour construire le poussin, décide que camion et fleurs vont être recouverts de bâches mouillées et que demain matin, après la messe, elles finiront le char qui ne doit descendre en ville qu'à deux heures de l'après-midi.

Au moment où les ouvrières remuent, non sans difficulté, les lourdes bâches vertes, Boule d'or et ses camarades arrivent dans la cour, les bras pleins de fleurs : mimosa, lauriers, violettes blanches découvertes près d'un ruisseau, dans la montagne.

Mécontente de cette visite, la Dauphine lâche la bâche qu'elle remue, non sans peine, et s'avance vers Boule d'or avec un visage si désagréable que le garçon s'écrie : – Bonsoir, la Dauphine et sa compagnie ! On vient vous voir

par ordre, croyez bien que ce n'est pas pour notre plaisir. M. Munel a des amis qui lui ont offert des fleurs pour le char. Nous avons été les chercher et, dans la montagne, près d'un ruisseau, nous avons découvert un champ de violettes blanches, que nous avons cueillies. Si cela ne vous plaît pas, faut le dire, et nous remportons le tout.

Et, avec son arrogance habituelle, la Dauphine répond :

– Mettez les fleurs sur les tables, vous n'avez pas à discuter un ordre, et allez-vous-en.

Boule d'or la regarde avec beaucoup de mépris ; peut-il exister un être aussi désagréable ? Mais il aperçoit les amies de la Dauphine, dont Louise, sa cousine, qui s'efforcent de remuer les lourdes bâches. Alors, comme il est un bon gosse, il se tourne vers ses camarades et leur dit :

– Au travail ! Prenez les bâches, et nous allons recouvrir le char. C'est pas un travail pour les filles, et puis ce sera notre bonne action, particulièrement désagréable à faire aujourd'hui.

Et, avec entrain, rapidité, Boule d'or et ses

amis recouvrent le char avec les lourdes bâches que les filles ne pouvaient remuer. Travail fini, il dit à la Dauphine :

– Faut les arroser pour que les fleurs soient fraîches demain. Mais c’est un travail que les esbrouffantes peuvent faire. Demain, comme M. Munel le désire, on escortera votre char, sans entrain, je vous assure, car les esbrouffantes ne gagnent pas à être connues. Bonsoir.

Et, méchamment, la Dauphine répond :

– Les porcelettos, à voir de près, sont encore plus porcelettos que nous ne le pensions. Bonsoir.

Boule d’or s’avance, poings fermés. Tous les assistants de ce duo d’amabilités pensent qu’il va abîmer la jolie figure de la Dauphine, mais il maîtrise sa colère et se contente de lui crier :

– Quel dommage que vous soyez une fille ! J’aurais tant de plaisir à vous donner une paire de gifles ! En route, les garçons, la B. A. est faite, et elle a été dure !

Boule d’or et ses amis disparus, les filles se groupent autour de la Dauphine, chacune jugeant

selon son caractère Boule d'or :

– Ce qu'il est mal élevé, ce garçon-là !

– C'est bien agréable d'être avec eux demain toute la journée !

– Et ce qu'ils étaient sales ! Boule d'or avait une culotte déchirée, et le grand Louis un pull-over plein de trous.

Seule, Louissette, la cousine de Boule d'or, dit de sa voix douce :

– S'ils n'étaient pas venus m'aider, jamais nous n'aurions pu mettre les bâches sur le char. Et puis, ils arrivaient de la montagne, ils avaient cueilli des fleurs, et les vêtements supportent mal la grimpette dans les arbres. J'ai déchiré, jeudi dernier, ma robe bleue en voulant cueillir des lauriers.

Cette défense de Boule d'or et de ses camarades surprend les jeunes ouvrières : Louissette n'a pas l'habitude d'émettre des opinions qui peuvent contrarier la Dauphine. Elles attendent prudemment que Marie-Antoinette réponde. C'est un peu lâche, mais

elles ont été choisies pour monter sur le char, et ce choix leur cause un tel plaisir que leur reconnaissance est immense et les rend indulgentes pour tous les défauts de la Dauphine.

– Défends ton cousin, Louisette, tu as raison et tu ne peux faire autrement. Tu auras l’obligance de lui dire que demain il ne nous adresse pas la parole, car nous ne lui répondrons pas. Il est impossible de parler avec un garçon aussi mal élevé. Heureusement que demain ils auront leurs costumes scouts ; sans cela, nous n’aurions eu autour du char que des mendigots. Cela aurait été bien agréable !

Finalement, navrée de découvrir que la Dauphine manque d’indulgence et de bonté, Louisette murmure :

– Boule d’or et ses camarades ne sont pas des mendigots.

Marie-Antoinette ne veut pas entendre et donne les derniers ordres :

– Demain, réunion à la messe de huit heures. Après nous venons ici directement ; nous finirons

le char. Déjeuner à midi. Vous devez être dans la cour, habillées, à une heure et demie. Nous nous en allons à deux heures.

Moins joyeuses qu'à l'arrivée, les petites filles se séparent ; la méchanceté ternit toute joie, et la Dauphine a été méchante avec Boule d'or et ses camarades.

Le lendemain matin, Marie-Antoinette, dès qu'elle se réveille, se précipite vers la fenêtre, afin de voir le temps que le ciel promet. Du côté de la montagne, une lueur rose commence à illuminer la verdure des arbres et, si trois quarts de lune et une étoile sont encore là, tout fait prévoir une belle journée.

La Dauphine est d'excellente humeur. Elle fait une courte prière, une habitude ; elle n'éprouve pas le désir de se recueillir pour demander à Dieu de l'aider à combattre ses défauts et à se conduire en véritable chrétienne. Quelques mouvements de gymnastique pour garder son dos droit et son élégante silhouette, toilette qu'elle fait très soigneusement et, à sept heures, elle est dans la salle commune du mas, où sa grand-mère, levée

de bon matin, lui a préparé son déjeuner.

Habitée à être très gâtée par Mamita, qui lui épargne tous les travaux des ménagères que déjà ses petites camarades font, Marie-Antoinette ne pense jamais à remercier celle qui l'a élevée. Depuis près de treize années, Mamita ne l'a pas quittée. C'est pour la Dauphine chose naturelle : les grand-mères sont faites pour soigner leur petite fille.

Un bonjour indifférent ; déjeuner pris, Marie-Antoinette s'en va en rappelant qu'elle revient à midi. Elle s'habillera après le repas et revêtira le joli costume des filles d'Arles que sa grand-mère lui a fait.

À l'église, elle retrouve ses camarades. Elle entend la messe, se lève, s'agenouille, se recueille quand il faut se recueillir, lit les prières dans son livre ; mais tout cela est fait avec le souci d'être correcte, et son cœur ne participe pas aux cérémonies qui se déroulent sur l'autel rappelant aux chrétiens la Passion de Jésus-Christ.

À la sortie, elle rassemble ses amies, passe devant Boule d'or qui, les deux mains dans les

poches, en tenue scoute, très à son avantage, perruque bouclée bien disciplinée, la regarde avec un sourire plein d'ironie dont elle ne veut pas s'apercevoir. Vivement, elle se dirige, entourée de ses camarades, vers la parfumerie ; elles ont encore beaucoup de travail, et rien ne doit les distraire de leur tâche.

Elles ont assez de difficultés à enlever les bâches, et quelques-unes, peut-être, regrettent les porceletos ; mais enfin, elles y arrivent, et Marie-Antoinette, prenant les petits bouquets jaunes, commence à s'occuper du poussin. Au bout d'une heure, la petite bête a déjà bonne allure, sortant de l'œuf étincelant de blancheur, plein de vie, prêt à affronter les regards des passants et ceux, plus redoutables, du jury. Ces demoiselles travaillent avec ardeur, enthousiasmées. Le drapeau, un petit drapeau en soie, fait par Louissette, est mis dans le bec, et les quatre angles du char sont garnis de gerbes faites d'arums blancs.

Enfin, le char est terminé, et Louissette peut aller prévenir M. Munel.

Très contente d'elle et de ses amies qui, elle le reconnaît, l'ont bien aidée, la Dauphine affecte une tenue modeste et attend les compliments qu'elle va recevoir, elle en est certaine.

M. Mézergue, un peu inquiet, arrive le premier et, surpris – le char est magnifique, – il ne peut que complimenter les ouvrières. Avec plaisir, maintenant, il attend le patron.

M. Munel paraît, et ce char blanc et jaune qui sera entouré par les Arlésiennes remportera, c'est certain, beaucoup de suffrages. La parfumerie Munel sera bien représentée. Il félicite la Dauphine qui lui remet le dessin qu'elle a fait du char, il félicite celles qui l'ont aidée et leur apprend qu'il leur sera offert à chacune un joli flacon d'odeur pour les remercier de leur travail.

Tout le monde se disperse, il faut s'habiller, et Marie-Antoinette s'en va avec son père, très content du succès de sa fille.

À deux heures, ces demoiselles, toutes habillées en Arlésiennes, sont dans la cour. M. Munel lui-même leur désigne les places qu'elles doivent occuper sur le char. Une un peu plus

haute que les autres, à l'arrière, est réservée à la Dauphine, créatrice de cet ensemble. Avec ce costume d'Arlésienne qui l'avantage, Marie-Antoinette est charmante et sera certainement très admirée, chose regrettable pour son orgueil. Elle n'a pas encore compris qu'un joli visage n'est rien quand il n'est pas accompagné de qualités morales qui augmentent toujours sa beauté.

Ces demoiselles installées, des photographies sont prises, souvenirs pour la parfumerie. Boule d'or est là avec ses camarades qui ne sont pas aujourd'hui des porcelettos. Ils s'approchent du char qui se met en route.

Sur son trône, la Dauphine rayonne, et sa joie est si grande que, momentanément, cette joie la rend bonne. Elle s'inquiète, elle qui pense si rarement aux autres, de ses amies. Sont-elles bien assises ? rien ne les gêne ? Car le parcours est long.

La Dauphine de France était bonne pour ses demoiselles d'honneur, et toutes les petites Arlésiennes qui accompagnent Marie-Antoinette sont ses suivantes. Le rêve royal continuera

pendant tout le parcours.

En tenue scoute, impeccables, les garçons entourent le char, et la Dauphine daigne reconnaître qu'ils ont belle allure. Ah ! s'ils voulaient, ils pourraient tous les jours ne pas être des porcelettos !

Elle ne réfléchit pas que les garçons ont des jeux qui abîment leurs vêtements et que les priver chaque jour de s'amuser, à cause de leurs habits, serait pour eux une grande punition. Et puis, leurs mamans travaillent, aident souvent dans la culture des fleurs, des légumes, et elles n'ont pas toujours le temps de raccommoder ou de détacher les vêtements de leurs enfants. Il y a déjà les chaussettes qu'il faut presque chaque soir repriser.

La Dauphine a une grand-mère qui se charge de tous les soins de la maison. Aussi, elle ne pense jamais que les autres enfants n'ont pas le même bonheur.

Le char de la parfumerie Munel arrive sur la place, où les autres chars sont déjà réunis. Avec quelle attention tous l'observent !

La déception qui se lit sur les visages des concurrents fait comprendre à Marie-Antoinette qu'un prix, peut-être le premier, sera décerné à la parfumerie Muel. Elle sourit, remercie des compliments qui leur sont adressés.

Il est évident que le sévère costume des Arlésiennes fait ressortir la blancheur des camélias, et aucun des concurrents n'a eu l'idée d'habiller les jeunes filles qui ornent les chars avec des costumes régionaux. Elles ont toutes des robes de différentes couleurs, qui s'harmonisent souvent très mal avec la décoration et les fleurs.

Un char qui représente un immense panier de soucis a, au milieu, trois jeunes filles en robe rose, verte, jaune, ce qui dépare ce panier, charmant comme forme et éclatant de couleur.

Marie-Antoinette félicite les occupantes en se réjouissant de la faute qu'elles ont commise.

Le cortège se met en route. L'organisateur de la fête décide que le char de la parfumerie Muel défilera le dernier. C'est déjà lui donner une place excellente pour le jury, c'est le désigner tout spécialement à son attention. La Dauphine

rayonne, et vraiment elle et ses compagnes, toutes bien choisies, sont pour le char un élément de succès.

La musique précède le cortège et, dès l'entrée dans la ville, les spectateurs, massés sur les trottoirs, admirent et acclament ceux qui se sont donné beaucoup de mal pour que la fête du mimosa, de tradition dans le département, soit aussi belle qu'elle peut être.

Les motocyclettes, les bicyclettes, les voitures d'enfants défilent les premières. Il y en a de charmantes. Une fillette d'une dizaine d'années promène fièrement sa poupée très élégante dans une petite voiture garnie d'amandiers sauvages. Elle est applaudie par toutes les mamans.

Le char représentant un bateau à voile tout en fleurs a des suffrages, un gros poisson fait en mimosa est admiré, une locomotive, un moulin, une petite maison rose ; les trente chars représentent un effort apprécié par les spectateurs, qui témoignent leur reconnaissance comme les gens du Midi savent le faire. Ils crient : « Bravo, les parfumeurs ! Bravo, les

marins ! », avec cet accent qui dit leur joie de vivre. Ils applaudissent, ils trépignent, ils se bousculent tous pour mieux voir.

Quand le dernier char paraît, plus grand, plus beau que tous les autres, il se fait un silence que la Dauphine interprète mal. Pourquoi les spectateurs lui refusent-ils les applaudissements qu'ils ont offerts aux autres concurrents ? Inquiète, son joli sourire disparu, elle regarde les visages et les interroge. L'œuf, le poussin tenant le drapeau, les Arlésiennes, c'est un coin de la France qu'on leur présente, et cette belle image les émeut et les rend quelques instants silencieux. Mais cette émotion ne dure pas, et de la foule un cri, un seul cri s'élève :

– Prix d'honneur, prix d'honneur aux Arlésiennes !

La Dauphine tressaille, se redresse, vibrante d'orgueil, et, plus Dauphine que jamais, d'un geste charmant, emprunté à celle dont elle porte le nom, geste avec lequel la malheureuse reine remerciait le peuple de France quand il l'acclamait, la Dauphine tend les mains vers ceux

qui lui décernent un prix qu'elle n'osait espérer.

Voici la longue tribune des membres du jury. Autour de cette tribune, de grands mâts avec des oriflammes de toutes les couleurs et, se dressant au-dessus, un groupe de drapeaux de France, d'Angleterre et des États-Unis, drapeaux des alliés.

La Dauphine et ses suivantes sont très émues et, malgré cette émotion qui fait battre leurs cœurs, il faut sourire, la Dauphine l'exige. Boule d'or et ses Scouts se redressent, ils vont défiler militairement. Dans chaque enfant de France un soldat sommeille, et les Scouts, bien disciplinés, savent déjà marcher comme des chasseurs alpins.

Au moment où la musique, massée à gauche de la tribune, attaque un joli chant emprunté à *l'Arlésienne* de Bizet, un cri perçant domine la musique et fait se dresser plus encore la tête de Boule d'or, qui se rend compte que ce cri perçant est plein d'angoisse. Il aperçoit alors le danger. Un grand mât portant un oriflamme vacille de droite à gauche et, inévitablement, va s'écrouler sur le char de la parfumerie Muneil.

Habitué aux réflexes rapides, Boule d'or, chef des Scouts, pousse son cri de ralliement :

– Scouts, au boulot !

Et, brusquement, écartant la foule, suivi de ses camarades, il se dirige vers le mât menaçant.

Ils arrivent juste à temps pour recevoir dans leurs bras vigoureux le mât qui, après avoir oscillé longtemps, se décide à tomber. Le char de la parfumerie Munel passe sous le mât incliné, soutenu par les Scouts ; l'oriflamme jaune et vert balaie et décoiffe un peu la Dauphine.

Elle aussi a vu le mal, elle s'est rendu compte du danger, mais n'a pas osé arrêter le chauffeur, ne sachant pas où ce mât allait tomber. Ses amies n'avaient rien vu. Courageuse, elle a rejeté sa tête blonde en arrière, attendant le coup qui serait peut-être mortel, et elle a souri comme s'il n'y avait pas en elle une grande frayeur.

Le char, le dernier, passe et, après son passage, les Scouts, bien contents, ont posé au sol le lourd mât.

Le président et les membres du jury, le maire

et les conseillers municipaux, tous ont admiré le joli char et plus encore l'acte des Scouts. Grâce à eux, la fête n'a pas été endeuillée par un accident qui pouvait faire des victimes.

Le maire se dresse, commande au cortège de s'arrêter et aux spectateurs de se taire et, d'une voix où il y a encore de l'émotion, il parle :

– Monsieur le président du jury, Messieurs les membres du jury, mes amis, vous avez tous vu ce que des gamins de chez nous viennent de faire. Nous ne pouvons leur donner aucun prix pour les remercier d'avoir su éviter un accident qui pouvait être terrible, mais nous devons, au nom des parents de toutes ces charmantes Arlésiennes, leur dire notre gratitude. Boule d'or, ton nom et celui de tes camarades seront affichés sur les murs de Floréal pour que ses habitants connaissent tous l'acte courageux que vous avez fait, acte qui a préservé la vie de leurs filles. Merci, Boule d'or, merci, les Scouts, continuez à agir comme vous venez de le faire : la France vous devra beaucoup.

Des applaudissements éclatent et Boule d'or,

très confus, se rapproche du char où la Dauphine a écouté ce discours, qu'elle trouve juste. Tout à l'heure, quand elle descendra de son trône, elle remerciera Boule d'or.

Le président du jury se lève. Il proclame les résultats du concours. Le prix d'honneur est donné à l'unanimité au char de la parfumerie MuneL. Marie-Antoinette doit venir chercher elle-même la bannière.

Il faut descendre du char avec grâce, ce qui n'est pas facile, la Dauphine s'en rend compte. Boule d'or, sans rancune, s'approche avec un autre Scout, et leurs mains se joignant font une marche sur laquelle la Dauphine consent à poser son joli pied. Très droite, marchant bien, encadrée par les Scouts, elle s'avance vers la tribune et reçoit la bannière portant la mention : « Prix d'honneur ».

Le président la félicite, car il vient d'apprendre que c'est elle qui a fait ce char. Et la Dauphine daigne répondre qu'elle a été aidée par ses amies ; et, à la stupéfaction de Boule d'or, elle ajoute :

– Et aussi par les Scouts.

Après avoir salué avec une dignité et une grâce que tous admirent, Marie-Antoinette regagne le char avec Boule d’or et un camarade qui vont encore faire pour elle la marche nécessaire pour remonter.

Le soir, la fête finie, autour de la grande table de la salle du mas, Marie-Antoinette, son père et Mamita font honneur au repas, les émotions de la journée leur ont donné grand-faim.

Mamita a été voir défiler le char de sa petite-fille. Elle avait une bonne place près de la tribune. Elle a vu le grand mât osciller. C’est elle qui a poussé le cri entendu par Boule d’or. Sans elle, Boule d’or n’aurait peut-être pas pu agir comme il l’a fait. Ah ! comme elle est reconnaissante à ce gamin. Sans lui, sa chère petite-fille serait peut-être ce soir à l’hôpital. Après le dîner, elle ira chez les parents de Boule d’or, avec son plus grand pot de miel pour le gamin. Elle veut dire sa reconnaissance à ce Scout qui a fait une belle action, et elle serait heureuse si Marie-Antoinette venait avec elle.

La Dauphine ne répond pas tout de suite ; cette démarche ne lui plaît guère. Mais ce que sa grand-mère vient de dire est exact : sans Boule d'or et ses camarades, elle, et peut-être aussi quelques-unes de ses suivantes, seraient probablement blessées, à l'hôpital. La Dauphine daignera remercier celui qui les a préservées d'un accident qui pouvait être terrible.

Et, dans la montagne que la nuit a empli de silence, la grand-mère et la petite fille s'en vont. Le ciel est plein d'étoiles, la lune, toute ronde, éclaire la terre, les routes sont blanches, et les arbres aux verdure éternelles se dressent vers le firmament lumineux.

Marie-Antoinette a glissé son bras sous celui de sa grand-mère. Ce soir, après toutes les émotions de cette journée, elle éprouve le besoin de se rapprocher de Mamita, qui remplace sa maman.

– Comme la nuit est belle ! murmure-t-elle, ne voulant pas troubler la grande paix qui les entoure.

– Oui, répond Mamita, c'est l'heure la

meilleure pour prier et écouter.

– On écoute ? reprend la fillette, étonnée. Dieu vous parle donc ?

– Oui, quand on sait l’entendre. Mais tu es bien jeune et tu n’as pas souffert. Plus tard, tu comprendras ce que je te dis ce soir.

– J’aimerais le comprendre maintenant.

– Je crois que ton cœur ne le pourrait pas. Ton père et moi, ma chère petite-fille, nous t’avons peut-être trop aimée, trop gâtée. Nous n’avons vécu tous les deux que pour toi ; nous désirions que tu ne t’aperçoives pas du départ de ta maman. J’ai voulu la remplacer, mais je crois que je n’ai pas été assez sévère, et c’est de ma faute si ton cœur est endormi. Ta jolie figure, le surnom que tes camarades t’ont donné, tes succès d’écolière, tout cela est la cause de ta vanité, de ton indifférence. Tu penses beaucoup à toi, rarement aux autres, et ce n’est pas ce que l’Évangile commande. Bientôt, peut-être, tu auras l’occasion de montrer que les qualités de ta chère maman sont en toi. Il te faudra beaucoup donner ; j’espère que tu sauras le faire, et que je ne

regretterai jamais de t'avoir trop gâtée. Marie-Antoinette, promets-moi que tu penseras parfois à ce que je te dis ce soir !

« Dans cette montagne, tous les cœurs se purifient, ils sont loin de la terre. Dieu est tout près de nous, et c'est lui qui a voulu que je te parle comme je viens de le faire. Les jours que nous passerons maintenant ensemble sont peut-être comptés. Il y a longtemps que je voulais te dire toutes ces choses, mais ces derniers temps tu me semblais si loin de moi que j'attendais l'heure où tu pourrais comprendre, pour t'en souvenir, mes secrets désirs.

« Sois bonne, ma petite-fille. La bonté et l'amour que tu éprouveras pour les autres, c'est toute notre religion qu'il faut suivre jusqu'à la mort. Si tous les hommes respectaient l'enseignement du Christ, il n'y aurait jamais de guerre, de dispute, de rancune. Boule d'or, que tu n'aimes guère, t'a aujourd'hui préservée d'un mauvais accident. La reconnaissance, j'espère, te fera trouver les mots qu'il faut dire pour lui prouver qu'entre vous la guerre est terminée.

– Mais, reprend Marie-Antoinette, troublée, il nous appelle les esbrouffantes.

– Nom peut-être mérité. Vous, vous les nommez les porcelettos. Croyez-vous que cela puisse leur faire plaisir ? Dieu t'a donné beaucoup, Marie-Antoinette. Remercie-Le en étant bonne.

Et la Dauphine murmure, avec une émotion nouvelle, jamais encore ressentie :

– Mamita, j'essaierai.

*

La Dauphine est inquiète. Il lui semble que l'atmosphère de la maison n'est plus la même depuis le soir où sa grand-mère lui a parlé quand elles étaient toutes les deux, la nuit venue, dans la montagne.

Elle a beaucoup pensé à tout ce que sa Mamita lui avait dit, et deux phrases l'ont obligée à réfléchir : « Bientôt, peut-être, tu auras l'occasion de montrer que toutes les qualités de ta chère

maman sont en toi.» « Les jours que nous passerons ensemble sont peut-être comptés. » Mamita serait-elle malade, et une opération, pareille à celle que vient de subir la mère de Louissette, mettrait-elle sa vie en danger et l'obligerait-elle à quitter pour quelque temps le mas ?

Marie-Antoinette n'ose interroger son père ni sa grand-mère, mais elle, qui pensait si peu à ses parents, les observe maintenant avec le plus grand soin et elle a acquis la certitude qu'un changement se prépare dans la maison.

Les ouvriers, maçons et peintres, ont envahi le premier étage et l'ont débarrassé des fûts et des bouteilles qui l'encombraient. Il est évident que la parfumerie n'aura plus à sa disposition ces grandes chambres pour ses réserves.

La Dauphine a vu faire le déménagement, mais à ses parents elle n'a posé aucune question. Ils ne veulent rien lui dire, rien lui expliquer ; pourquoi les interrogerait-elle ?

À l'école, elle a aussi de grandes préoccupations : elle prépare le certificat. Boule

d'or aussi, et elle ne pourrait admettre qu'ayant remporté depuis des années tous les premiers prix elle ne soit pas reçue avec mention. Boule d'or est aussi un excellent élève et, le jour de la distribution des prix, tous les deux descendent de l'estrade, les bras chargés de livres, et la couronne dorée entoure leurs jeunes fronts. Il y a entre eux une rivalité d'écoliers qui ne facilite pas leurs relations.

Pour faire plaisir à Mamita, la Dauphine s'est efforcée d'éviter toute dispute avec Boule d'or, et, quand le jeune garçon lui dit bonjour – depuis qu'il l'a préservée d'un accident, il s'est attaché à elle, – elle répond sans sourire, car la Dauphine a toujours cet air arrogant qui déplaît tant au chef des Scouts.

Un soir d'avril, en sortant de l'école, Marie-Antoinette et Louissette prennent un sentier tracé au milieu d'un champ d'oliviers qui les ramène chez elles. Le chemin est plus long, mais il est si joli au printemps que les fillettes le préfèrent.

Entre les arbres aux feuilles d'argent, pruniers, cerisiers sont en fleur. L'herbe verte est parsemée

de marguerites et de boutons d'or, et, bien que les deux amies connaissent depuis longtemps la beauté du printemps sur cette Côte appelée d'Azur, elles en sont comme pénétrées, et ce sentiment qu'elles ne définissent pas les rend joyeuses.

Louissette, une bonne petite, qui a eu depuis des semaines bien de la peine s'écrie :

– Ce soir, ah ! comme je suis heureuse ! Maman, guérie, est rentrée cet après-midi. Je vais la retrouver à la maison comme avant et la cousine, venue pour la remplacer, s'en ira dans quelques jours. Ah ! je n'aime pas cette cousine : elle est sévère et nous défend tout ce que maman nous permet. Pour un rhume, elle a gardé depuis dix jours ma petite sœur à la maison et elle lui fait raccommo-der des chaussettes toute la journée. Le soir, on n'a pas le droit d'aller dans le jardin arroser nos plantations. Elle est de la ville et prétend qu'ici, le soir, on s'enrhume. Elle déteste Floréal et s'étonne que papa, son cousin, puisse vivre dans un « trou » pareil. Elle appelle Floréal un « trou » ; la maîtresse m'a dit que

c'était un mot à ne pas répéter.

– Et puis, répond la Dauphine, elle a un vilain visage pointu comme le renard. Je l'ai rencontrée avec Mamita, et elle nous a dit qu'elle serait bien contente le jour où elle reprendrait le train pour retourner dans sa ville pleine d'usines, m'a dit Mamita, ce qui rend le ciel toujours gris. Je n'aimerais pas vivre dans cette ville-là. Sans soleil, sans ciel bleu, sans fleurs, peut-on être heureux ?

– Je ne le crois pas, répond Louisettes.

– Aussi, plus tard, reprend la Dauphine, quand je serai une jeune fille avec diplômes, je choisirai une de nos jolies stations balnéaires pour y travailler. Il ne faut pas que la parfumerie compte sur moi : je quitterai Floréal. C'est trop petit, trop toujours la même chose. Je veux connaître tout ce que je ne connais pas.

Étonnée – c'est la première fois que la Dauphine lui fait des confidences, – Louisettes demande :

– Mais, dans ta station balnéaire, où habiteras-

tu ? Tu n'auras pas de maison, et ça doit être affreux de ne pas avoir de maison !

– Je serai dans une pension de jeunes filles. Ça s'appelle un Foyer féminin ; je me suis déjà renseignée. Il paraît que c'est très gai : on s'y amuse beaucoup, on y chante et on y danse tous les soirs, et l'on peut aller deux fois par semaine au cinéma.

– Peut-être, répond Louissette avec son bon sens de petite fille aimante, mais c'est une maison qui appartient à tout le monde, ce n'est pas votre maison, et, quand on a, comme toi, un si joli mas, je ne peux pas croire que tu te décides un jour à le quitter. Les chants, les danses, le cinéma ne te remplaceront par la grande salle, où tu retrouves chaque jour tes parents, et ta jolie chambre dont les fenêtres s'ouvrent sur le champ de lavande, les montagnes et la mer. Tu as la plus jolie maison de Floréal, pourras-tu l'abandonner ?

– Ma petite fille, reprend la Dauphine avec un peu de mépris, tu ne me comprends pas.

– Peut-être, répond Louissette, mais je pense au

chagrin de tes parents s'ils connaissent tes projets.

– Aussi, je ne leur en parle pas. Quand j'aurai mon certificat, je leur dirai mon désir de continuer mes études. Et ici, sauf des cours complémentaires, Floréal ne peut rien offrir.

– Tu pourrais aller à la ville le matin et revenir le soir.

– Je préfère demeurer à la ville. Louissette se tait.

La Dauphine lui semble plus incompréhensible que jamais, et elle a diminué la joie qui était dans son cœur. Peut-on avoir des idées aussi drôles, des idées qui la sépareront de tous ceux que la Dauphine devrait aimer ? Mais la Dauphine aime-t-elle quelqu'un ?

La maman de Louissette lui a dit souvent que cette jolie amie n'aimait qu'elle-même, et ce soir la fillette se rend compte qu'une fois de plus sa maman a raison.

Mécontentes l'une de l'autre, elles se séparent. Louissette se met à courir aussi vite qu'elle le peut

pour avoir la joie de retrouver sa maman, et la Dauphine, paisiblement, s'en va vers le mas, dont les murs roses disparaissent sous les glycines en fleur.

Comme tous les jours, le goûter attend Marie-Antoinette et, sur le seuil de la maison que le soleil dore, Mamita tricote des chaussettes pour sa petite-fille. Un sourire accueille l'écolière, et Mamita lui dit :

– Quelle magnifique journée ! Ton papa est à la ville, il aura eu beau temps.

– Qu'a-t-il été faire en ville ? demande Marie-Antoinette, sans attacher grande importance à cette question.

– Des achats pour meubler le premier. Les travaux sont finis, les derniers ouvriers ont quitté la maison. Les meubles arriveront la semaine prochaine. Tout, bientôt, sera prêt.

Cette réponse surprend la Dauphine. Mamita parle de ce premier, comme si sa petite-fille était au courant des réparations qu'on y a faites. Maintenant, on va le meubler ! Pour qui ? Il serait

naturel que Marie-Antoinette demandât des explications, mais son orgueil le lui défend. Jusqu'à présent, ses parents n'ont rien voulu lui dire. Qu'ils gardent leur secret !

Elle s'installe devant la grande table, après s'être lavé les mains, sa serviette d'écolière près d'elle, car, sitôt son goûter pris, elle va se mettre au travail, et, silencieuse, elle mange ses tartines et boit son café au lait.

Sa grand-mère est venue se mettre en face d'elle et, tout en tricotant, elle regarde le joli visage de sa petite-fille, qui lui semble être un visage mécontent. Pourquoi ? N'éprouve-t-elle donc pas, comme elle, la joie reconnaissante, qui devrait aujourd'hui réjouir tous les habitants de Floréal et les obliger à remercier Dieu de cette belle journée de printemps ?

Bien que le visage de la Dauphine soit pour Mamita un mauvais présage, elle va parler à sa petite-fille de ce premier étage qu'on va meubler.

– Marie-Antoinette, demande-t-elle, as-tu beaucoup de devoirs à faire ce soir ?

– Non, j’ai simplement ma composition d’histoire à préparer.

– Alors, avant de te mettre au travail, il faut que je t’apprenne que... que... enfin... Un grand changement se prépare. Tu as vu que les réserves de la parfumerie ont été transportées dans un autre local, et ton papa a fait aménager le premier pour une personne qui va venir y vivre avec ses enfants : trois petits qui n’avaient plus que leur maman. Il y a eu, tu le sais, une terrible guerre, dont ici nous n’avons pas beaucoup souffert. Cette guerre a pris à bien des enfants leur papa. Alors, depuis des années, les mamans luttent pour élever des petits qui connaissent toutes les privations. Paris est une belle ville, où il y a beaucoup de misère, et les enfants qui l’habitent ont rarement une belle santé. Je t’ai parlé, quelquefois, d’une de mes petites-nièces, cousine de ta maman, Mireille, une Arlésienne comme moi, qui avait quitté notre Provence pour suivre un mari qu’elle aimait. C’était un fonctionnaire et il habitait Paris. Mireille était bien contente d’aller vivre dans la capitale, qu’elle ne connaissait pas ; elle croyait y trouver des joies,

des plaisirs et un confort inconnus ici.

« Les premières années ont été pour le jeune ménage assez faciles, mais Dieu leur a envoyé trois petits enfants, et leur logement, pris pour deux, est devenu bien étroit pour cette nichée. Et puis, il y a eu la guerre ; le papa est parti et n'est jamais revenu. Mireille est restée seule pour élever trois petits. Ses parents l'ont aidée tant qu'ils ont vécu, et puis une mauvaise grippe les a emportés, et Mireille a été encore plus seule.

« Toi qui ne connais pas les maisons de Paris, tu ne peux t'imaginer les difficultés que les habitants y rencontrent. Les logements de prix avantageux sont au sixième ou au septième, les rues étroites ont rarement du soleil et les fenêtres de ces logements donnent sur des cheminées ; chaque jour, avec des enfants dans les bras, Mireille devait descendre les étages. Elle travaillait dans un ministère, elle est sténo-dactylo. Tous les matins, elle conduisait ses enfants à la crèche, à l'école, et les reprenait le soir. En rentrant, il lui fallait faire la cuisine, le ménage, la lessive et la toilette de ses trois

enfants.

« Ma chérie, une femme ne résiste pas à un travail aussi dur. Mireille est tombée malade, on l'a emmenée à l'hôpital, et ses enfants ont été confiés à l'Assistance publique où, pendant des jours et des jours, ils ont pleuré en réclamant leur maman.

« De l'hôpital, Mireille m'a écrit pour me conter son chagrin. Les médecins lui disaient : « Air, soleil, bonne nourriture et vous serez remise. » À Paris, air, soleil, bonne nourriture ne sont pas pour des bourses comme la sienne. »

– Elle n'a qu'à ne pas habiter Paris, répond la Dauphine, nullement émue, mais inquiète car elle se demande pourquoi sa grand-mère lui raconte cette histoire.

Et Mamita répond d'une voix qui implore :

– Crois-tu qu'il soit facile de trouver avec trois petits un logement aéré et ensoleillé quand on a peu d'argent ? Et je te le répète : elle est seule, seule. Comprends ce que ce mot veut dire. Personne ne l'aide, personne ne la soutient. Elle

était, quand elle m'a écrit, dans une salle d'hôpital, bien soignée, mais entourée d'inconnues qui ont chacune leur douleur personnelle. J'ai montré sa lettre à ton père, un soir d'hiver, il y a trois mois. Il m'a répondu : « Nous avons ici tout le premier étage qui peut facilement être libre. » Il a écrit à Mireille pour lui proposer de venir au mas. Des lettres ont été échangées, et ton papa, qui a un cœur aussi parfait que celui de ta maman, va remplacer près des petits enfants celui que la guerre leur a enlevé.

La Dauphine s'est dressée et ne veut pas comprendre ce que Mamita lui apprend. Elle s'écrie avec violence :

– Papa a une fille ; j'entends ne le partager avec personne. Vous pouvez le lui dire s'il vous a chargée de connaître ma pensée.

– Non, Marie-Antoinette, non, je ne le lui dirai pas. Il s'en va demain à Paris pour se marier avec Mireille ; quelques jours après, il ramènera ici la maman et ses enfants. Je veux croire que tu les accueilleras bien et que tu n'imposeras pas à celle

qui a déjà tant souffert de nouvelles peines.

– Ne comptez pas sur moi : Mireille et ses enfants seront pour moi des envahisseurs, et je ne m’occuperai jamais d’eux.

– Marie-Antoinette, veux-tu me prouver que tu es incapable de comprendre la douleur des autres ? J’ai encore quelque chose à t’apprendre.

– Merci, Mamita ! s’écrie la Dauphine en se levant. Vous venez de m’annoncer une affreuse nouvelle, que vous et papa m’avez cachée. Ne trouvez-vous pas que cela suffit pour aujourd’hui ? J’ai encore, je l’espère, quelques jours de tranquillité avant que Mireille et sa marmaille n’envahissent la maison. Laissez-les-moi, je vous en prie.

– Ma petite fille, reprend tristement Mamita, comme ta violence me cause de la peine ! Il faut pourtant que je t’apprenne mon départ. Une de tes tantes, la sœur de ta maman, est malade à Alger. Elle a cinq enfants et, pour se remettre, a besoin d’être aidée. Je pars la retrouver. Je quitte le cher vieux mas, la France. Mon devoir près de toi est terminé. Tu auras treize ans le mois

prochain, tu es une grande fille qui va avoir près de toi une jeune femme ; elle ne demande qu'à t'aimer comme une sœur. Refuseras-tu cette affection ?

Le départ de Mamita ! C'est pour la Dauphine une affreuse nouvelle. Mireille la remplaçant, maîtresse de maison au mas, alors qu'elle avait l'âge de remplir ce rôle, cela dépasse ce qu'elle peut supporter. Se dressant, toute tremblante, sa peine et sa colère en font un être irresponsable, elle crie :

– Taisez-vous, taisez-vous, je vous en prie. Dites à mon père que je ne veux pas voir Mireille. Et vous, Mamita, si vous quittez le mas pour céder la place à cette femme, je veux, entendez-vous, je veux aller en pension, mais je ne resterai pas ici avec cette Mireille qui prend la place de maman. C'est une voleuse, une vraie voleuse à laquelle je ne parlerai jamais.

Attrapant sa serviette, la Dauphine traverse en courant la salle, ouvre la porte de sa chambre qu'elle ferme à clé, et, ivre de colère, elle se jette sur son lit en sanglotant, criant comme un petit

enfant qui a mal, incapable de raisonner et voulant à tout prix communiquer à ceux qui l'entendent sa peine.

Mamita n'a pas essayé de retenir la fillette, elle n'a fait aucun geste, elle a continué à tricoter, mais sur son beau visage que les années et les peines n'ont pas abîmé, les larmes coulent, abondantes, venant d'un cœur bouleversé de découvrir chez l'enfant de sa fille tant d'égoïsme et de méchanceté.

Le remords est né, et cette femme dont la vie n'a été que dévouement se reconnaît coupable. Elle a trop aimé sa petite-fille. Elle a voulu que Marie-Antoinette ne s'aperçût jamais que sa maman s'en était allée, elle lui a fait une vie si belle, et l'a entourée de tant d'affection que le cœur de la Dauphine n'a jamais rien donné. De son père et de sa grand-mère, elle acceptait tout et n'essayait pas de leur rendre, en prévenances, – ces petites attentions journalières qui réjouissent le cœur des parents, – ce que chaque jour elle recevait d'eux.

Elle travaillait bien, recevait de nombreux

prix, que pouvaient-ils demander de plus ?

Bonne écolière, cela suffit, elle n'avait jamais cherché à donner autre chose. Et aujourd'hui où on lui demandait d'ouvrir bras et cœur à une maman malheureuse et à trois petits enfants, sans papa, elle refuse, et désire quitter la maison, ce mas où elle est née et où elle a toujours vécu.

Mamita pleure, comme depuis des années elle n'a jamais pleuré, tant il est pénible pour une grand-mère de s'apercevoir que l'âme de sa petite fille, qu'elle croyait simplement endormie, est de celles qui n'ont aucune générosité. Le malheur des autres ne préoccupera jamais Marie-Antoinette, elle veut l'ignorer et n'éprouvera pas le désir que les vrais chrétiens connaissent, de porter secours à ceux qui souffrent. Non, la Dauphine n'aime qu'elle-même. Mamita l'a ce soir découvert, si triste découverte que ses larmes ne s'arrêtent pas.

Il faut faire le dîner. M. Mézergue rentre à six heures et Mamita lui dira simplement que Marie-Antoinette, prévenue de l'arrivée de Mireille, s'en est allée dans sa chambre un peu

bouleversée.

Retenu à la parfumerie, il est près de sept heures quand M. Mézergue rentre chez lui. L'absence de sa fille dans la grande salle ne l'étonne pas. Marie-Antoinette travaille toujours jusqu'au dîner. Il interroge tout de suite sa belle-mère.

– Vous avez parlé à Marie-Antoinette ?

– Oui, à son retour de l'école je lui ai appris les raisons de votre voyage à Paris.

– Qu'a-t-elle dit ?

Réponse difficile à faire pour ne pas attrister un papa qui aime tendrement sa fille.

– Surprise par cet événement inattendu, elle ne m'a guère interrogée, elle avait une composition d'histoire à préparer et ses devoirs d'écolière passent avant tous les autres.

– C'est exact. Je compte sur la douceur de Mireille, et puis il y a les trois petits, on ne refuse pas d'aimer des enfants.

– Chez elle, peut-être que l'amour maternel n'est pas encore né.

– Il naîtra. Petite, elle adorait ses poupées. Mamita agite la clochette annonçant le dîner et tout en servant la soupe elle regarde, bien inquiète, la porte de la chambre de Marie-Antoinette. Va-t-elle s’ouvrir, la fillette a-t-elle réfléchi et sa grande colère apaisée, s’est-elle repentie de ses méchantes paroles ?

La Dauphine a entendu le son de la cloche, elle était toujours en pleine révolte, mais elle préparait quand même sa composition d’histoire.

La cloche lui rappelle que son père est rentré et que le dîner est servi.

Son visage doit être bouleversé par la colère, ses yeux rougis par les larmes qu’elle a versées. Elle n’ira pas dans la salle à manger, elle refuse de voir son père qui va lui donner une belle-mère !

Mais elle pense, tout à coup, que son absence serait une abdication, déjà elle laisserait la place à cette Mireille exécrée. Non, elle ira dîner, et son attitude provocante fera comprendre à son père comment elle recevra sa « belle-mère ».

Elle voulait aller en pension, elle n'ira pas, elle n'abandonnera jamais la maison, celle de sa maman, elle continuera à y vivre et fera la vie si dure à Mireille et à ses enfants que, bientôt, ils s'en iront.

Vite de l'eau sur son visage ; la colère a emmêlé ses boucles, elle les remet en ordre. Un tablier propre, et, impeccable comme elle l'est toujours, la Dauphine ouvre la porte de sa chambre et va occuper sa place autour de la table.

– Bonsoir, dit-elle à son père, je préparais une composition et je ne croyais pas que l'heure du dîner était venue.

Et en s'asseyant M. Mézergue, embarrassé, dit avec un tendre sourire :

– Bonne élève toujours.

– Naturellement, le certificat est proche et je désire l'obtenir avec mention.

– Je crois que cela ne te sera pas difficile, la maîtresse l'espère autant que toi.

– Oui, c'est une réclame pour son école, aussi elle s'occupe particulièrement des élèves qui se

présentent.

Marie-Antoinette, jugeant qu'elle en a assez fait pour des parents coupables, daigne se mettre à table et, droite sur sa chaise, plus Dauphine que jamais, elle dîne sans se mêler à la conversation de Mamita et de son père. Maintenant elle est bien décidée ; dès l'arrivée de la « belle-mère », elle engagera la guerre et elle sait bien qui sera victorieuse. Jusqu'à l'arrivée de Mireille et de sa marmaille, elle va réfléchir à tout ce qu'elle pourra faire pour obliger cette famille à abandonner le mas où son père a eu la faiblesse de la recueillir.

Il y a d'autres maisons où Mireille peut aller. Les hospices sont, en France, nombreux et puisque les enfants étaient à l'Assistance publique, Mireille n'avait qu'à les y laisser.

Marie-Antoinette n'a jamais pensé qu'elle aurait pu, elle aussi, connaître une maison sans parents, sans joie, sans amour.

Non, ces douleurs-là n'étaient pas pour elle, sa destinée était tout autre.

Mais cette destinée, qui l'a faite heureuse, peut changer, un cœur refusant d'aimer est un jour ou l'autre puni...

En mai, à Floréal, toute la montagne est en fleur et c'est au milieu de ce mois que Mireille et ses enfants doivent arriver au mas.

Marie-Antoinette a assisté aux derniers préparatifs, et si elle n'a jamais mis les pieds au premier étage transformé, elle a vu arriver tout le mobilier.

Pour Mireille, son père et Mamita ont dépensé beaucoup d'argent, un beau lit en noyer, une armoire à glace et pour les enfants deux petits lits et un divan.

L'âge de ces petits, la Dauphine ne l'a pas demandé, peu lui importe, elle ne s'occupera jamais d'eux, elle les ignorera.

Ce qui l'agace, c'est qu'à Floréal les amis de M. Mézergue savent qu'il se remarie et qu'il prend en charge trois petits enfants. Et comme dans ce village tout le monde est un peu parent, cette Mireille, détestée de la Dauphine, est une

cousine éloignée de la grand-mère de Boule d'or et de la maman de Louissette, deux familles où l'on se réjouit de la voir revenir en Provence.

Celles qui s'en vont dans les villes sont pour les habitants de Floréal des exilées qu'il faut plaindre. Et puis le papa mort à la guerre, la jeune femme seule à Paris, sans grandes ressources, sont des peines qui ouvrent tous les cœurs.

Boule d'or, bon gosse, a rencontré un soir dans le sentier des Oliviers la Dauphine et il n'a pu passer près d'elle sans lui parler. Depuis la fête du mimosa ils ne sont plus des ennemis, pas encore des amis, mais il se peut qu'un jour l'amitié vienne. Boule d'or sait bien que si Marie-Antoinette le voulait, ce serait chose facile, mais jusqu'à présent elle ne semble pas en avoir le désir.

Boule d'or a dit :

– Bonsoir, la Dauphine.

Il ne l'appelle plus l'esbrouffante, ça c'est le passé.

Et la fillette a répondu :

– Bonsoir, Boule d’or.

– Dans un mois, a ajouté le jeune garçon, nous aurons fini avec l’examen. Tu seras reçue, avec mention, c’est couru d’avance, mais j’espère bien ne pas être recalé.

– Le premier d’une classe, daigne répondre la Dauphine, ne peut être refusé.

– Ça se voit. J’ai peur d’avoir le trac et de ne plus rien savoir quand je serai devant les examinateurs.

– Je n’ai pas cette crainte ; dès qu’on m’interroge, je me souviens de tout ce que j’ai appris. Mademoiselle dit que je passerai facilement les examens auxquels je me présenterai.

– Tu as de la chance, mais tu veux en passer d’autres ?

– Naturellement, tu ne t’imagines pas que je vais me contenter d’un certificat.

– Eh bien ! reprit Boule d’or avec toute sa bonne humeur, moi je m’en contenterai.

– Qu’est-ce que tu feras ?

– La culture des roses et des œillets comme mes parents. Je suis leur seul fils, les filles s'en iront un jour avec leurs maris, moi, je resterai avec papa pour l'aider quand il sera vieux. J'ai raconté mes projets à M. le curé, il m'a dit que c'était bien et que le bon Dieu serait content. Mais toi, Marie-Antoinette, que veux-tu donc faire plus tard, quand tu seras grande ?

– Des choses que je ne raconte pas.

– Elles te feront quitter Floréal, ces choses ?

– Je ne sais pas encore. La maison, notre mas, me retient, mais les examens ne se préparent pas à Floréal.

– Une maison, reprit Boule d'or, ça ne s'abandonne pas, et puis la cousine Mireille va y venir avec ses trois enfants et Mamita rejoint Alger. Tu vas avoir beaucoup à faire, Marie-Antoinette. Si je peux t'aider, tu n'as qu'à m'appeler.

La Dauphine se redressa et, furieuse d'avoir accepté cette conversation avec le chef des porcelettos, elle s'écria d'une voix aigre :

– Bonsoir, Boule d’or, je perds mon temps et j’ai beaucoup à faire.

Tristement, pensant que la présidente des esbrouffantes était vraiment incompréhensible, le jeune garçon répondit :

– Bonsoir, la Dauphine.

Et il ajouta :

– C’est dommage qu’on ne s’entende pas tout à fait bien, pour nous deux ce serait beaucoup plus agréable, et pour les camarades, garçons et filles, un bon exemple. M. le curé m’a dit l’autre jour que nos disputes perpétuelles prouvaient que nous n’étions pas de bons chrétiens. « Il faut s’aimer les uns les autres, même si les gens ne vous plaisent pas. » M. le curé m’a recommandé de m’en souvenir et de te le rappeler quand je te rencontrerais. C’est fait. Bonsoir.

Et Boule d’or ne tendit pas la main, car il était grimpé dans un arbre pour voir de près un nid de fauvelles où quatre petits oiselets réclamaient leur repas. Très vite il redescendit, devinant que la Dauphine allait lui dire quelque parole

désagréable.

En effet, Marie-Antoinette lui cria :

– Garde pour toi les histoires de M. le curé, elles ne m'intéressent pas.

Elle continua son chemin, ayant tout de même un peu honte des paroles qu'elle venait de dire ; M. le curé était un ami de sa maman. Mécontente d'elle et des autres, elle allait vers le mas quand elle entendit qu'on l'appelait. Elle se retourna et aperçut Louissette qui courait pour la rejoindre. Elle s'arrêta et l'attendit.

– J'ai trouvé des œufs pour maman, chez la mère Picard, je suis contente de les lui rapporter. Elle va bien, mais le docteur veut qu'elle mange beaucoup, et justement nos poules ne pondent pas. Celles de la mère Picard sont plus gentilles, elle m'a prêté six œufs qu'on lui rendra quand nos poules seront moins paresseuses.

– Il y en avait chez nous, tu n'avais qu'à en demander à Mamita.

– Non, non, reprit Louissette, la cousine Mireille arrive avec ses trois petits enfants, ils

vont avoir besoin de bons œufs. Il paraît qu'à Paris on ne mange guère, ça doit être terrible, Marie-Antoinette, d'avoir faim.

– Les enfants de Mireille, répondit la Dauphine agacée, n'étaient pas avec elle, mais dans une maison où certainement ils étaient bien nourris.

– Quelle maison ?

– L'Assistance publique.

Louissette s'arrêta en regardant son amie dont le joli visage avait une vilaine expression et s'écria :

– L'Assistance publique, mais tu ne sais donc pas que c'est une maison pour les enfants qui n'ont plus de parents, ou dont les parents sont trop pauvres pour pouvoir les garder. Quand maman a appris ce que ton papa faisait pour Mireille, elle m'a expliqué dans quelle situation la cousine se trouvait. Alors on a tous admiré ton papa et toi aussi, la Dauphine, qui allais aider Mireille à élever ses enfants. Maman a dit : « J'étais bien sûre que Marie-Antoinette avait le

même cœur que sa mère qui s'en est allée si jeune chez le bon Dieu », et moi j'étais fière d'être ton amie.

« Si je peux t'aider pour les petits le jeudi et le dimanche, tu n'auras qu'à m'appeler. Les autres jours, en rentrant de l'école, je m'occupe du dîner pour éviter toute fatigue à maman. Le docteur a recommandé qu'elle se ménage et ce n'est pas toujours facile. »

Et, furieuse de voir que Louissette, elle aussi, se préoccupait de Mireille, la Dauphine répondit :

- Rentrons vite, j'ai des leçons à apprendre.
- Moi aussi, je les oubliais.

Au bout du chemin des Oliviers, les fillettes se séparèrent ; l'une prit le sentier de droite, l'autre de gauche.

- Bonsoir, cria Louissette, à demain.
- Bonsoir.

Au mas, Marie-Antoinette trouva Mamita devant une grande malle venue avec elle quelques jours avant la naissance de la Dauphine. Depuis cette époque, elle était restée dans le

grenier et elle servait à Marie-Antoinette qui y entassait ses vieux jouets.

La malle indiquait le départ proche, ce départ auquel la Dauphine ne voulait pas penser, croyant qu'un événement, elle ne savait lequel, l'empêcherait. La malle déjà à moitié pleine disait que bientôt Mamita s'en irait. Et, pendant que Marie-Antoinette, silencieuse, goûtait, sa grand-mère lui dit :

– Ma chérie, tout est arrangé, ma place est retenue sur le bateau. Je m'en vais demain de bonne heure. Le camion de la parfumerie me conduira à la gare pour le train de dix heures et le soir je serai en mer.

Demain... Marie-Antoinette n'a entendu que ce mot. Demain ! Est-ce possible que Mamita s'en aille. Si Mireille n'était pas venue, jamais sa grand-mère ne l'aurait abandonnée, de cela la Dauphine est sûre.

– Ah ! répond-elle d'une voix tremblante qui avouait sa peine, c'est donc vrai que vous vous en allez.

– Tu le savais bien, ma chérie, je t’ai prévenue il y a quinze jours. Mais tu ne resteras pas seule, ton père arrive demain matin ; quand tu reviendras de l’école, il sera là.

– Avec Mireille, s’écrie la Dauphine.

– Naturellement, c’est sa femme à présent. Sois raisonnable, accueille gentiment Mireille, elle t’en sera si reconnaissante. Elle m’a écrit pour dire sa joie de revenir au pays et aussi pour me parler de toi. Elle craint que sa venue te fasse de la peine et que tu trouves ses enfants encombrants. Elle veut t’aimer et que tu la considères comme une grande sœur, refuseras-tu cette affection qu’on t’offre ?

– On ne peut pas aimer les gens qu’on ne connaît pas.

Et sur ces paroles qui désespérèrent sa grand-mère, Marie-Antoinette s’en alla dans sa chambre pour y apprendre ses leçons, voulant oublier cette Mireille dont Boule d’or, Louissette et Mamita s’occupaient.

Le lendemain du jour où elle a appris le

prochain départ de Mamita, la Dauphine se lève de bonne heure. Elle qui, d'habitude, a si bon sommeil, s'est réveillée la nuit plusieurs fois, et toujours devant ses yeux il y avait la grande malle noire indiquant le départ proche, ce départ auquel elle ne croyait pas.

Pour la première fois de sa vie, Marie-Antoinette éprouva de la peine, une peine qui lui semblait déchirer son cœur. De fort mauvaise humeur, elle fait sa gymnastique habituelle, sa toilette, puis se met à genoux au pied de son lit. Elle dit les prières habituelles, mais aucune ferveur n'accompagne les paroles saintes. Pourtant, en pensant au départ de sa grand-mère, maintenant si proche, fermant les yeux, elle demande à la Vierge de protéger la voyageuse. Si une tempête en mer attaquait le bateau et que Mamita fut parmi les victimes, Marie-Antoinette se sentirait abandonnée pour toujours. Il faut que la Vierge préserve Mamita.

Prête, la Dauphine se dirige vers la salle à manger où elle va prendre avec sa grand-mère le petit déjeuner. Ce soir « l'autre » et ses enfants

seront là !

Mamita est prête et dans son beau costume d'Arlésienne, son costume des dimanches, que complète une grande cape noire au capuchon bordé de velours, elle est encore si belle que la Dauphine pense que cette toilette sévère vaut toutes les robes de Paris vues sur les journaux de mode.

Mamita est très émue, mais elle ne veut pas montrer son émotion. Elle sourit à cette fière petite-fille qu'elle va quitter, elle désire ne lui laisser que de bons souvenirs.

– Bonjour, ma chérie, je suis prête, ma malle est déjà dans le camion. J'ai mis tous les jouets que tu avais serrés dedans, à l'entrée du grenier. Il y en a encore de très jolis qui pourraient faire plaisir à bien des petits enfants. C'est toi qui les distribueras et leur joie sera ta récompense. Déjeunons ensemble, comme nous avons tant de fois déjeuné ; les lavandes nous envoient leur parfum qui me semble plus doux que d'habitude, et la mer, très calme, est aussi bleue que le ciel. Souvent, à cette heure, quand je serai à Alger, je

penserai à toi, et si tu n'oublies pas ta Mamita, nos pensées se rejoindront. Quand on s'aime, les séparations ne nous font pas souffrir. Les lettres échangées, les souvenirs sont des joies que tu apprécieras. Tu vas partir à l'école, comme tous les jours ; je ne veux pas que tu me conduises jusqu'au camion qui va m'emmener, ce serait pour toi une vilaine image. Je resterai sur le seuil de la maison et je te regarderai t'en aller. Tu prendras le chemin des Oliviers, je te verrai ainsi plus longtemps. Tu déjeuneras à l'école avec Mademoiselle, c'est convenu, et quand tu reviendras ce soir le désordre que met une arrivée dans une maison sera déjà disparu. Ton père sait mieux que personne tout organiser.

Le repas est pris en commun. La Dauphine s'efforce de manger, mais sa gorge est contractée et elle n'avale pas facilement. Elle murmure, étonnée d'avouer sa faiblesse :

– Mamita, promettez-moi que vous reviendrez.

– Je promets. Promesse qui sera tenue. Ton père a voulu que ma chambre ne soit occupée par personne. Dès que ta tante sera remise, je

reviendrai.

– Votre absence sera-t-elle longue ?

– Une année peut-être. Cinq enfants sont une lourde charge ; leur maman, actuellement, est très fatiguée.

– Tous les jours, j’attendrai le courrier avec impatience. Pensez à ma joie quand une lettre m’annoncera votre retour.

– J’y penserai, je te le promets. Maintenant, l’heure est venue où tu dois t’en aller ; une bonne élève comme toi ne peut être en retard.

Marie-Antoinette se lève, s’avance vers la porte, sa grand-mère est près d’elle. Les mains de Mamita s’élèvent au-dessus de la jolie tête blonde de sa petite-fille et, d’une voix tendre, elle prononce des paroles qui émeuvent la Dauphine :

– Au revoir, ma chérie, je te recommande à Dieu, à la Vierge, à ta maman qui est au Ciel. Pense beaucoup à elle, elle me remplace près de toi. Sois bonne, très bonne pour tous. La bonté, c’est avec ce sentiment que tu dois vivre, il est le seul qui te permettra d’avoir une conscience en

paix. Aime les autres plus que toi-même, et surtout les enfants que Jésus a tant aimés. Je te bénis, Marie-Antoinette, ma chère petite-fille, et si Dieu m'appelait à Lui, n'oublie jamais ce que je viens de te dire.

La Dauphine a baissé d'abord sa tête orgueilleuse, et puis son émotion l'a jetée à genoux sur le seuil de la porte du mas, et ses mains se sont jointes pour recevoir la bénédiction de l'aïeule. Quand sa grand-mère se tait, lentement elle se relève ; une dernière étreinte et la Dauphine, qui sanglote, s'en va dans le chemin des Oliviers.

Sur le seuil de la maison, Mamita s'avance, vaillante, s'efforçant de sourire. Avant de disparaître, Marie-Antoinette se retournera et il faut que son sourire lui donne le courage dont elle a besoin. C'est une dure journée pour elle, Mamita le sait bien.

Au tournant du chemin, la Dauphine s'arrête et regarde le mas rose couvert de glycine et la grande Arlésienne qui se dresse sur le seuil ; elle lui envoie un baiser, puis, bouleversée, elle se

dirige en courant vers l'école. Elle ne veut plus voir le mas et sa grand-mère que ce soir elle ne retrouvera pas.

À l'école, une composition de français est donnée, une composition qui comptera pour les prix. La Dauphine veut réussir et elle va essayer d'oublier son chagrin.

Sur les grandes feuilles blanches elle se courbe, heureuse de pouvoir dissimuler un visage qui doit montrer sa peine, car Louissette, en lui disant bonjour, a ajouté affectueusement :

– Depuis ce matin, ma chère Dauphine, je pense au départ de ta Mamita. Maman m'a chargée de te dire qu'à la maison on t'attendait demain pour déjeuner. Nous parlerons tous de Mamita, on l'aime beaucoup, ça te consolera.

Et, chose extraordinaire, Marie-Antoinette a remercié gentiment son amie et a accepté l'invitation. Elle n'a plus de permission à demander puisque sa grand-mère est partie. Son père à la parfumerie, toute la journée, ne s'occupait pas de l'emploi du temps de sa fille et Mireille ne va pas lui donner des ordres.

La Dauphine fait sa composition avec moins de facilité que d'habitude. Devant ses yeux se dresse le mas rose couvert de glycine et Mamita dans son beau costume des dimanches, si grande et si belle, sur le seuil de la porte.

À midi, elle monte avec Mademoiselle dans son appartement : deux pièces et une cuisine, mais deux pièces ensoleillées dont les fenêtres donnent sur la montagne en fleur et, bordant cette montagne, la mer calme et bleue.

Mademoiselle dit :

– Votre grand-mère aura une belle traversée ; elle embarque ce soir, je crois ?

– Oui, répond la Dauphine, c'est à la fin de la journée que le bateau s'en va.

– Demain, avant la nuit, elle sera à Alger. C'est une belle ville, j'y suis restée trois années au début de ma carrière. Le port est magnifique et le quartier indigène bien curieux. Déjeunons, Marie-Antoinette, et si cela vous intéresse, je vous raconterai comment on vit dans cette ville d'Afrique au climat bien moins agréable que

celui de notre Provence.

Et la Dauphine, en s'asseyant, répond :

– J'espère que Mamita y restera peu de temps. J'aimerais beaucoup, Mademoiselle, savoir des choses sur ce pays autres que celles découvertes dans les géographies.

– Eh bien ! je vais essayer de vous contenter. Votre Mamita, demain soir, sera sur le pont du bateau quand il entrera dans le port ; tous les passagers veulent voir la rade d'Alger qui est parmi les plus belles du monde. La ville blanche est accrochée aux parois de la montagne rocheuse et verte, dont parfois même les sommets, à cette époque, sont encore couverts de neige. Le soleil éclatant, le ciel et la mer bleue, les Arabes vêtus de blanc qui, attendant l'arrivée des bateaux, font un ensemble d'une richesse de couleurs magnifiques. Votre grand-mère admirera comme tout le monde ce décor.

– Mais, reprend vivement la Dauphine, nous avons aussi en Provence des montagnes couvertes de neige, et un soleil qui doit être aussi beau que celui d'Afrique.

– Soyez rassurée, Marie-Antoinette, j’aime autant que vous notre Provence puisque j’ai voulu y revenir, mais j’ai tenté de vous expliquer que votre grand-mère sera forcément distraite par la beauté étrange de la terre d’Afrique. Elle avait de la peine de vous quitter. Elle vous a donné treize années de sa vie, et pendant ces treize années elle vous a entourée de tant de soins et de tendresse que vous lui manquerez beaucoup. Si vous avez une belle santé qui vous permet d’être une bonne élève, vous la lui devez entièrement, aussi je comprends votre peine, et pendant son absence je veux que vous pensiez que votre maîtresse sera pour vous une amie. Si quelque chose vous attristait, vous faisait souffrir, vous viendrez me trouver et j’essayerai de remplacer celle qui s’en est allée, je le lui ai promis et je tiendrai ma promesse.

– Merci, murmure Marie-Antoinette.

Mais elle ne peut ajouter aucune parole ; aujourd’hui, à chaque instant, les larmes envahissent ses yeux et sa voix tremble comme celle d’une vieille femme. Heureusement qu’à

l'école il n'y a aujourd'hui aucune interrogation, elle eût été incapable de répondre.

L'après-midi, l'écolière est aussi attentive que d'habitude ; le déjeuner avec Mademoiselle, ses affectueuses paroles ont adouci sa peine. À quatre heures, elle sort avec ses camarades qui sont avec elle plus gentilles que d'habitude. Toutes connaissent le départ de Mamita, mais elles n'en parlent pas et se contentent de dire des choses qui feront comprendre leurs affectueuses pensées.

– Pas de mistral.

– Pas de tramontane.

– Sur la mer, les bateaux ne danseront pas.

– Et les voyageurs, ajoute Louissette, seront bien contents. Beau ciel, bonne traversée.

La Dauphine sourit, beaucoup plus simple que d'habitude, puis Louissette s'accroche à son bras et toutes les deux prennent le chemin des Oliviers.

La conversation est difficile ; les fillettes, l'une comme l'autre, pensent à celle qui est partie puis à celle qui est arrivée.

Émue par sa peine qui l'a faite aujourd'hui meilleure que les autres jours, la Dauphine sent que son cœur se durcit, se ferme en pensant qu'elle va trouver dans la grande salle à la place de Mamita, la femme de son père, Mireille, et ses trois enfants, marmaille d'avance détestée.

Dans le chemin des Oliviers, assis sous un vieil arbre dont le feuillage d'argent brille au soleil, Boule d'or attend la Dauphine. Il tient un magnifique bouquet d'œillets roses pour consoler celle qui doit avoir aujourd'hui de la peine. Voir partir Mamita quand on n'a déjà plus de maman, c'est un vrai chagrin, son cœur généreux l'a deviné, et bien que Marie-Antoinette soit redevenue depuis quelque temps très « esbrouffante », il a demandé à son père quelques-uns de ses plus beaux œillets pour la Dauphine malheureuse. Le bon Dieu a créé les fleurs pour consoler les peines de ses créatures.

En voyant Marie-Antoinette et Louissette, il s'approche avec son bouquet, et lui, qui connaît et admire le beau visage de celle qu'il voudrait pour amie, s'aperçoit qu'elle a pleuré.

– La Dauphine, dit-il, sachant qu'elle aime ce surnom, je t'ai apporté des fleurs de chez nous parce que... parce que je sais qu'aujourd'hui le camion de la parfumerie a emmené ta Mamita et sa malle. Je m'étais mis sur la route pour les voir passer, là où les voitures ralentissent à cause du virage, et j'ai crié à ta grand-mère : « On ne se disputera plus avec Marie-Antoinette », et j'ai ajouté : « Si elle veut, on sera des amis. »

Je crois bien que ta Mamita a compris, car ses mains se sont tendues vers moi et j'ai entendu : « Aime-la bien surtout » et le camion s'en est allé. Alors, avec les œillets, je t'offre mon amitié, en veux-tu, la Dauphine ?

Et Marie-Antoinette répond en prenant les œillets, touchée par tant de gentillesse.

– C'est entendu, Boule d'or, nous serons des amis. Alors, souriant et bien content, le jeune garçon ajoute :

– Maman t'attend à déjeuner le jour que tu choisiras.

Et Marie-Antoinette répond :

– Après-demain, veux-tu ?

– Convenu.

La Dauphine tend la main pour sceller le pacte d'amitié qu'elle vient d'accepter, et Boule d'or qui a eu le soin de laver la sienne la serre vigoureusement. Il s'en va tout joyeux, et les fillettes continuent leur chemin. Arrivées devant le sentier où elles se séparent, elles s'arrêtent et Louissette demande :

– Veux-tu que j'aille avec toi jusqu'au mas ?

– Non, répond la Dauphine en redressant la tête, je préfère être seule pour subir cette entrevue.

Connaissant l'antipathie de la Dauphine pour celle qui maintenant est installée au mas, Louissette ose murmurer :

– Il paraît que Mireille est très gentille, maman me l'a dit.

– Je n'ai que faire de sa gentillesse, je compte ne jamais m'occuper d'elle ni de ses enfants. Je vivrai dans ma chambre et à l'école ; aux repas que nous serons obligés de prendre ensemble, je

compte ne pas parler.

Louissette refuse de discuter ; plaider pour Mireille serait inutile, elle connaît la Dauphine et son caractère, mais ne peut s'empêcher de l'aimer.

Marie-Antoinette s'en va seule vers le mas, avec sa rancune et la méchanceté qui de nouveau a envahi son cœur, ensevelissant la peine éprouvée le matin et qui, tout le jour, l'avait rendue meilleure.

La voici dans la cour où les iris, les quarantaines aux vives couleurs sont en fleur, et assis sur les marches où ce matin Mamita se dressait, trois petits enfants aux perruques blondes emmêlées, aux visages barbouillés de confiture, car ils sont en train de manger avec appétit de larges tartines.

Marie-Antoinette ne s'attendait pas à voir, obstruant l'entrée de « sa » maison, la marmaille de Mireille.

Lentement, regardant ces enfants avec colère, elle s'avance vers eux. Les petits ont cessé de

manger et observent la belle demoiselle et le bouquet d'œillets roses.

Le plus grand, six ans, lit déjà des histoires et des contes ; tant de choses nouvelles ont bouleversé sa petite vie qu'il se demande si cette jolie demoiselle blonde n'est pas une de ces fées bienfaites qui vous font des cadeaux aussi bons que cette magnifique tartine de confiture que son nouveau papa lui a donnée. L'ancien, pour lequel il prie tous les soirs, est au ciel et a envoyé un gentil monsieur pour le remplacer. C'est très agréable d'avoir un papa, il a dormi dans le train sur ses genoux toute la nuit pendant que maman avait la petite sœur et le petit frère.

La fée, malheureusement, ne sourit pas, et le jeune garçon commence à craindre que cette jolie demoiselle soit une de ces méchantes sorcières qui, tout à coup, se transforment en vilaine femme pour vous faire peur. Mais maman est dans la grande salle, il ne craint rien, et saura, si c'est nécessaire, défendre Jean et Jeanne qui, paisiblement, continuent à manger leurs tartines.

Devant les enfants qui n'ont pas bougé, la

Dauphine dit d'une voix dure :

– Allez-vous-en, vous m'empêchez d'entrer chez moi.

Effrayés, les petits se lèvent et s'enfuient comme des moineaux auxquels un méchant chat fait peur. Ils se réfugient dans la salle, près de maman, qui défait des caisses.

Mireille est là. C'est une grande femme frêle, maigre, et dont le visage est creusé par la maladie et les privations qu'elle a pendant si longtemps supportées. En voyant entrer la Dauphine qu'elle redoute, craintive – elle a tant souffert – elle dit d'une voix qui implore :

– Bonsoir, Marie-Antoinette.

– Bonsoir, répond la Dauphine.

Et sans tendre la main, sans ajouter un mot, elle traverse la salle et se dirige vers sa chambre. Au moment où elle va en ouvrir la porte, la même voix craintive s'élève :

– Marie-Antoinette, votre goûter est préparé, le voulez-vous ?

– Non, répond-elle, évitez de me préparer

quelque chose, je m'occuperai moi-même de ce que je désire.

Et la même voix douce qui est presque une plainte reprend :

– Votre grand-mère avait, avant de partir, tout préparé ; un petit papier m'indiquait que le goûter était pour vous.

– Ah ! s'écrie la Dauphine contente car elle a faim, c'est différent. Où est-il, ce goûter ?

Et la jeune femme dont les mains tremblent tend sur une assiette le bol où le café au lait fume et les tartines de confiture. Marie-Antoinette l'accepte et, furieuse, est obligée de dire « merci ». Puis, emportant le bol, elle s'en va dans sa chambre dont elle ferme avec violence la porte à clé, afin que la marmaille et Mireille ne viennent pas la déranger. Avec l'école et son travail, elle pourra vivre sans s'occuper des envahisseurs.

Elle met ses magnifiques œillets dans un vase et, tranquillement, prend son goûter sans penser que dans la grande salle du mas il y a une jeune

femme, bien découragée, et trois petits enfants qui ont cessé d'être joyeux comme ils l'étaient depuis ce matin dans cette grande maison aux murs couverts de fleurs. Si elle n'était pas énergique Mireille pleurerait, tant cette entrevue l'a peinée, et Pierrot, l'aîné de ses enfants qui finit de manger la bonne tartine, lui demande avec inquiétude :

– Ma petite maman, dites-moi si cette demoiselle blonde est une bonne ou une méchante fée.

Et la jeune femme répond en serrant contre elle les trois petits :

– Ce sera peut-être une bonne fée si tu es sage et si tu le demandes chaque jour au bon Dieu.

Et, grave, Pierrot s'écrie :

– Ce soir je prierai pour que cette fée soit bonne. Comment s'appelle-t-elle ?

– Marie-Antoinette.

Et le petit garçon répète :

– Marie-Antoinette, j'ai déjà vu ce nom dans l'histoire de France.

Et Mireille murmure :

– Puisse-t-elle être moins malheureuse que la pauvre reine !...

Pendant les semaines qui ont suivi le départ de Mamita, tous ses amis ont été bons pour la petite fille qu'elle avait laissée à Floréal. Marie-Antoinette était invitée chaque jeudi et dimanche à déjeuner ou à goûter ; là elle retrouvait des camarades, filles et garçons, et restait avec eux la journée entière, courant dans la montagne, ou allant à la plage.

Juin permettait les bains, la nage ; le soleil chauffait l'eau, et les enfants aimaient à rester le plus longtemps possible sur la plage où le sable était doré et que les pins parasols bordaient.

Le grand chagrin de la Dauphine s'apaisait. Les lettres de Mamita étaient très fréquentes, des lettres où elle racontait bien des choses intéressantes dont Marie-Antoinette parlait à sa maîtresse et à ses amies.

Les lettres d'Alger étaient attendues avec impatience, non seulement par la Dauphine, mais

aussi par toute l'école. Or il arriva qu'un jour une de ces précieuses lettres fut abîmée.

Le facteur posait sur la grande table de la salle le courrier ; ce jour-là il y avait une revue pour M. Mézergue et une lettre pour la Dauphine. Pierrot était à l'école et Jean et Jeanne jouaient dans la salle avec un petit chat de quelques semaines. Mireille, faisant le ménage au premier ne descendit pas avant d'avoir fini.

Quand elle arriva, elle se rendit compte que les petits avaient abandonné le jeune chat qui dormait près de sa maman ; assis par terre, ils étaient très occupés par autre chose. Et Mireille s'aperçut qu'ils jouaient avec la lettre que le facteur venait d'apporter. Jean commençant à la déchirer, et elle était adressée à Marie-Antoinette !

Mireille se précipita, arracha la lettre et ne put que constater le désastre : avec des ciseaux, l'enfant l'avait découpée ! Désespérée, devinant déjà l'orage que la désobéissance du petit garçon allait faire naître, elle contemplait ces morceaux de papier en se demandant ce qu'elle pouvait

faire. Elle ne gronda pas, c'était inutile ; l'enfant, tout penaud en la voyant si sérieuse, savait déjà qu'il avait fait une grosse bêtise.

– Cette lettre est pour Marie-Antoinette, dit Mireille. Jean, tu la lui remettras toi-même en expliquant que tu m'as désobéi.

Et le petit garçon bouleversé se mit à pleurer en criant :

– Je ne veux pas parler au grand méchant loup !

Étonnée par ces paroles, Mireille demanda :

– Qui donc appelles-tu ainsi ?

– La fille de papa, la Marie-Antoinette, la Dauphine comme on dit à l'école. Pierrot m'a raconté l'histoire des trois petits cochons et nous on a trouvé que la Marie-Antoinette c'était le grand méchant loup et que nous on était les trois petits cochons ! Mais ces trois petits cochons ont tué le grand méchant loup et nous on tuera un jour Marie-Antoinette !

Les paroles de ce petit bonhomme qui n'avait pas cinq ans épouvantèrent Mireille ; était-ce

possible que ses enfants, tendres et bons, pussent avoir dans leurs petites têtes un si vilain projet ?

Jean, sans doute, ne comprenait pas l'importance des paroles qu'il venait de dire, mais s'il répétait ces paroles à M. Mézergue, quel chagrin elles lui feraient ; et il était pour les trois petits enfants adoptés un si bon papa.

Mireille prit le petit garçon sur ses genoux et au lieu de lui donner la bonne fessée qu'il méritait et que bien des mamans lui auraient offerte, elle expliqua au désobéissant qu'une lettre était une chose qui appartenait seulement à la personne à laquelle elle était adressée et que jamais il ne fallait y toucher.

La faute qu'il avait faite était une vilaine faute, presque un vol ; Jean avait agi comme un voleur !

Malgré son jeune âge, le petit garçon savait déjà que prendre ce qui ne vous appartient pas est une action que le bon Dieu défend, et il eut grand honte en se rendant compte de ce qu'il avait fait.

La tristesse de maman, ses yeux sévères, son inquiétude le punissaient bien davantage que la

plus terrible fessée. Il aimait tant cette maman dont il avait été séparé pendant trois longs mois. Il regarda les morceaux de papier déchiquetés que Mireille avait posés sur la table. Puis il dit, si honteux que maman comprit sa peine :

– Essayez de les raccommoder ; Pierrot a du « collant » pour ses timbres, vous pourrez peut-être l’arranger.

Et maman essaya. Le résultat fut assez lamentable, mais enfin la lettre raccommodée put être glissée dans l’enveloppe et Mireille pensa qu’elle la mettrait à côté du goûter de Marie-Antoinette et qu’un court billet expliquerait l’accident.

Jeanne, âgée de trois ans, avait assisté silencieuse, le petit chat dans les bras, à toute cette scène. Quand la lettre fut à peu près réparée et que maman l’eut mise sur la haute cheminée où aucune petite main ne pouvait l’atteindre, elle dit :

– Fallait pas la raccommoder puisque c’est pour le grand méchant loup !

Et maman cette fois se fâcha en disant que chaque fois que les petits appelleraient ainsi Marie-Antoinette, ils n'auraient pas de dessert et les desserts du mas, oranges, figues, dattes, miel, étaient si appréciés que cette menace fit comprendre à Jean et Jeanne que ce nom ne devait être donné à Marie-Antoinette qu'au fond du jardin, quand ils étaient ensemble et que le grand méchant loup les regardait avec des yeux ressemblant à ceux de la vilaine bête qui voulait dévorer les trois petits cochons !

À quatre heures ce jour-là, comme tous les autres jours, Mireille prépara le goûter de la Dauphine ; puis, craintive, elle posa la lettre mal réparée et le billet expliquant l'accident, près de l'assiette et partit avec les petits chercher Pierrot, pour faire une longue promenade, car elle voulait rentrer le plus tard possible.

Et Marie-Antoinette revint avec Boule d'or, devenu tout à fait son ami. Ils avaient une composition de mathématiques à préparer pour le lendemain et le jeune garçon, fort en calcul, avait proposé à la Dauphine de voir ensemble les

problèmes.

Joyeux, ils entrèrent tous les deux dans la grande salle. La Dauphine ne vit pas tout de suite la lettre, car elle chercha un bol pour son compagnon, du lait et du café ; et seulement quand ils furent installés, en face l'un de l'autre, Marie-Antoinette découvrit la lettre et le billet qui l'accompagnait.

Immédiatement, son visage se transforma ; ses yeux bleus eurent des éclairs d'acier et devinrent vraiment semblables à ceux d'un grand méchant loup.

– Ça, par exemple, s'écria-t-elle, c'est trop fort ! Je ne le supporterai pas et, ce soir, j'avertirai mon père.

Sa voix tremblait de colère et, crispées, ses mains sortirent de l'enveloppe la lettre si mal raccommodée.

– Qu'est-ce que tu as ? demanda Boule d'or tout en goûtant.

– Les enfants qui ont envahi la maison sont de véritables vauriens que vraiment on ne peut

supporter. Jean a pris cette lettre, une lettre de Mamita, l'a ouverte, déchirée, et Mireille s'est contentée de la raccommoier et de m'expliquer dans un billet ce qu'elle appelle un accident. Si j'avais été là, quelle paire de claques il aurait reçue, ce voleur de lettre ! Mireille leur laisse tout faire. Ce soir, je raconterai cette histoire à mon père et j'espère qu'il donnera à cet odieux gamin la correction qu'il mérite. Ah ! ces enfants et cette femme, quand aurai-je le plaisir d'assister à leur départ ?

Attristé de voir son amie en colère et pensant que cette colère lui faisait dire des paroles qu'elle regretterait, Boule d'or répondit :

- Pourras-tu lire la lettre ?
- Naturellement. Je connais l'écriture de Mamita, je devinerai ce qui sera peu lisible.
- Alors, pourquoi te fâches-tu ?
- Tu ne comprends pas, reprit la Dauphine hors d'elle, que Jean s'est permis de décacheter une lettre qui m'était adressée.
- Il a cinq ans ; à son âge, toi et moi nous

aurions peut-être fait la même chose. Quand on a treize ans comme nous deux, on oublie facilement les bêtises que, petits, on a offertes aux parents.

– Je t’assure que jamais je n’aurais osé toucher aux lettres qui arrivaient au mas pour mon père ou Mamita.

– Parce que Mamita t’avait expliqué que c’était une chose à ne pas faire. Mais Jean a été longtemps séparé de sa maman et ce n’est pas à la maison où on l’a recueilli pendant la maladie de Mireille qu’on lui a appris les bonnes manières. Faut te rappeler ça, la Dauphine.

– Peut-être, reprend-elle, toujours aussi violente ; mais toi tu les excuses toujours et pourtant tu es maintenant mon ami. Tu ne comprends pas que ces enfants m’exaspèrent et que je les déteste ; oui, je les déteste !

– Non, je ne comprends pas et je ne veux pas comprendre parce que tu es mon amie.

– Qu’est-ce que cela veut dire ? reprit la Dauphine étonnée.

– C’est difficile à expliquer. On a mis si longtemps à devenir des amis que je ne voudrais pas abîmer notre amitié.

– Pourquoi l’explication que je te demande abîmerait-elle notre amitié ?

– Parce qu’une amie, pour moi, c’est une fille à part, différente des autres, et dont je ne veux connaître que les qualités. Je sais bien que nous t’appellions l’esbrouffante, tu étais la présidente de toutes celles qui à l’école sont des poseuses, essayant de s’habiller et de se coiffer comme les demoiselles découvertes sur les journaux de mode, mais depuis la fête du mimosa, je t’ai vue si brave devant le danger, un de ces dangers pouvant te casser la tête, que j’ai pensé : Elle a des défauts, mais elle possède une qualité que j’aime avant toutes les autres.

– Laquelle ? demanda malgré sa colère Marie-Antoinette.

– Le courage. Paraît, c’est maman qui me l’a raconté, que toi seule sur ton char avais vu le grand mâât bouger, que tes yeux suivaient sa dégringolade et que tu n’as pas cessé de sourire.

Depuis ce jour-là, j'ai pensé qu'on avait raison de t'appeler à l'école la Dauphine. On ne te coupera probablement jamais la tête, mais si des méchants, à cause d'une révolution, voulaient le faire, tu serais crâne jusqu'au bout comme celle à laquelle tu ressembles et qui est morte si fièrement.

La jolie figure de Marie-Antoinette s'était apaisée ; elle avait un vague sourire sur les lèvres. Pourtant elle n'oubliait pas son ressentiment.

– Ah ! ces enfants ! dit-elle.

Et elle ajouta :

– Mon père corrigera Jean afin qu'il ne recommence jamais pareille indiscretion.

– Moi, à ta place, je ne dirais rien à ton père. Mireille t'en serait bien reconnaissante.

– Je n'ai que faire de sa reconnaissance.

– Pourquoi ? Ne pourras-tu pas un jour la considérer comme une seconde maman que le bon Dieu t'a envoyée ? Il te prenait Mamita et il a voulu te la remplacer.

– Mais comprends donc, reprit la fillette avec

impatience, que c'est ce remplacement qui m'exaspère. Si Mireille n'était pas venue, Mamita ne serait pas partie ; elle ne pouvait me laisser seule avec mon père.

– Crois-tu que tu n'étais pas assez grande pour tenir une maison ?

– Et mes études ?

– La venue de la cousine Mireille te permet de les continuer. Accepte-la donc avec ses enfants.

– Jamais !

Ce mot fut crié comme un défi.

Boule d'or, attristé, se leva :

– Est-ce que tu crois, demanda-t-il, qu'on va pouvoir travailler ?

– Pourquoi ne travaillerait-on pas ?

– Parce que ça me chavire le cœur de voir qu'ici, rien ne s'arrange. Quand je rencontre la cousine Mireille se promenant avec ses gosses dans la montagne pour que les petits ne t'empêchent pas de travailler, je lui demande parfois : « Comment ça va avec la Dauphine ? »

Alors elle me répond de sa voix douce : « Ça ira un jour, les petits et moi nous le demandons chaque soir au bon Dieu. » Alors... alors j'ai envie de te voir pour te supplier que ça s'arrange tout de suite. On est des amis, on se doit la vérité, et ta conduite avec Mireille est de celles que M. le curé n'aime pas. Il a déjà deviné, comme tous les amis de Mamita, qu'entre vous deux ça n'allait guère. Alors, quand on connaît Mireille, quand on voit comme elle est douce, bonne, travailleuse, c'est à toi, la Dauphine, qu'on donne tort ; et tu ne te rends pas compte que, peu à peu, tu vas perdre tous les amis que Mamita t'avait laissés. Et je crois, j'en suis même sûr, qu'on doit être très malheureux quand personne ne vous aime plus.

La Dauphine a vraiment été patiente ; elle a écouté ce porceletto qui se permettait de la juger et de lui donner des conseils. Sa colère est revenue, plus forte que jamais.

Dressée devant la table, son bras se leva, rigide comme un morceau de fer et sa main désigna la porte du mas.

– Va-t-en ! crie-t-elle, je te croyais mon ami, je me suis trompée. Tu n’es qu’un porceletto et tu le resteras toujours. J’en suis sûre maintenant. Je te déteste autant que Mireille et ses enfants. Ne m’adresse plus la parole, je ne te répondrai jamais. Entends-tu ? Jamais !

Et, se rendant compte de la colère de son amie, Boule d’or s’en est allé désespéré, car la méchanceté est un si affreux sentiment que de la découvrir chez une amie, pour un cœur aimant, c’est une vraie douleur. Et, véritable scout, oubliant que la Dauphine le mettait à la porte avec des mots méchants, il dit de sa voix claire, paisible, sans rancune.

– Je reviendrai quand tu voudras.

Dans la grande salle du mas, Marie-Antoinette resta seule avec la lettre déchirée, une composition à préparer et sa méchanceté...

Dans la montagne, les trois petits se promènent et sont heureux. Pierrot fait des découvertes si belles qu’il ne pouvait imaginer, lui qui n’a vécu jusqu’à présent que dans un logement à Paris, que le Bon Dieu avait mis sur

la terre tant de belles choses. C'est un buisson d'églantines découvert dans le feuillage sombre d'un vieux cyprès ; c'est un nid qui se cache dans une touffe épaisse de bambous. C'est un ruisseau qui vient du sommet de la montagne où maman a promis qu'un jour avec Boule d'or, leur ami, on grimpera ; c'est une terrasse entourée de sapins qui semble toucher le ciel.

Jean et Jeanne ramassent des cailloux brillants avec lesquels ils pourront jouer aux marchands, cueillent des fleurs rencontrées dans les sentiers ; des fleurs de toutes les couleurs, depuis la petite pâquerette aux pétales déchiquetés, le bouton d'or, et tant d'autres dont maman ignore les noms. Ce qui amuse les tout-petits, c'est la danse des abeilles cherchant le suc qui, fera du bon miel. Et quand maman s'assied et qu'ils se mettent près d'elle pour regarder la terre, ils suivent la promenade des insectes aux formes bizarres.

Regarder aller et venir les fourmis, ces grandes travailleuses, portant des charges énormes qui, maman l'a expliqué, servent à

construire ou a consolider la fourmilière, cette maison où les fourmis habitent toutes ensemble et vers laquelle toujours elles se hâtent.

Ce n'est que vers le soir, quand le soleil commence à faire du ciel une mer rouge, que maman pense à redescendre, car M. Mézergue va bientôt rentrer.

C'est sans aucun plaisir que Mireille se dirige avec les trois petits vers le mas. Pourtant elle aime cette maison où on l'a recueillie, le mari si bon pour elle et ses enfants. Elle pourrait y être très heureuse. Mais Marie-Antoinette n'a pas voulu l'accepter, elle n'ose dire l'aimer, et elle craint que la fillette ne puisse jamais donner un peu d'affection à celle qui est pour elle une belle-mère.

Elle marche lentement, les trois petits devant elle. Heureux, grisés par l'air de la montagne et le parfum des fleurs, ils chantent comme les oiseaux, et dans le grand concert du soir, leurs voix claires se mêlent à celles des chanteurs aériens, de grands compositeurs auxquels bien souvent les musiciens empruntent leurs plus

jolies ritournelles.

Tout à coup, Jeanne se retourne, et ses yeux pleins de malice, sous sa perruque blonde, interrogent :

– Maman, dit-elle, est-ce que le grand méchant loup va nous battre à cause de la lettre ? J’ai tout raconté à Pierrot et il m’a promis de lui donner des coups de pied et justement il a ses grosses chaussures !

– Jeanne, je t’ai défendu de donner à Marie-Antoinette ce nom-là.

– Mais, maman, elle a dit l’autre jour à Louissette que nous étions trois petits cochons, alors on peut bien l’appeler le grand méchant loup. Pierrot a dit qu’il fallait nous venger.

– La vengeance, reprend Mireille, désolée de s’apercevoir que ses enfants deviennent méchants, est un affreux sentiment et Pierrot qui est le plus grand, ne devrait jamais vous en parler. Marie-Antoinette est la fille de celui qui remplace votre papa du ciel et il a été et il est tous les jours si bon pour vous que vous devez

supporter la... la méchanceté... le caractère de sa fille. Sans lui qui est venu me chercher à l'hôpital et vous prendre dans cette maison où vous attendiez ma guérison, nous serions, vous et moi, très malheureux. Nous aurions froid, faim peut-être, et sans l'air de cette montagne, je n'aurais probablement jamais guéri ; alors, comme votre papa je serais au ciel, et vous tout seuls sur la terre. Rappelez-vous toujours cela et ne soyez jamais méchants avec Marie-Antoinette parce que vous feriez, à votre papa, beaucoup de peine.

Un peu honteux, Pierrot répondit :

– Mais c'est elle qui est méchante.

– Ne vous en apercevez pas, et puisque nous demandons au bon Dieu chaque soir que dans la maison tout le monde finisse par s'aimer, un jour Il nous exaucera.

Rageur, Pierrot dont le cœur est malgré lui plein de rancune, murmure :

– Ça sera difficile. La Dauphine... la Dauphine... comme on dit à l'école, c'est une esbrouffante !

Esbrouftante, c'est un mot qu'il ne connaît pas et il est très fier de l'avoir appris cet après-midi.

Mireille et les petits arrivent au mas, il est près de sept heures et M. Mézergue ne va pas tarder. Naturellement, Marie-Antoinette est dans sa chambre.

Aidée par Pierrot, la jeune femme met le couvert sur la grande table de chêne. Des assiettes jaunes en porcelaine du pays, un pot de même teinte pour l'eau et le vin rose si agréable à boire, et si joli comme couleur. Le bouquet d'églantines rapporté de la montagne mis au milieu, tout fait un ensemble charmant. Et Mireille se rappelle l'étroite petite table de son logement parisien où les trois enfants et leur maman mangeaient, serrés les uns contre les autres, des mets achetés au rabais qui ne nourrissaient guère. Ah ! comme Mireille et ses enfants seraient heureux si Marie-Antoinette le voulait...

La lettre, cette lettre décachetée, découpée, est un acte que la fillette ne va pas vouloir pardonner et le dîner de ce soir qui pourrait être un si gentil

repas, va être troublé par le rapport que Marie-Antoinette fera sans doute à son père. Elle n'a pour les enfants aucune indulgence.

Une idée s'impose à Mireille. Elle va aller trouver dans sa chambre la Dauphine et lui demander d'oublier cet incident que Mireille regrette tant.

– Pierrot, surveille Jean et Jeanne, et quand vous verrez votre papa dans le chemin des Oliviers, vous pourrez aller au-devant de lui.

Courageusement, Mireille s'avance vers la porte de la chambre de Marie-Antoinette. Elle ressent un malaise étrange : elle a peur, oui, elle a peur de la Dauphine, car elle se rend compte que son attitude et son mécontentement perpétuels attristent M. Mézergue.

Mireille heurte à la porte, doucement d'abord, puis un peu plus fort ; et comme Marie-Antoinette ne répond pas elle se décide à ouvrir. Sur le seuil de la chambre des mots durs la reçoivent :

– Je n'ai pas donné l'autorisation d'entrer... Je

travaille.

Mireille ne se laisse pas intimider. Elle est venue, elle parlera. Il faut en finir.

– Je le sais, Marie-Antoinette, mais je désirais vous voir avant le retour de votre papa. Je vous demande de pardonner à Jean et à Jeanne leur indiscretion, leur bêtise. Je les ai grondés. Ils n'avaient pas compris qu'une lettre est une chose sacrée qui n'appartient qu'à la personne à laquelle elle est adressée. Je regrette cet incident qui vous a peinée, froissée. Je voudrais que votre père ne le connût pas, cela l'ennuierait beaucoup, j'en suis certaine, et il est si bon pour nous que mes enfants ne lui doivent causer aucun souci ; ils sont très jeunes et peu responsables des sottises qu'ils font.

Marie-Antoinette regarde cette femme suppliante qu'elle appelle l'ennemie et, nullement émue, répond d'une voix dure :

– Les enfants, peut-être, ne sont pas responsables ; mais, mal élevés, ils font les pires choses, c'est donc celle qui les élève la coupable.

– Je l’admets, Marie-Antoinette. Alors, c’est à moi que vous devez pardonner.

Et comme la Dauphine ne répond pas et se remet à écrire, la jeune femme ajoute :

– Vous ne voudriez pas que cette guerre sourde, déclarée dès mon arrivée, cesse ? Je vous assure qu’elle me rend bien malheureuse. J’ai eu déjà de grands chagrins. J’étais seule avec mes trois petits, malade, j’avais dû provisoirement les abandonner ; l’Assistance publique s’en était chargée, et sans argent, ne pouvant travailler, je ne savais quand je pourrais les reprendre. Tous les jours, mes trois petits pleuraient, réclamant leur maman. Avec cette grande peine en moi, je ne pouvais guérir. J’ai écrit à votre Mamita ma détresse, elle ne pouvait venir mais elle a envoyé votre père qui a eu pitié de nous. Pouvez-vous comprendre la reconnaissance qu’il peut y avoir dans un cœur de maman pour un homme qu’elle connaissait à peine, parent par alliance, qui lui a offert une maison, un foyer, une protection, une affection pour elle et ses enfants ? Rassembler une famille dispersée, offrir le pain de chaque

jour à ceux qui n'ont rien, c'est, je crois, la plus belle action qu'un homme puisse faire et c'est ce que votre père a fait. Alors vous devez comprendre que moi, celle à laquelle il a tout donné, je voudrais me traîner aux genoux de sa fille pour lui demander qu'elle ne lui cause aucune peine et qu'elle n'attriste pas son foyer.

« Marie-Antoinette, je vous ai tout dit. Ne pouvez-vous pas essayer de nous supporter, de nous aimer ? »

Et la Dauphine, qui n'a pas cessé d'écrire pendant cette ardente supplication, répond de sa voix dure, implacable :

– Puisque vous avez tout dit, Mireille, je vous demande de me laisser ; j'ai un devoir à terminer.

Cette fois Mireille est bouleversée. Ses yeux, qui ont déjà tant pleuré, sont envahis par les larmes. Précipitamment elle quitte la chambre où elle était entrée avec tant d'espoir.

Dans la grande salle, les enfants ne sont plus là. M. Mézergue doit être sur le chemin des Oliviers et il va arriver d'un instant à l'autre.

Vite, Mireille essuie ses yeux et s'efforce de sourire.

Jeanne dans les bras, M. Mézergue entre, suivi des autres enfants ; et voyant le joli couvert préparé, il s'écrie :

– Ah ! comme il fait bon de rentrer chez soi. Il ajoute ce qu'il demande chaque soir : Ce petit monde a-t-il été sage ? N'a-t-il pas fatigué maman ? Il me semble que ce soir maman a moins bonne mine que d'habitude ?

Et, troublée, Mireille, répond en servant la soupe :

– Une longue promenade indiquée par Boule d'or, trop longue pour nous tous, en est peut-être la cause, mais elle était bien belle. En haut de la montagne nous plongions sur une mer si bleue que Jeanne croyait qu'elle s'était perdue dans le ciel.

La sonnette agitée vigoureusement par M. Mézergue fait sortir, pense Pierrot, le méchant loup de sa chambre. La Dauphine, bien coiffée, tablier propre, est comme toujours impeccable :

mais son joli visage a une expression si vilaine que les enfants courent à leur place comme s'ils venaient de voir arriver vraiment un méchant loup.

En se mettant à table, M. Mézergue qui ne s'aperçoit pas de la mauvaise humeur de sa fille, demande :

– Quoi de nouveau à l'école, Marie-Antoinette ?

– Rien, répond la fillette.

– As-tu des nouvelles de Mamita ? ajoute-t-il.

Cette simple question met dans le cœur de Mireille une terrible angoisse et les petits regardent effrayés le grand méchant loup. Va-t-il raconter la vilaine histoire qui pourrait faire de la peine à un papa qui est si bon pour eux ?

La Dauphine dresse sa jolie tête et satisfaite de la peur qu'elle aperçoit sur les visages des enfants de Mireille, elle attend quelques instants pour répondre, afin de mieux satisfaire la joie qu'elle ressent. Ce soir il n'y a en elle que méchanceté.

Et au moment où elle va tout dire, voici que

tout à coup se dresse sur le seuil de la porte ouverte une grande silhouette sombre. Elle porte le joli costume des Arlésiennes et sa voix tendre lui dit tout bas, afin que personne d'autre ne perçoive ses paroles :

« Sois bonne, très bonne pour tous. C'est avec ce sentiment que tu dois vivre, il est le seul qui te permettra d'avoir une conscience en paix. Aime les autres plus que toi-même, et surtout les petits enfants que Jésus a tant aimés. »

La jolie tête dressée s'incline vers la table où le bouquet d'églantines met de la beauté et, avec difficulté, d'une voix sourde, enrouée, elle répond :

– Une bonne lettre, de bonnes nouvelles.

Et si elle avait regardé le visage de Mireille illuminé par la reconnaissance, elle eût été immédiatement récompensée. La Dauphine est furieuse, mais les paroles de Mamita s'imposaient avec une telle force qu'elle a été obligée d'obéir.

Les trois petits sourient et Jeanne, la plus

petite, met sa main devant ses lèvres pleines de soupe et s'écrie :

– Marie-Antoinette, je t'envoie un baiser ; tends ta joue et il va arriver !

Et le papa, content de cette gentillesse vis-à-vis de sa fille, continue paisiblement à dîner sans se douter qu'un orage vient de frôler la maison.

*

À Nice, ville inconnue pour la plupart des écoliers de Floréal, quinze garçons et quinze filles sont arrivés ce matin pour se présenter aux examens du certificat, et parmi ces écoliers, deux vedettes : Marie-Antoinette et Boule d'or.

Très sûre d'elle, Marie-Antoinette n'a aucune inquiétude, mais Boule d'or, nerveux, sensible, s'est imaginé dans le camion qui l'amenait avec ses camarades qu'il ne savait plus rien, rien ; et il a osé expliquer au maître qui les accompagnait le grand trouble qu'il éprouvait.

Quelques bonnes paroles l'ont presque remis

d'aplomb et quand les deux camions où sont les candidats, garçons et filles, s'arrêtent devant le grand bâtiment où les examens se passent, Boule d'or est très calme.

La première fille qu'il rencontre est la Dauphine.

Depuis la discussion qu'ils ont eue à propos de Mireille et de ses enfants, elle n'a jamais voulu le regarder ni lui parler. Plusieurs fois il a pris le chemin des Oliviers pour la rencontrer, toujours elle détournait la tête ou fermait les yeux afin de ne pas le voir. Elle refusait de répondre quand il lui disait bonsoir. La rancune était toujours dans son cœur, pensait Boule d'or, et elle n'avait pas l'air de se préoccuper de l'en chasser.

Les garçons se dirigent vers une salle et les filles vers une autre.

Tranquillement, Marie-Antoinette s'installe et prend connaissance de la feuille qui lui est remise indiquant les compositions. Un sourire de satisfaction apparaît sur son visage ; maintenant elle est certaine d'avoir sa mention, elle sait parfaitement tout ce qu'on lui demande.

Boule d'or qui n'a aucun orgueil et doute toujours de son savoir, lit la feuille avec crainte ; mais pour ce bon élève, les compositions lui semblent, comme à la Dauphine, faciles. Une prière pour demander à la Vierge, cette maman de tous les enfants, du courage, – on ne sollicite pas le bon Dieu pour de petites choses – et vite, il se met au travail sans s'occuper de ses voisins. S'il réussit cet examen, ce sera le couronnement de ses études et pour ses parents une grande joie.

Après les vacances, il travaillera avec son père et apprendra la culture des fleurs que depuis des générations sa famille poursuit, culture qui lui a toujours donné une aisance agréable. Boule d'or n'a jamais pensé, comme tant d'autres de ses camarades et la Dauphine, à quitter la montagne, la vieille maison brûlée par le soleil et toutes les serres où bébé il a appris à marcher au milieu des roses et des œillets.

Le soir est venu, les enfants se retrouvent dans les camions avec des visages heureux. Tous sont reçus, quel triomphe pour le maître et la maîtresse ! Et les deux vedettes ont la mention

qu'ils espéraient.

Marie-Antoinette, plus Dauphine que jamais, a la figure illuminée par son triomphe et ce succès la rend aimable pour ses compagnes. Elle discute avec autorité, tout était facile. Et bonne princesse, elle ajoute en se tournant vers la maîtresse :

– Mademoiselle nous a fait tout revoir, cet hiver. Nous n'avions qu'à nous souvenir des leçons.

Les autres lauréates réclament. Les problèmes étaient difficiles, et la dictée avait des « traquenards » dont il fallait s'apercevoir. Beaucoup ne se sont pas souvenues que le verbe « se succéder » a un participe passé qui ne s'accorde jamais.

– Grosse faute, déclare Marie-Antoinette d'un ton suffisant.

– Petite erreur, reprend Mademoiselle, qui vous a été pardonnée puisque vous êtes reçues.

Mauvaise camarade, la Dauphine ajoute :

– Mais, Mademoiselle, vous nous l'avez répété tant de fois que toutes vos élèves auraient

dû s'en souvenir.

– Soyez indulgente, Marie-Antoinette. Vos camarades n'ont pas l'excellente mémoire que Dieu vous a donnée. Il est facile de réussir aux examens quand on n'oublie pas ce qu'on a appris et vous êtes de celles qui pouvez les tenter sans crainte d'échouer. Je vous félicite en vous demandant de comprendre que tout le monde n'a pas reçu les mêmes dons. Une de vous est intelligente, l'autre persévérante, et il y en a quelques-unes, parmi mes élèves qui ont de belles qualités : la bonté, la générosité et aussi l'humilité. Il faut vous souvenir, mes petites filles, ce soir de victoire, que l'orgueil a toujours perdu l'homme ou la femme et que se laisser posséder par lui, c'est le défaut pour lequel Dieu n'a aucune indulgence.

Marie-Antoinette comprend que les paroles de Mademoiselle sont dites pour elle, et comme elle n'aime pas les leçons, elle a affecté, pendant que Mademoiselle parlait, de se pencher hors du camion pour regarder une dernière fois cette ville de Nice qu'elle trouve belle, amusante, et où

vraiment elle aimerait vivre. Et dès que Mademoiselle a fini de parler, elle s'écrie :

– Les lauréates, regardez donc la Promenade des Anglais ! Elle est réputée dans le monde entier, et les grands hôtels, les magasins, vous ne les verrez pas de si tôt. Profitez de cette promenade et ne pensez plus au certificat. Cette histoire-là, heureusement, est terminée.

Mademoiselle comprend que Marie-Antoinette refuse d'accepter la leçon qu'elle a voulu lui donner et bien qu'elle soit très heureuse du succès de ses élèves, elle pense avec tristesse que la fillette sera un jour punie.

Dans le camion des garçons, les lauréats ont la joie plus exubérante que les esbrouffantes. D'abord, ils chantent à tue-tête les plus jolis chants scouts. Il faut prévenir les habitants de Nice que ce camion transporte des vainqueurs ; puis après, comme chez les filles, ils discutent les compositions.

Faciles, difficiles, pièges dans la dictée et « succédé » que tous ont fait accorder, et « groseillier », ce mot redouté ! Ah ! tout de

même, on pouvait faire bien des fautes. Les problèmes n'étaient pas commodes et à l'oral il y avait un examinateur qui cherchait à deviner tout ce qu'on ne savait pas. Boule d'or a eu l'impression qu'avec une pelle il fouillait dans le cerveau pour tâcher de trouver les leçons mal apprises, les sous-préfectures oubliées, et ces dates historiques si difficiles à retenir. Ah ! cet examinateur avec sa barbiche en pointe et ses yeux verts, Boule d'or ne l'oubliera jamais !

Le maître d'école qui accompagne les lauréats les a laissés chanter, ils avaient besoin de se détendre ; puis il les a écoutés raconter les incidents de la journée et comme le camion approchait de Floréal, il se rend compte que les petits garçons parlent bas et qu'ils préparent quelque chose. Boule d'or a parfois des inventions redoutables. Qu'est-il en train d'inventer ?

Et comme le camion entre dans Floréal, les gamins bondissent sur le bord du camion et crient à tue-tête :

– Vive notre maître ! Nous sommes tous reçus

grâce à ses bonnes leçons ! Merci, merci, merci !

Les habitants sortent des maisons et comme les deux camions s'arrêtent sur la place, devant l'église, les parents, les amis, accourent et Boule d'or et ses camarades continuent à crier :

– Vive notre maître ! Nous sommes tous reçus !

Plus calmes, les esbrouffantes descendent de la voiture et comme la Dauphine a l'air de trouver ridicules les exclamations des garçons, elles rejoignent posément leurs familles. Marie-Antoinette et Louissette prennent le chemin des Oliviers qui les conduit à leurs maisons.

Heureuse de ce succès qu'elle n'osait espérer, Louissette glisse son bras sous celui de Marie-Antoinette.

– J'ai hâte d'apprendre à mes parents le résultat. J'avais si peur ce matin, maman craignait un échec qui aurait peiné mon père. Maintenant, c'est fini ; je vais pouvoir aider à la maison, et je n'irai plus, à la rentrée, qu'au cours du soir pour me perfectionner. Papa voudrait que

j'apprenne la dactylo et la comptabilité. Et toi, Marie-Antoinette ?

– Mademoiselle m'a dit, répond la Dauphine, que je pouvais réussir à tous les examens, aussi je ne me contenterai pas d'un certificat. Brevet ou bachot, je ne sais encore ce que je vais choisir.

– Mais alors, il te faudra aller dans une école de la ville ?

– Naturellement.

Louissette ne comprend pas, ne comprendra jamais qu'on envisage avec joie, car la Dauphine est joyeuse, de quitter Floréal, sa maison, ses parents.

Les fillettes se séparent. Loin l'une de l'autre ce jour de victoire ne les a pas rapprochées ; au contraire, il semble les séparer. La Dauphine veut devenir une savante de la ville et Louissette n'envisage qu'un bonheur tout simple, comme celui de ses parents.

Le soir est venu quand Marie-Antoinette arrive au mas. Mireille et ses enfants sont là.

La Dauphine pénètre dans la salle et la jeune

femme ose lui poser la question qu'elle doit lui adresser. Que penserait Marie-Antoinette si elle ne l'interrogeait pas ? Elle l'accuserait d'indifférence. Le visage de Marie-Antoinette rayonnant l'a renseignée.

– Succès, naturellement, dit-elle de sa voix douce, mes félicitations. Votre père a demandé que Pierrot aille à la parfumerie lui porter dès votre retour la bonne nouvelle.

Quelques instants après, la Dauphine repasse dans la grande salle sans dire un mot aux enfants et à Mireille et s'en va, triomphante, à la parfumerie, très heureuse d'apprendre à son père, aux employés, et peut-être à M. Munnel, son succès.

Malheureusement il est tard et elle rencontre M. Mézergue sur le chemin des Oliviers ; une partie de son programme ne pourra être exécuté.

La joie de son père lui fait oublier sa petite déception. Il serre dans ses bras sa grande fille et sortant de sa poche une petite boîte, il la lui remet en disant :

– Voici une bague que j’avais donnée à ta maman le jour de nos fiançailles, c’est un souvenir de nous deux.

Et il ajoute :

– J’ai beaucoup aimé ta maman et je ne l’oublierai jamais.

Ces paroles-là, enfin, vont jusqu’au cœur de Marie-Antoinette. Elle se rapproche de son père, son bras se glisse sous le sien, et après l’avoir remercié, elle ajoute :

– Papa, embrassez-moi pour maman. Ce soir, elle me manque plus que les autres jours, et pourtant je suis heureuse ; mais Mamita aussi est absente et c’est triste d’avoir un bonheur qu’on ne peut partager avec personne.

M. Mézergue proteste.

– Mais ton papa est là, et Mireille, je suis sûr, se réjouit de ton succès. Ce matin les petits en faisant leur prière, ont demandé que tu réussisses. Tout le monde a pensé à toi, aujourd’hui.

Hélas ! le nom de Mireille referme le cœur qui s’entrouvrait

– Papa, allons nous promener tous les deux. À la maison nous ne serons pas seuls et j’ai beaucoup de choses à vous dire.

Et M. Mézergue comprenant son désir, répond :

– Faisons une promenade ; si nous sommes en retard pour le dîner, Mireille s’en réjouira.

Et sans demander pourquoi un retard réjouira Mireille, Marie-Antoinette entraîne son père vers une terrasse, dans la montagne, où des bancs permettent aux promeneurs de s’asseoir et de découvrir une magnifique vue sur la mer. Ils vont silencieux, heureux d’être ensemble ; cette joie est profonde et les réjouit tous les deux.

Installés sur un banc, ils admirent le ciel et la mer habillés par le soleil ; puis Marie-Antoinette se décide à dire ces choses dont elle veut parler à son père et qu’il attend.

– Papa, reprend-elle avec une certaine hésitation, il faut que je vous apprenne... vous devez savoir... enfin je veux continuer mes études. Un certificat, ce n’est rien. J’obtiendrai

facilement en travaillant le brevet ou le baccalauréat et ces deux examens m'ouvriront bien des portes.

Ne se doutant guère des rêves de sa fille, M. Mézergue répond :

– Ils ne te seront pas utiles pour entrer à la parfumerie. M. Munel a l'intention de te faire passer dans tous les services et, plus tard, il te réservera la direction de celui pour lequel tu montreras le plus d'aptitudes. Ta maman s'était spécialisée dans les mélanges ; la parfumerie lui doit des parfums qu'elle exploite encore. Peut-être auras-tu les mêmes dons.

Marie-Antoinette se rend compte que déjà son avenir est organisé et son père ni M. Munel ne l'ont consultée !

Elle ne se souvient plus de l'émotion ressentie tout à l'heure, quand son père lui a parlé de sa maman, et pourtant la jolie bague est à son doigt ; elle n'aurait qu'à la regarder pour se souvenir. D'une voix dure où il y a de la colère, elle s'écrie :

– Je n’entrerais jamais à la parfumerie, je déteste les parfums ; depuis que je suis née je vis au milieu d’eux. Il y a chez nous le mois de l’eucalyptus, celui de l’oranger, puis des roses ; la distillation envahit l’atmosphère et ce n’est pas toujours agréable.

M. Mézergue ne peut croire ce qu’il entend. Les paroles de sa fille lui causent une grande surprise et une cruelle peine. Il demande à la rebelle :

– Mamita connaît tes idées ?

Marie-Antoinette hésite. Elle a dit souvent à sa grand-mère qu’elle voulait continuer ses études, mais Mamita ne semblait attacher aucune importance aux paroles de sa petite-fille. Elle répond :

– Oui, Mamita sait que je veux continuer mes études.

– Et où iras-tu pour les continuer ? demanda M. Mézergue mécontent.

– Mais dans une ville : Nice, Cannes ou Marseille. Paris est trop éloigné.

– Tu as tout prévu ! Tu envisages d’être pensionnaire, mais as-tu pensé aussi à ce que coûterait cette pension ? Je suis seul à travailler à la maison, et il y a quatre enfants. Ton travail personnel aurait pu m’aider.

Furieuse, sans réfléchir au chagrin qu’elle va faire, Marie-Antoinette s’écrie :

– Il y a trois enfants dont vous auriez pu ne pas vous charger !

M. Mézergue se lève. La réponse de sa fille lui fait comprendre, hélas ! la sécheresse de son cœur.

– Je veux croire, dit-il, pour te pardonner, que malgré tes brillantes études tu n’as pas compris ce que tu viens de dire. Trois enfants étaient abandonnés à l’Assistance publique ; leur maman, malade à l’hôpital, n’avait comme ressources qu’une petite pension faite par l’État, son mari étant mort à la guerre. Mireille, la cousine de ta maman, n’avait plus que nous pour lui porter secours et toi, ma fille, toi qui as été comblée depuis ta naissance, tu oses me reprocher d’avoir été chercher une maman

malheureuse et ses trois petits enfants ! Marie-Antoinette, j'ai peur de ne pas pouvoir oublier tes méchantes paroles à moins que tout de suite tu m'affirmes qu'elles ne venaient pas de ton cœur et que c'est une jalousie de gamine qui te les a fait dire.

Marie-Antoinette marche à côté de son père sur la route de la montagne qui redescend vers Floréal. La grande paix du soir est descendue du ciel sur la terre ; lointaine, la mer fait entendre sa chanson et les oiseaux, dans les arbres, donnent leur dernier concert. Tout est calme, tout est beau, et ce tout devrait apaiser les cœurs.

M. Mézergue marche lentement. Il attend, il espère que sa fille va lui demander pardon ; ce n'est pas possible qu'elle n'éprouve pas le regret de sa méchanceté. Et voici que la voix claire, si dure, reprend :

– Je vous ai dit ce que je pensais, je regrette que cela vous ai fait de la peine. Mais je désire ne plus vivre avec une cousine que je n'aime pas et trois enfants insupportables, si mal élevés que mes lettres sont par eux décachetées, déchirées.

Mettez-moi où vous voudrez, mais je ne veux plus habiter au mas envahi par une famille que je ne supporterai jamais !

Cette fois, M. Mézergne ne discute plus et lui si bon, si patient, a le désir de gifler le joli visage qu'une expression méchante a envahi. Et afin de dominer la colère qui est en lui, il se hâte vers le mas, sa maison, où il va retrouver une femme douce et aimante et trois petits enfants qui lui tendront les bras et dont les cris joyeux apaiseront son cœur.

La tête dressée, les mains crispées, la Dauphine marche à côté de son père, triomphante. Elle a dit ce soir toutes les rancœurs qu'il y avait en elle depuis le jour où elle a appris que Mireille et ses enfants allaient venir s'installer au mas ; une pauvre découverte à l'hôpital, avec une marmaille échappée de l'Assistance publique !

Le soir a mis de l'ombre sur Floréal. La nuit lentement s'approche, et M. Mézergue aperçoit sur le seuil du mas la fine silhouette de Mireille et les trois petits assis sur les marches, guettant le

retour de leur papa.

Ah ! comme cette vision console un cœur qui vient de souffrir. Découvrir que votre enfant est dépourvue de toute charité, de tout amour, et que la méchanceté est en elle et la dirige, c'est pour un père une grande souffrance.

Au lieu de s'élaner vers M. Mézergue comme les petits enfants ont l'habitude de le faire, ils rentrent précipitamment dans la maison et reviennent tous les trois avec un gros bouquet.

Fleurs en mains, ils se dirigent aussi vite que leurs jambes le permettent vers celle qu'ils appellent le grand méchant loup, mais qui est ce soir bienfaisante puisque maman, pour fêter son succès, a fait une crème au chocolat et un magnifique biscuit.

– Marie-Antoinette, crient-ils tous ensemble, c'est ta fête aujourd'hui. Si tu veux, on pourra s'embrasser.

Et Pierrot, très fier, ajoute :

– C'est moi qui ai acheté les roses chez Boule d'or.

Marie-Antoinette, surprise, un peu honteuse, accepte les bouquets et se laisse embrasser par les petits, mais ne donne pas les baisers réclamés. À son tour, Mireille s'avance avec un petit paquet. De jolis mouchoirs qu'elle a brodés elle-même sachant bien que Marie-Antoinette réussirait son examen.

De plus en plus mécontente, Marie-Antoinette prend les mouchoirs en remerciant avec quelques mots polis. Elle ne donne pas à la jeune femme le baiser qu'elle espérait et qui pouvait être un baiser de paix, traité d'alliance, mettant dans la maison un bonheur que rien n'aurait plus troubler.

Le couvert est particulièrement soigné. Une nappe rose, la nappe des jours de fête, recouvre la grande table de chêne, au milieu un magnifique bouquet de roses blanches, cadeau de Boule d'or.

Toutes ces attentions réjouissent Marie-Antoinette, mais si son cœur orgueilleux est comblé, il ne l'enverra pas près de son père pour lui demander pardon. Elle se met à table à sa place habituelle, et un sourire triomphant indique

qu'il n'y a en elle aucun regret.

Tristement, M. Mézergue s'assied, et il dit en regardant le doux visage de Mireille :

– Comme je vous remercie tous d'avoir tant gâté Marie-Antoinette. Nous fêterons aussi bientôt l'anniversaire de Pierrot qui va avoir sept ans, l'âge de raison. Maman fera un beau gâteau et sept bougies l'orneront.

Tout fier, le petit garçon demande :

– Papa, voulez-vous m'expliquer ce que veut dire l'âge de raison ?

M. Mézergue se tourne vers le petit garçon, mais ce qu'il va dire sera aussi pour sa fille :

– Mon chéri, reprend-il, à sept ans un enfant peut comprendre comment le bon Dieu veut qu'il vive sur la terre. Les premiers devoirs imposés sont la prière, le courage, la bonté. Mais si tu n'es qu'un excellent élève, ne t'occupant que de tes études, oubliant d'aimer ta maman, de l'aider chaque fois que tu le peux, si tu vis avec des camarades sans te soucier de leurs petites peines ou de leurs grandes joies, tu n'auras jamais

d'amis, et l'amitié est une source de bonheur que tu découvriras un jour. Et puis à sept ans, l'âge de raison, tu dois comprendre que la bonté est la première qualité qu'il faut avoir. L'intelligence, si tu ne possédais qu'elle, ne te permettrait pas de gagner le ciel où tu iras un jour retrouver ton papa, celui qui est mort pour que la France vive libre.

Et Pierrot, dont le visage rieur est devenu grave, dit lentement en regardant d'abord sa maman, puis le grand méchant loup :

– Papa, quand j'aurai sept ans, je vous promets d'aimer toutes les personnes que je connais, même celle que pour le moment je n'aime pas, et comme ce sera un effort, ça pourra faire plaisir au bon Dieu ? Est-ce que j'ai bien compris ?

Et M. Mézergue sourit à l'enfant, regrettant que sa fille ne possède pas un cœur semblable.

– Oui, répond-il, oui, tu as bien compris.

*

Quinze jours ont passé depuis que Marie-Antoinette a obtenu son diplôme avec mention. Il y a eu la distribution des prix où Boule d'or et elle ont été les lauréats les plus fêtés, et ce jour-là, Marie-Antoinette a daigné remercier le jeune scout des magnifiques roses qu'il lui avait offertes le soir de l'examen. Et Boule d'or, toujours aimable, voulant faire sa bonne action, pas facile à découvrir un jour de distribution de prix, a répondu :

– Si tu voulais, la Dauphine, on pourrait redevenir amis comme avant. J'ai deux semaines de vacances avant de me mettre au travail, ce serait peut-être amusant de les passer ensemble, on irait souvent à la plage ?

Et Marie-Antoinette a repris :

– Je te remercie, Boule d'or, mais mon père ne m'a pas encore appris la décision qu'il allait prendre. Je veux préparer l'examen des bourses car rien ne m'empêchera de poursuivre mes études.

Et la bonne action faite, Boule d'or s'en est allé, pensant que tous les succès de Marie-

Antoinette lui rendaient le caractère encore plus difficile.

Ces quinze jours, la Dauphine les a vécus presque seule. Elle restait beaucoup dans sa chambre ; très adroite, elle travaillait, réparait ses robes, les transformait, faisant de jolies blouses avec des tissus que Mamita lui avait envoyés d'Alger. À la fin de la journée, elle allait se promener dans la montagne ou faire quelque visite chez ses amies. Elle ne proposait jamais à Mireille de l'aider dans les soins du ménage ou de promener les enfants. Elle était dans sa propre maison une étrangère qui ne s'occupait que d'elle-même.

Depuis le jour où Marie-Antoinette lui avait communiqué dans la montagne son désir d'écolière, M. Mézergue n'avait jamais reparlé à sa fille que pour lui dire les paroles indifférentes qui s'imposent quand on vit ensemble et qu'on désire cacher aux membres de la famille un malentendu ; et pendant ces quinze jours, la Dauphine n'eut pas un mot affectueux pour ce père qui espérait encore que sa fille n'avait dit

tant de méchantes choses, que poussée par une jalousie puérile, enfantine, presque excusable.

Un soir, M. Mézergue rentra plus tôt que d'habitude, ayant été faire une démarche pour la parfumerie à la ville, ce qui l'avait libéré. En rentrant, il trouva Mireille repassant la lessive de toute la semaine et les trois petits qui jouaient dans le jardin.

Après avoir dit bonsoir à la maman et embrassé les enfants, il demanda où était Marie-Antoinette.

– Chez une amie, peut-être, ou elle a été se promener dans la montagne. Il fait si beau ce soir, répondit la jeune femme.

En en pensant que Mireille ne profitait pas beaucoup des belles journées d'été, M. Mézergue reprit :

– Si Marie-Antoinette a été se promener, pourquoi n'emmène-t-elle pas les enfants ? Cela vous soulagerait. Le lui avez-vous demandé, Mireille ?

Et la jeune femme, tout en continuant à

repasser, avoua :

– Je n’oserais pas ; se promener avec trois enfants, c’est fatigant. Chaque fois que je le peux, je les emmène dans la montagne, ce qui est pour eux une grande récompense.

M. Mézergue ne demanda plus rien. Il prit un journal, s’assit dans le jardin pour attendre sa fille, car ce soir il allait lui apprendre la décision que, d’accord avec Mamita, il avait prise à son sujet, décision pénible pour lui, mais qui s’imposait.

Et ce n’est qu’à l’heure du dîner que Marie-Antoinette revint, les bras chargés de fleurs cueillies dans la montagne et dont elle allait orner sa chambre. Pas une n’égaierait la grande salle commune.

En voyant son père qui ne lui parlait plus guère, elle s’avança et dit :

– Bonsoir papa, vous êtes rentré de bonne heure aujourd’hui.

– Oui, une course à Cannes m’a permis de revenir ici plus tôt que de coutume ; si je ne

t'attendais pas, j'aurais été promener les enfants pour soulager Mireille qui repasse tout le linge de la maison.

– Pas le mien, je le lui ai défendu.

– Peut-être, mais elle le fait. Quand je suis rentré, elle plissait un de tes tabliers.

– Si cela l'amuse, elle est libre, je ne peux pas l'en empêcher.

– Assieds-toi près de moi, je vais t'apprendre ce que j'ai décidé, d'accord avec ta grand-mère.

Un mauvais pressentiment inquiéta Marie-Antoinette. Elle redouta ce que son père allait lui dire et implora un instant de répit.

– Je voudrais pouvoir arranger mes fleurs, demanda-t-elle avec timidité.

– Tu les arrangeras plus tard, répondit la voix sévère. Assieds-toi.

Et cette fois l'ordre était si impératif que la Dauphine obéit.

M. Mézergue reprit :

– La conversation que j'ai eue avec toi le jour

de ton examen m'a fait te juger. J'ai compris que ta grand-mère et moi nous t'avions trop gâtée. Tu n'aimes que ta personne et tu ne te doutes pas qu'il n'y a aucun bonheur possible sur la terre quand on refuse d'aider ses parents, ses amis, et de partager avec eux joies et peines.

« Tu désires quitter la maison, celle où tu as vécu depuis ta naissance, parce que tu n'y es plus seule à y régner. Mireille est ma femme, j'apprécie chaque jour sa bonté, la délicatesse de son cœur et son énergie, je veux qu'au mas elle soit heureuse, et avec toi pour compagne, cela me semble impossible.

« Tu désires poursuivre tes études, je ne m'y oppose pas, mais je ne peux assumer les frais d'une pension à la ville. Tu vas aller rejoindre ta grand-mère à Alger, tu passeras un examen que tu dois réussir, et le lycée te donnera l'instruction que tu désires.

« La difficulté était le voyage ; tu es trop jeune pour le faire seule. M. Munel a une représentante de la maison qui part pour Alger dans huit jours, elle veut bien t'emmener.

« Dimanche prochain, après la messe, je te conduirai à Marseille où nous la retrouverons.

« Sois donc prête pour ce départ, emporte toutes tes affaires car tu pars pour un long temps. Tu ne reviendras au mas que si tu es enfin décidée à t'entendre avec tous ceux qui y sont. Refuser d'aimer trois petits enfants, c'est une faute que je ne puis te pardonner. »

Ces derniers mots, M. Mézergue ne les a pas prononcés avec une voix sévère ; au contraire, cette voix était pleine de tendresse, elle implorait celle qui, les bras pleins de fleurs, rigide, prête à une discussion qu'elle attendait, écoutait, stupéfaite, les paroles de son père.

Elle ne comprit pas l'ardente supplication paternelle, elle réalisa une seule chose, c'est qu'à cause de Mireille et de sa marmaille, son père lui faisait quitter le mas, la maison de sa maman., qui devait lui appartenir un jour.

Discuter, elle devina que c'était inutile : tout avait été décidé avec Mamita.

Ce départ qu'elle souhaitait, désirant connaître

une grande ville, voilà que maintenant il l’effrayait. Dans sept jours elle ne serait plus là, et la maison rose que le soleil couchant paraît d’une extraordinaire beauté lui sembla son nid, un cher nid dont elle était chassée.

Ah ! cette Mireille et ses enfants, maintenant elle les haïssait, et elle osa souhaiter, souhait impie, qu’une de ces épidémies qui emporte tant de petits vînt au mas pour y faire trois victimes. La haine s’était emparée de son cœur et y régnait en maîtresse !

Quand son père eut fini de parler, voulant cacher son bouleversement, elle se leva ; et d’une voix dure – il fallait dissimuler les sanglots qui l’étranglaient – elle répondit :

– Je serai prête dimanche matin après la messe.

Et, lentement, soignant son attitude, et pourtant ses jambes tremblaient, elle s’en alla vers le mas. Comme d’habitude, elle traversa la grande salle sans dire un mot à Mireille qui mettait le couvert avec Pierrot. Son visage ne dissimulait pas sa colère, ses yeux avaient des

regards effrayants. Le petit garçon l’aperçut et dit tout bas :

– Le grand méchant loup est ce soir très dangereux, maman, il pourrait bien nous mordre, mais papa est là et ne le permettra pas.

Dans sa chambre, n’ayant plus besoin de dissimuler, Marie-Antoinette envoya ses fleurs par terre, puis se mit sur son lit, attrapant l’oreiller qui devait étouffer les cris de rage qui l’étouffaient.

Ces cris furent accompagnés de sanglots, de larmes, et ses mains ravagèrent les belles boucles blondes qu’elle mettait si longtemps à faire chaque matin.

Cet accès dura, mais l’horloge de la parfumerie lui rappela que l’heure du dîner était venue et qu’elle devait y paraître afin que son père et ses ennemis, Mireille et les petits, pussent constater que ce départ proche lui causait une grande joie. Elle allait faire un beau voyage, retrouver sa chère Mamila, continuer ses études, débarrassée des envahisseurs. Son père, le mas, sa maison, elle ne les aimait plus.

Elle tournait une page, elle allait vivre loin de France, dans une grande capitale, une vie autrement intéressante que celle qu'elle aurait vécue à Floréal, ce petit village perdu dans la montagne.

Quand la sonnette retentit, Marie-Antoinette était prête à assister au dîner.

Il ne fut pour elle pas plus agréable que les autres repas. Elle affecta une indifférence qui peina son père. Il avait espéré, jusqu'au dernier moment, que cette séparation douloureuse serait évitée. Marie-Antoinette ne le voulait pas, elle ne prononcerait jamais les paroles de regret qui auraient encore pu tout arranger, maintenant M. Mézergue le savait.

Le soir, quand la Dauphine fut revenue dans sa chambre et qu'elle réalisa que dimanche prochain elle l'aurait quittée, une angoisse étreignit son cœur, mais elle s'efforça de la dissiper en commençant ses préparatifs de départ. Elle voulait être heureuse, elle le serait. Elle, elle, les autres, elle ne voulait pas y penser.

Et le jour du départ est venu. C'est un beau

dimanche.

La Dauphine se lève de grand matin ; ses bagages sont prêts, sa malle a été portée hier soir à la parfumerie : elle est déjà dans le camion. Et Marie-Antoinette, en sortant de l'église, y montera avec son père. Elle va donc quitter sa maison et, à cette heure-là, elle espère que Mireille et ses enfants ne seront pas levés, ce qui supprimera des adieux pénibles.

La Dauphine se promène dans le jardin pour la dernière fois, étonnée de le trouver si joli. Les rosiers cultivés par son père offrent des roses merveilleuses et les vieux oliviers, ces arbres au feuillage d'argent, se dressent à côté des cyprès qui s'élancent vers le ciel bleu.

Apaisée par la pure et calme beauté de ce coin de montagne, les mains de la Dauphine se joignent ; elle admire, puis cueille quelques roses pour Mamita, roses qui seront fanées quand la Dauphine arrivera, mais ce sera tout de même un souvenir.

Pourquoi Marie-Antoinette veut-elle emporter un souvenir d'une maison qu'elle est si heureuse

de quitter ?

Cette dernière semaine, à sa maîtresse d'école, à ses amies, elle a dit maintes fois sa joie de faire un beau voyage et de retrouver Mamita. Pourquoi donc ce matin s'attarde-t-elle dans ce jardin dont elle connaît chaque arbre, chaque fleur, chaque pierre ? C'est ridicule !

Elle rentre dans la maison, va dans sa chambre que, probablement, les envahisseurs vont occuper. Elle la quitte, en voulant à ceux qui l'en chassent, et voici qu'elle les trouve dans la grande salle.

– Voulez-vous déjeuner, Marie-Antoinette ? demande Mireille.

– Non, merci ; je vous ai dit hier que je ne prendrais rien.

– Alors, reprend la jeune femme, il ne nous reste qu'à vous souhaiter bon voyage.

– Merci, répond Marie-Antoinette en se dirigeant vers la porte, affectant de ne pas voir les enfants.

Hélas ! les trois petits pensent avec joie que le

grand méchant loup s'en va.

Jusqu'à la porte du mas, Mireille accompagne la Dauphine. Pierrot, Jean et Jeanne sont autour de leur maman, et ce groupe effrayé sera le dernier souvenir que Marie-Antoinette emportera.

Elle prend le chemin des Oliviers, ce chemin qu'écolière elle a tant parcouru ; elle y rencontre Boule d'or et ses Scouts. Ils connaissent le départ de la Dauphine ; ceux qui rêvent d'aventures l'envient, les autres la plaignent. Ils ont deviné que « la Mireille et la Marie-Antoinette » ne s'entendent pas et qu'il fallait les séparer. C'est dur de quitter son papa, sa maison, Floréal, mais la Dauphine a dit à tout le monde que ce départ la rendait heureuse, il faut la croire.

Boule d'or et ses Scouts lui font escorte. Le chef s'est chargé de la mallette et cause avec la Dauphine, il essaye de lui expliquer que malgré son caractère, pas très commode, et la présidence des esbrouffantes, on l'aimait bien et qu'on ne l'oubliera pas. Il espère qu'elle enverra des cartes postales et qu'elle racontera comment ça se passe dans les écoles d'Alger. Et la Dauphine s'écrie :

– Je ne vais plus à l'école, mais au lycée. Mademoiselle m'a dit que d'avance j'étais reçue.

– Tu vas encore passer un examen ?

– Naturellement, un pour entrer et aussi beaucoup d'autres.

– Tant mieux pour toi, puisque cela t'amuse.

Et avec une importance ridicule, la Dauphine répond :

– Boule d'or, je pense à mon avenir.

– Moi aussi.

– Le tien sera celui que tes parents désirent.

– Naturellement, ils s'y connaissent mieux que moi.

– Je ne suis pas de cet avis. Tous les hommes célèbres ont dû lutter avec leur famille pour connaître la gloire.

Et Boule d'or, stupéfait, s'écrie :

– Alors, tu veux devenir célèbre ! Peut-on connaître quelle célébrité tu as choisie ?

Marie-Antoinette est dans l'impossibilité de le

dire, mais elle ne se laisse pas intimider par le chef des porcelettos.

– Chacun a son secret, et il est peu poli de le demander.

Boule d'or devine que sa question a embarrassé la Dauphine, mais sa bonté l'empêche d'insister. Et puis voici l'église, la messe sonne, ce n'est pas le moment de taquiner une camarade. Il rassemble les Scouts, tous souhaitent à Marie-Antoinette un bon voyage et Boule d'or s'approche d'elle.

– Quand tu t'ennuieras avec tes Africains, reviens vite. Même si tu n'as pas de nouveaux diplômes, on fera une belle fête pour ton retour. Au revoir, la Dauphine, malgré tout on t'aimait bien.

Une heure après, à côté de son père qui conduit le camion, Marie-Antoinette est sur la route de Marseille. M. Mézergue est silencieux et mécontent. Que pourrait-il dire à cette fille qui s'en va sans lui avoir adressé des paroles pouvant tout apaiser et que, jusqu'à la dernière minute, il a espérées.

Marseille, son port, ses rues bruyantes, peuplées, encombrées, plaisent à la Dauphine. Enfin, elle est dans une ville !

Au rendez-vous fixé sur le port, M^{mr} Loriole, la représentante de la parfumerie, est là, et M. Mézergue qui veut cacher son émotion lui présente sa fille en lui disant qu'il est obligé de repartir très vite ; et après avoir remercié la jeune femme, il s'approche de Marie-Antoinette pour l'embrasser.

La Dauphine regardait le grand bateau sur lequel elle va s'embarquer, un peu ahurie par tous les gens qui l'entourent et dont quelques-uns crient très fort ; elle éprouve tout de même une certaine émotion en se rendant compte que son père va s'en aller. Cette fois tout est fini, la séparation s'accomplit ; Marie-Antoinette l'a voulue.

Dans les bras de M. Mézergue, elle est, pendant quelques instants très courts, une jeune fille qui a de la peine, mais hélas, son père demande :

– Me quitteras-tu sans me dire que tu regrettes

tes méchantes paroles ?

La Dauphine ne peut accepter que Mireille et ses enfants s'imposent encore. Elle se redresse et répond :

– Je vous en prie, pensez seulement que je vous quitte pour longtemps et que cette séparation nous a été imposée.

M. Mézergue met sur le joli visage un baiser rapide, il serre la main de M^{me} Loriole en la remerciant encore, puis, très vite, il s'en va, emportant avec lui un chagrin que la tendresse de Mireille aura du mal à chasser.

Les voyageuses se dirigent vers la passerelle conduisant au bateau sur lequel elles embarquent.

Distraite par tout ce qu'elle découvre, la Dauphine ne pense pas à son père auquel elle vient de faire tant de peine. M^{me} Loriole déclare qu'elles ne rejoindront leurs cabines qu'après le départ du bateau : il faut voir la terre de France aussi longtemps qu'elle est visible.

Un peu désorientée, la Dauphine obéit et elle est bien heureuse d'avoir avec elle cette jeune

femme expérimentée de la parfumerie Munel ; c'est le dernier lien avec Floréal, sa maison, son père. Une étrange émotion est en elle ; très facilement elle pleurerait, et pourtant elle est heureuse, très heureuse d'aller retrouver Mamita, la seule affection qui lui reste, car son père ne l'aime plus, Mireille et ses trois enfants occupent tout son cœur.

La sirène du bateau hurle, les passerelles sont enlevées, c'est le départ. La maison flottante bouge et doucement s'en va vers la haute mer. Les derniers liens avec la France sont rompus. Marie-Antoinette le comprend, elle ne pouvait croire que cette rupture serait si pénible. M^{me} Loriole dit à sa compagne :

– J'ai déjà beaucoup voyagé, et chaque fois que le bateau m'emporte, je ressens la même inquiétude. Reverrais-je mes parents, mon pays, tout ce que j'aime et qui fait mon bonheur sur la terre ? Dieu le permettra-t-il ?

Et Marie-Antoinette répète lentement, découvrant une vérité à laquelle elle ne pense jamais :

– Dieu le permettra-t-il ?

Et devant les yeux de Marie-Antoinette qui regardent Marseille visible encore, se dresse le mas rose, tel qu'il est au printemps, recouvert de glycines. Mais sur le seuil de la porte ce n'est plus Mamita dans son sévère costume d'Arlésienne, c'est une jeune femme entourée de trois petits enfants et elle a un si triste visage que Marie-Antoinette ne s'explique pas cette tristesse. Mireille est victorieuse puisque sa belle-fille s'en est allée, elle devrait être triomphante et elle semble blessée d'une blessure invisible, mais qui la fait souffrir. Pourra-t-elle consoler le père abandonné par sa fille que depuis treize ans il a tant aimée ?

Maintenant le bateau s'en va, il n'y a plus au loin qu'une grande ombre qui est la France. M^{me} Loriole rappelle qu'il faut chercher la cabine et s'installer. Le dîner est proche et, fatiguée, elle désire se coucher de bonne heure ; elle pense que Marie-Antoinette, qui a fait un longue route, sera heureuse, elle aussi, de se reposer.

La cabine se trouve dans la cale du bateau,

c'est une pièce étroite. Deux couchettes superposées, une table, un lavabo, deux chaises, le tout rivé aux murs, ce qui permet au mobilier les jours de tempête de ne pas bouger.

Marie-Antoinette n'a jamais connu que sa jolie chambre du mas, aussi elle regarde étonnée cette boîte où elles vont être enfermées pendant toute une nuit. Une fenêtre ronde laisse voir la mer si proche ! Elle est calme ce soir, mais quand elle est méchante, les vagues doivent envahir cette petite lucarne qu'on appelle hublot.

Cette cabine n'est qu'une boîte jetée dans la mer, et Marie-Antoinette ressent une crainte qu'elle n'ose appeler peur.

« Un voyage, disait-elle à ses amies de Floréal, c'est toujours une belle aventure. » Ce soir, elle est mal à son aise physiquement et moralement, le bateau remue doucement et ce balancement lui donne mal au cœur. Est-ce le mal de mer qui s'annonce ? Ce soir, elle ne sait plus si un voyage est une belle aventure.

Une sonnerie retentit, prévenant les passagers que le dîner va être servi. Habitée aux cabines

des bateaux. M^{me} Loriole s'est installée. Assise sur une chaise, sa mallette près d'elle, Marie-Antoinette sent que son malaise augmente ; dîner, elle ne le pourrait. Mireille avait préparé déjeuner et goûter qu'elle a pris avec son père. Elle n'a aucune faim.

– Si vous le permettez, Madame, je resterai ici, mon père m'a fait prendre quelque chose avant d'arriver à Marseille.

Et M^{me} Loriole, devinant que la fillette a un peu le mal de mer, répond en riant :

– Vous n'avez jamais fait de traversée, vous êtes une débutante, alors votre cœur n'est pas encore habitué au tangage. Couchez-vous et tâchez de respirer en suivant le mouvement du bateau, essayez de dormir, cela arrangera tout. Mais si votre malaise continue, mangez une pomme, j'en ai toujours dans ma mallette, cela rend service aux passagers malades.

Après avoir donné le fruit à Marie-Antoinette qui désire ne rien absorber, la jeune femme quitte la cabine pour aller dîner.

Seule, incapable de bouger, Marie-Antoinette n'a plus besoin de cacher sa détresse que le mal de mer rend douloureuse. Elle peut pleurer. Elle pleure toutes les larmes qu'elle aurait voulu verser quand elle a quitté le mas, sa maison, Floréal, son père, la France. Elles étaient enfouies en son corps ; l'orgueil, ce péché capital qui est en elle, les retenait prisonnières, mais sa souffrance physique augmentant sa souffrance morale les libère et la Dauphine, la pauvre Dauphine est si malheureuse qu'un nom qu'elle n'a jamais donné à une vivante vient de son cœur à ses lèvres : « Maman. » Elle appelle celle qu'elle n'a pas connue, celle qui n'abandonne jamais ses enfants, même quand elle n'est plus sur la terre.

Et voici qu'après avoir un long moment sangloté sur sa chaise, épuisée, Marie-Antoinette se souvient du conseil reçu : couchez-vous.

Elle se traîne jusqu'à la couchette et, incapable de se déshabiller, ses membres lui semblent brisés ; elle tombe sur un matelas dur, étroit, et un peu remise par cette position allongée qui calme

les spasmes de son estomac, elle s'aperçoit que sa main droite tient une pomme ; elle va essayer de la manger.

Quelques bouchées sont difficilement avalées, puis le chagrin, la fatigue, le tangage finissent par endormir la Dauphine, et quand M^{me} Loriole revient, après avoir dîné, dans la cabine, elle trouve une fillette paisible, endormie, dont la main tient une pomme presque entièrement mangée.

Marie-Antoinette, qui a treize ans est, ce soir, pareille à un tout petit enfant. Elle rêve qu'elle est perdue en mer, seule sur un bateau, et qu'une belle dame vient la recueillir. Est-ce la Vierge ou sa maman ?

Elle ne sait pas, mais la belle dame approche et elle se réfugie dans ses bras. Ah ! comme elle est heureuse ! Elle aime, elle a découvert le bonheur.

Ce rêve met sur le visage de la Dauphine une telle joie, une telle douceur que M^{me} Loriole regarde longuement la fillette, étonnée de s'apercevoir que Marie-Antoinette est jolie ; la

méchanceté l'avait défigurée.

M^{me} Loriole pense tout simplement que le chagrin de quitter son père avait bouleversé le visage de Marie-Antoinette. À treize ans, une fillette est encore très près de l'enfance et toute séparation est douloureuse.

*

Le lendemain soir, le bateau entre dans le port d'Alger, un des plus beaux de l'Afrique.

Tous les passagers sont sur le pont, les uns admirent la ville blanche qu'ils ne connaissent pas, les autres la retrouvent avec plaisir. M^{me} Loriole et Marie-Antoinette remise de son grand malaise sont parmi eux.

M^{me} Loriole a déjà fait plusieurs fois la traversée, elle connaît Alger, montre à sa compagne les plus jolis coins de cette ville encadrée par les montagnes.

Le quartier européen, le quartier neuf ; à côté la Casbah qu'il faudra visiter et où l'on découvre

des souks, des magasins remplis de jolies choses. Les mosquées aux coupoles rondes et, à gauche, Mustapha El Biar. Au printemps, les roses et les lilas d'Alger y sont plus beaux qu'en France ; beauté éphémère, ils ne durent que peu de jours.

– Où trouverons-nous ma grand-mère ? demande Marie-Antoinette. Elle doit être à l'arrivée du bateau.

– Elle nous attendra probablement près de la passerelle ou de la douane, ne vous inquiétez pas, nous la découvrirons. Vous avez son adresse, je vous conduirai chez elle si vous ne la rencontrez pas.

Rassurée, Marie-Antoinette regarde les dernières manœuvres du bateau ; elle ne s'imaginait pas que c'était si difficile d'approcher d'un quai pour permettre à des passagers de débarquer.

De la grande détresse ressentie hier soir, elle se souvient à peine, elle veut l'oublier. Elle va retrouver sa grand-mère, la seule personne qui, maintenant, l'aime. Elle va découvrir une ville inconnue, elle va pouvoir continuer ses études,

tous ses désirs sont exaucés.

Elle est heureuse, mais c'est un bonheur étrange. Il lui donne l'impression qu'elle n'est plus elle-même, cette Dauphine de Floréal que tout le monde admirait. La reine des mimosas ! Ah ! que ce beau jour est loin. Est-ce elle qui l'a vécu ? Est-ce elle que Boule d'or, ce bon camarade, a préservée d'un terrible accident ?

Le mas, son père, un beau passé ; il appartient à la petite fille qui vivait en France.

M^{me} Loriole et Marie-Antoinette quittent le bateau, poussées, bousculées par tous ceux qui veulent s'échapper les premiers.

Les indigènes se précipitent vers les voyageurs. M^{me} Loriole les repousse.

Baleck, baleck ! Ce sont les premiers mots que Marie-Antoinette entend sur la terre d'Afrique, et, accrochée au bras de sa compagne, elle cherche la grande silhouette de Mamita et la petite coiffe de velours noir. Mais sur les quais, femmes et hommes ont des chapeaux ou des casques, et Mamita doit se préserver aussi d'un

soleil qui, même le soir, est brûlant.

Enfin, après avoir suivi la longue file des passagers, Marie-Antoinette aperçoit deux bras qui se tendent vers elle et qui l'entourent. Mamita est retrouvée.

C'est, pour la Dauphine, une joie immense. M^{me} Loriole a rencontré des amis, Marie-Antoinette a sa grand-mère, la tâche pour elle est terminée. Elle disparaît dans la foule et Mamita, ayant pris la valise de sa petite-fille, l'entraîne vers un autocar. Assise près de sa grand-mère, la Dauphine murmure :

– Je vous ai retrouvée.

Et Mamita répond :

– Oui, mais les circonstances qui t'amènent près de moi m'ont causé beaucoup de peine. Nous en parlerons à la maison, quand nous serons seules, ta tante ignore et doit continuer à ignorer que c'est ta dureté avec Mireille et ses enfants qui a obligé ton père à se séparer de toi. Cette triste histoire l'aurait effrayée. Il y a ici cinq petits que tu devras t'efforcer d'aimer et une maman

convalescente que rien ne doit troubler. Tu poursuivras tes études, mais, autant que tu le pourras, il faudra aider à la maison. Te voilà grande maintenant, ton rôle de femme commence. Servir, c'est notre destinée qu'il faut avec courage accepter.

La tête orgueilleuse de la Dauphine s'est abaissée ; sous le grand chapeau de paille que Mireille avait voulu que son père lui achetât, elle était charmante et Européens et indigènes la regardaient avec plaisir, ce dont elle s'apercevait.

Les paroles de sa grand-mère l'étonnèrent ; elle croyait qu'à Alger elle retrouverait sa vie d'écolière si agréable. Elle a quitté le mas pour fuir une maman et trois petits, et elle en retrouve une autre ici, convalescente, et cinq enfants qu'elle devra supporter, et chaque fois qu'elle le pourra il faudra aider à la maison, une maison encore encombrée par une marmaille plus ennuyeuse, peut-être, que celle qu'elle a quittée.

Ah ! s'il n'y avait pas Mamita, qui pourtant lui a parlé sévèrement, comme elle regretterait d'avoir abandonné le mas, Floréal, et aussi son

père toujours indulgent pour sa grande fille. Dans cet autocar où la chaleur est accablante, mouches et moustiques vous assaillent, elle pense au doux ciel de la Provence qui, le soir, s'habille de robes de toutes couleurs, plus belles les unes que les autres.

*

En octobre, Marie-Antoinette est entrée au lycée d'Alger après avoir subi, avec succès, l'examen nécessaire, et maintenant chaque jour elle s'en va de grand matin, car la maison où habite sa tante est assez éloignée du centre de la ville. Une maman et cinq enfants ont besoin d'un petit jardin.

Les jours où il fait mauvais temps, ce qui heureusement est assez rare, Marie-Antoinette prend l'autocar quand il y a de la place, mais souvent elle est obligée d'aller à bicyclette, même si la pluie rend la route peu agréable.

Le changement de programme a les premiers

temps désorienté Marie-Antoinette ; elle a eu du mal à s'habituer à la rapidité du travail qu'exigeaient les professeurs. Marie-Antoinette n'était pas classée dans les dernières, mais pour suivre elle devait faire un grand effort et se maintenait difficilement dans un rang médiocre. Cela était pour elle une déception, car à Floréal, elle était toujours en tête de la classe, aucune élève n'avait jamais pu lui ravir une place qui lui appartenait.

Les camarades ne lui plaisaient pas : Algériennes ou Arabes qui travaillaient facilement malgré leur indiscipline, et qui savaient organiser un « chahut » aussi bien que les garçons. Elles adoptaient ou détestaient les professeurs, comblant d'attentions ceux qui leur plaisaient, ridiculisant les autres, cherchant leurs défauts physiques, faisant des caricatures parfois réussies qui circulaient dans la classe et arrivaient jusque sur la table du maître.

Leurs plaisanteries entre elles manquaient de finesse, elles se donnaient les noms les plus extraordinaires, acceptant qu'on les nommât

bourriquette, loukoum, datte mûre, citron vert, orange amère, et beaucoup d'autres encore moins jolis.

À l'arrivée de Marie-Antoinette, les grandes filles avaient regardé, avec une certaine curiosité, le visage et les cheveux blonds bouclés dont Marie-Antoinette était si fière. La plus âgée des élèves, qui paraissait mener toute une bande, déclara :

– Vous avez vu la Française, elle a sur la tête de la filasse.

El, depuis ce jour, on l'appela « la Filasse ». Triste surnom, quand on avait été la Dauphine !

L'entrée du lycée était toujours bruyante ; toutes ces demoiselles se connaissaient, et comme Marie-Antoinette ne faisait aucune avance – son orgueil le lui défendait – personne ne lui disait bonjour, et parfois on s'amusait à la bousculer, histoire de voir la tête qu'elle ferait. Un jour, une jambe qui se glissait contre la sienne s'accrocha et un mouvement brusque la jeta par terre. Les élèves éclatèrent de rire, mais deux d'entre elles la ramassèrent sans aucune douceur

et l'une, pour l'aider, emmêla les jolies boucles. Ces méchantes filles avaient fait le pari que l'une d'elles déferait la belle coiffure de la Filasse, qu'elles avaient essayé, sans réussir, de copier.

Marie-Antoinette bousculée, remise sur ses jambes, réalisa parfaitement que c'était une plaisanterie « organisée », mais elle ne voulut pas s'en apercevoir, devinant que ces demoiselles attendaient avec curiosité sa réaction.

La Filasse remercia de l'aide apportée dans la chute qu'elle venait de faire, puis elle retourna au vestiaire pour mettre de l'ordre dans sa coiffure que ses camarades avaient eu tant de plaisir à défaire. Quelques minutes après, elle entra dans la classe aussi correcte que d'habitude, ce qui fit enrager ces demoiselles.

Elle dut supporter bien des taquineries, mais comme elle semblait ne pas s'en apercevoir, les élèves se lassèrent et la laissèrent tranquille.

À Floréal, elle était la présidente des esbrouffantes, un nom donné par les garçons et qui n'était guère méchant, et toutes ses camarades l'entouraient, admirant celle qui était toujours

première et à laquelle un jury avait décerné le titre de Reine du mimosa. À Alger, elle n'était qu'une élève travaillant, se donnant beaucoup de mal pour un médiocre résultat.

Dans la maison de sa tante, tout comme à l'école, Marie-Antoinette ne se plaisait pas. Mamita n'était plus la grand-mère aimante qui avait tant gâté sa petite-fille.

Accablée de besogne, avec une maman à peine remise et cinq enfants, elle n'avait guère le temps de s'occuper de Marie-Antoinette qui devait ne pas être une nouvelle charge pour un foyer déjà si lourd, et la pauvre Dauphine s'était vite aperçue, que dans cette maison, personne n'avait désiré sa venue.

Bien entendu, Marie-Antoinette n'avait pas de chambre personnelle, elle couchait dans une pièce avec deux petites filles ; Mamita avait avec elle deux garçons et le petit bébé était près de ses parents. Maison surpeuplée où vraiment Marie-Antoinette se sentait de trop.

Il y avait au lycée des pensionnaires, mais son père lui ayant appris qu'il ne pouvait assumer une

charge si onéreuse, elle ne pouvait réclamer à Mamita l'internat qui aurait facilité ses études.

Quand elle rentrait le soir avec des leçons et des devoirs, il lui était bien difficile de trouver dans la maison un coin tranquille. Et sa tante, avec l'inconscience de celles qui ont été de grandes malades, réclamait de sa nièce, pleine de santé, des services qui soulageraient Mamita. Elle servait le goûter des enfants, lavait des couches quand le bébé en manquait et allait à bicyclette faire les courses trop lointaines.

Le soir, après le dîner, quand les cinq petits étaient couchés, Marie-Antoinette pouvait enfin travailler dans la cuisine après avoir aidé à faire la vaisselle, si nombreuse pour tant de monde. Mamita ne lui épargnait pas les corvées, elle n'avait eu avec sa petite-fille aucune explication, mais toutes deux se rendaient compte que la grande affection qui les avait si profondément unies n'était plus la même, quelque chose les séparait et Marie-Antoinette se disait que Mireille, si loin d'elles pourtant, s'imposait encore à Alger. Quand la vaisselle était finie,

rangée, la cuisine bien en ordre, Mamita embrassait sa petite-fille en lui disant bonsoir, mais le baiser donné était indifférent, Marie-Antoinette s'en rendait compte, et aucune parole tendre ne l'accompagnait.

Pourtant, dans cette étroite cuisine, qui ressemblait si peu à celle du mas, elles étaient seules, les enfants dormaient, la convalescente se reposait sur une chaise longue, son mari près d'elle. Une conversation intime où les cœurs se libèrent était possible, Mamita l'attendait, espérant qu'un jour l'orgueilleuse avouerait sa faute, mais Marie-Antoinette ne s'était pas encore rendu compte que sa méchanceté, la dureté de son cœur avaient fait souffrir une maman et ses enfants. Elle seule était à plaindre. N'avait-elle pas été obligée de quitter son père, sa maison, ses amis, la France !

Elle n'aimait pas l'Afrique, le climat l'éprouvait et, arrivée en plein été, la chaleur lui avait semblé accablante, elle s'était demandé si elle pourrait la supporter.

Un soir de septembre où l'air lui semblait

irrespirable, elle se plaignit, et sa grand-mère lui répondit d'une voix sévère :

– Tu as voulu venir, ne te plains jamais, je ne le supporterais pas.

Et la pauvre Dauphine, surprise par des paroles qu'elle n'attendait guère, avait continué à essuyer la vaisselle, se demandant avec inquiétude si sa grand-mère l'aimait encore.

Son père semblait se désintéresser d'elle. Les premiers temps elle lui écrivait, mais comme il ne lui avait jamais répondu, ses lettres s'étaient espacées, et, très prise par ses devoirs d'écolière, elle n'écrivait plus. Mamita, de temps en temps, lui disait, le soir, alors qu'elles étaient occupées à la cuisine :

– J'ai reçu une lettre de ton père.

Invariablement, Marie-Antoinette demandait :

– Il va bien ?

– Oui, répondait Mamita, mais il a de grands soucis.

Comme ces soucis devaient concerner Mireille et sa marmaille, Marie-Antoinette ne désirait pas

les connaître, et le malentendu entre Mamita et sa petite-fille continuait.

Un soir de décembre où une pluie torrentielle tombe depuis le matin, Marie-Antoinette rentre chez sa tante, imperméable traversé et cheveux mouillés. Elle est de mauvaise humeur ; à l'école, sa composition française a été jugée insuffisante. Aussi, elle dirait avec plaisir des sottises à n'importe qui !

Alger la blanche était aujourd'hui Alger la boueuse. Comment pouvait-on vivre dans une ville pareille !

En entrant dans la salle à manger où les cinq enfants, leur maman et Mamita sont réfugiés, fenêtres fermées car la pluie bat sans arrêt les vitres, un tel désordre y règne, causé par les petits enfermés depuis le matin, qu'avant de dire bonsoir la Dauphine s'écrie :

– Je ne sais pas où poser les pieds. Pourquoi tout jeter par terre ? Est-ce possible que cela amuse des enfants ? Il faudrait ne pas leur laisser faire.

Et la jeune femme qui n'a aucune sympathie pour cette nièce désagréable, répond :

– Crois-tu donc, par hasard, que tu n'as pas agi comme eux, et que tu ne fais pas encore beaucoup de bêtises ? Les enfants se ressemblent.

– Cela dépend comment on les élève.

– Prétends-tu me donner des leçons ?

Et, défiant sa tante, la Dauphine répond :

– Vous en avez peut-être besoin. La jeune femme se dresse en colère ; sa grande maladie lui a laissé une certaine nervosité.

– Veux-tu m'expliquer tes paroles ; je l'exige. Je te rappelle que tu es chez moi, et si tu es insolente je t'offrirai la paire de claques que tu mérites et qu'on ne t'a probablement jamais donnée. Une enfant qu'on ne corrige pas devient ce que tu es, j'espère que jamais les miens ne te ressembleront, et je suis heureuse de cette occasion qui me permet de te le dire.

Hors d'elle, Marie-Antoinette va encore répondre. Mais Mamita se lève, et prenant le bras de la fillette révoltée, l'entraîne en disant à sa

filles :

– Je t’en prie, ne discute pas avec Marie-Antoinette, c’est encore une enfant qui ne comprend pas l’importance de ses paroles. Elle te dira, un peu plus tard, qu’elle regrette son insolence.

Marie-Antoinette essaye de se libérer ; elle veut crier à sa tante ce qu’elle appelle des vérités, elles sont toutes prêtes dans son cerveau :

« Votre santé ennuie tout le monde, vous vous faites servir comme une princesse, vos enfants sont insupportables et votre mari n’est qu’un « plat de nouilles et de cornichons ! », injure apprise au lycée et que les élèves ont décernée à un professeur.

Mais Marie-Antoinette ne peut les crier, la main qui a saisi son bras ne la lâchera pas. Mamita l’entraîne rapidement vers la chambre qu’elle occupe.

– Calme-toi, dit-elle, de cette voix sévère qu’elle a toujours maintenant quand elle parle à sa petite-fille, enlève ton vêtement, tes

chaussures, et tâche de m'expliquer pourquoi tu es rentrée avec le désir de faire de la peine à tout le monde.

Et Marie-Antoinette, dont la colère est apaisée, répond, un peu honteuse :

– Depuis ce matin, rien n'a marché. Au lycée, j'ai travaillé mal, mauvais déjeuner, composition détestable et pourtant je fais tout ce que je peux, mais ici, avec les enfants, je n'ai jamais la possibilité d'être tranquille. Mes leçons mal apprises sont à peine sues et ne me profitent pas, alors mes devoirs s'en ressentent. Voilà pourquoi j'étais de mauvaise humeur, et puis je regrette de vous dire que je n'aime pas ma tante qui n'est qu'une malade guérie profitant de sa maladie pour ennuyer tout le monde.

– Te crois-tu le droit de juger ta tante, toi qui es si sévèrement jugée par ta famille et tes amis ?

Cette réponse révolte Marie-Antoinette.

– Cela m'est bien égal ! crie-t-elle.

– Je m'en doute, mais aujourd'hui je suis décidée à avoir avec toi une explication que tu

n'a jamais voulu me demander. Tu sais, j'en suis sûre, que ton père a désiré t'éloigner du mas, parce que tu rendais Mireille et ses enfants malheureux. Il m'a écrit souvent pour me parler de ta conduite depuis mon départ, et c'est moi qui lui ai conseillé de te faire quitter son foyer. J'espérais que tu en souffrirais et je croyais que cette souffrance te ferait comprendre celle des autres. Je me suis trompée. Tu as eu de la peine, certainement, mais elle ne t'a pas rendue meilleure.

– Qui donc, murmure Marie-Antoinette, s'est occupée de ma peine ? Qui donc a cherché à me consoler ?

– Avais-tu essayé de consoler une maman et trois petits enfants ?

– Mireille, toujours cette Mireille et sa marmaille !

– Oui, elle et ses enfants, parce que leur venue nous a montré la qualité de ton cœur.

– Vous aviez besoin d'elle pour la découvrir ?

– Oui, parce que notre tendresse nous

aveuglait. Nous n'avions pas soupçonné ce que tant d'autres avaient découvert. Ta maîtresse d'école, le curé de Floréal, tes amis, même Boule d'or, ce bon gosse, qui m'a dit un soir où tu avais été si désagréable avec lui : « C'est dommage que la Dauphine ait tant de succès, ça lui sèche le cœur. » Et il avait raison, ton cœur est mort puisque la détresse d'une maman et de ses enfants ne t'a jamais émue. Tu habitais une grande maison où il y avait beaucoup de chambres vides, et tu n'as pas compris qu'il fallait les offrir à ceux qui n'en avaient pas. Cette faute-là, Marie-Antoinette, je crois que Dieu aura bien du mal à te la pardonner.

– Mon père m'a offert à treize ans une belle-mère, croyez-vous que cela soit agréable pour moi ?

– Tu sais quelles circonstances l'ont amené à demander à Mireille de venir prendre une place à son foyer où pendant treize années, en souvenir de ta maman, il n'avait jamais accueilli une autre compagne. La détresse de Mireille, son courage, sa douceur ont conquis un homme qui ne

comptait pas se remarier, et puis il y avait trois petits enfants qu'une maman seule ne pouvait élever. Il a ouvert son cœur, ses bras, sa maison, il comptait que sa fille l'aiderait, et dès le premier jour, cette fille tant aimée a refusé de s'associer à son acte généreux. Non seulement tu as continué à ne vivre que pour toi, tes succès d'écolière, tes toilettes, ta coiffure, as-tu seulement pensé à autre chose ? Et tu as laissé à une jeune femme, à peine remise d'une maladie causée par la misère, la charge très lourde d'une maison où six personnes habitaient. Tu la voyais fatiguée, n'ayant jamais quelques instants de repos, et satisfaite tu t'enfermais dans ta chambre ou tu allais chez des amis, pensant avant tout à te distraire. Tu m'aimais, Marie-Antoinette, je suis peut-être la seule personne pour laquelle tu avais un peu d'affection, je dis un peu, car si tu m'avais aimée beaucoup, tu aurais pensé à la peine que ta conduite me causerait. Ta mère, morte à vingt ans, ne m'a donné que des joies, elle était bonne pour tous, et jamais je ne lui ai vu refuser d'aider ceux qui avaient de la peine. J'ai longtemps espéré que tu lui ressemblerais, mais hélas ! ton

cœur est très différent du sien et je sais maintenant qu'aucune détresse ne peut l'émouvoir.

Bouleversée par ces vérités, la Dauphine aimerait à crier des insolences, mais dans cette petite maison tout s'entend, elle ne veut pas que sa tante s'imagine qu'elle n'est pas d'accord avec sa grand-mère.

– Je vous remercie, murmure-t-elle, des amabilités que vous me dites. Je croyais que tout le monde pouvait m'abandonner, mais vous, vous, cela me semblait impossible ! Je me rends compte que mon père vous a écrit pour vous raconter des histoires inventées par Mireille. Elle est incapable de répéter ce que je lui ai dit, je ne lui parlais jamais. Elle et ses enfants, pour moi, n'existaient pas ; je ne voulais pas m'apercevoir de leur présence et je sais vouloir.

– Et tu sais aussi être méchante, tu ne te rends même plus compte que tes paroles sont affreuses et te condamnent. Ne pas voir des enfants, ne pas leur sourire, refuser de tendre les bras à des petits qui ont pleuré, c'est si vilain que je comprends

pourquoi ton père t'a renvoyée.

– Il ne m'a pas renvoyée, s'écrie Marie-Antoinette furieuse, c'est moi qui lui ai demandé de quitter la maison pour continuer mes études. Mais je vous avoue que je ne pensais pas qu'il m'enverrait ici, chez une tante dont le caractère est plutôt difficile.

– Ne parle pas de caractère difficile, quand depuis six mois ton oncle, ta tante et moi-même supportons le tien.

– Si je suis vraiment insupportable, vous n'avez qu'à me renvoyer.

– Et où iras-tu ?

Cette question, la Dauphine ne la prévoyait pas. C'est vrai, où irait-elle ? Son père voudrait-il la reprendre. Mireille est toujours là et, certainement, elle ne doit pas souhaiter le retour de sa belle-fille ; au mas, elle est maintenant la seule maîtresse. Sa douceur devait être feinte, on n'accepte pas sans réagir toutes les insolences que Marie-Antoinette lui a offertes. Où irait-elle ? Décidément, l'internat s'impose, et l'internat à

Alger, dans ce lycée bien construit, mais peu sympathique, ne la tente guère. Elle lui préfère encore la petite maison de sa tante où pourtant enfants et parents sont si près l'un de l'autre. Ah ! le grand mas, aux pièces larges et aux chambres spacieuses !

Mamita a demandé : « Où iras-tu ? » Il faut répondre, et l'orgueil de la Dauphine lui fait dire ce qu'elle ne souhaite pas :

– À Alger, il y a de nombreuses pensions, vous en trouverez peut-être une que mon père acceptera de régler.

Et après un silence pendant lequel Mamita regarde cette petite fille qu'elle a tant aimée et qui, dans son fauteuil, a l'air prête à mordre, elle reprend :

– La pension sera la conclusion de cet entretien. J'ai à t'apprendre que depuis ton départ il est arrivé au mas bien des événements, quelques-uns tristes, d'autres, heureusement, joyeux. Après les peines courageusement acceptées, Dieu vous donne toujours la récompense. Ton père a été très malade, une

mauvaise grippe, terminée par une congestion pulmonaire, l'a retenu trois semaines au lit. Mireille l'a soigné avec le dévouement qui est en elle. Dès qu'il a été remis, l'un après l'autre, les enfants ont été pris à leur tour, cette mauvaise grippe était contagieuse. Mireille les a soignés. Il y a quelques jours, mardi dernier, une petite fille est arrivée au mas ; ton père a un enfant de plus, et te voilà avec une sœur. J'espère que tu accueilleras avec joie cette nouvelle.

La stupéfaction de la Dauphine est telle qu'aucun mot ne sort de sa gorge crispée. Une sœur ! Son père n'est plus seulement à elle. Les enfants de Mireille n'étaient que des envahisseurs, une petite fille, une sœur est née, il faut qu'elle partage avec elle son père !

Mamita attend que la Dauphine exprime ce qu'elle ressent, et comme elle continue à se taire, sa grand-mère reprend :

– La lettre que j'ai reçue de ton père, ce matin, me dit sa détresse : quatre enfants et une maman fatiguée à soigner, cela dépasse ce qu'il peut faire avec son travail de la parfumerie. Il me demande

si je peux revenir au mas.

Cette fois, la Dauphine ne dissimule plus. Tant de nouvelles ont raison de l'attitude que l'orgueil lui imposait :

– Si vous vous en allez, crie-t-elle, vous ne me laisserez pas à Alger, cette ville que je déteste, et avec une tante qui me supporte difficilement.

– Je t'ai parlé de pension, Marie-Antoinette.

– Pension, oui, mais en France.

Et elle ajoute avec dans la voix des sanglots proches :

– Je ne veux pas rester ici, si vous n'y êtes plus.

Elle ajoute, les mains jointes :

– Mamita, vous ne m'abandonnez pas. Je comprends, personne ne m'aime plus, papa a maintenant une autre petite fille, je n'ai qu'à disparaître. Si une maladie m'emportait, tout le monde serait content.

– Il y a des bêtises, répond Mamita, qu'une fille de ton âge ne devrait pas dire. Ta vie ne

t'appartient pas, elle est dans les mains de Dieu, et un jour tu devras lui en rendre compte. Si je rejoins le mas, je n'y ferai qu'un court séjour pour permettre à Mireille de se reposer. Je reviendrai ici où ma fille a besoin de mon aide. Je t'ai donné treize années, Marie-Antoinette, parce que tu n'avais plus de maman ; il est naturel que je partage avec mes autres enfants les années qu'il me reste à vivre. C'est le rôle des grand-mères quand elles ont perdu le compagnon de leur vie. Mon absence sera de quelques mois, tu seras interne pendant ce temps et à mon retour je te retrouverai.

« Ton père ne peut rester seul au mas, avec quatre petits enfants et une maman fatiguée, tu dois le comprendre ; sois raisonnable, j'ai de lourdes tâches. Plus tard, reprend Mamita avec douceur, ma petite Dauphine, quand tu seras à ton tour une maman, tu comprendras la peine que tu m'as faite. J'ai essayé de remplacer celle que tu avais perdue, je t'ai aimée, je l'avoue, plus que tous mes autres petits-enfants et ma tendresse m'a faite aveugle. Je n'ai pas vu tes défauts, j'ai laissé ton cœur s'endormir, je ne lui ai pas

demandé ce qu'il pouvait donner et je suis certaine que si j'avais su l'émouvoir, tout comme celui de ta chère maman, il aurait été parmi les meilleurs.

« Si tu es ce que tu es, c'est peut-être de ma faute, et chaque jour j'en demande pardon à Dieu qui m'avait confié l'âme d'une enfant. Le jour où je m'apercevrai que les défauts qui sont en toi ont disparu, le jour où tu me diras : « J'aurais dû aimer trois petits enfants », ce jour-là tu me donneras, non seulement une grande joie, mais la paix, car ma conscience me reproche ton orgueil, ton égoïsme, ton indifférence, tout ce que j'ai laissé naître en toi et qui te fait ce que tu es : une petite-fille qui n'aime personne et que personne ne peut aimer.

« Reste dans cette chambre jusqu'au dîner, tu y seras tranquille, fais tes devoirs, apprends tes leçons, mais pense surtout à ce que je t'ai dit. Demain, le médecin de ta tante revient, il me dira si je peux la quitter sans que mon absence lui cause une rechute de cette maladie qui a failli l'emporter. J'espère que je n'aurai pas à choisir

entre deux devoirs : ton père, Mireille et ses enfants, ma fille et les cinq petits. Demande à Dieu qu'il m'évite cette épreuve. Abandonner l'un ou l'autre serait pour moi bien pénible. J'aime ton père comme s'il était mon fils, et il m'appelle, j'ai deviné sa détresse, car je connais son énergie. Il ne faut pas que la tâche acceptée par lui, avec tant de bonté et de générosité, devienne de celles qui vous font succomber. »

Mamita se penche sur le visage de sa petite-fille et un long baiser dit mieux que des paroles, la tendresse qu'elle a encore pour celle qui a péché. Puis, lentement, elle s'en va.

Marie-Antoinette est seule, sa serviette d'écolière posée sur la table est pleine de livres, leçons à apprendre, devoirs à faire, composition d'histoire à préparer. Les professeurs accablent de besogne les élèves, et si un jour l'une d'elles est fatiguée et néglige devoirs et leçons, elle suit mal, tout retard entraîne les difficultés que Marie-Antoinette connaît déjà.

Dans cette chambre où enfin elle est tranquille, elle s'installe devant la table où il y a

la corbeille à ouvrage de Mamita, pleine de linge à raccommoder, travail du soir de la grand-mère qui, avec les cinq petits à surveiller, le ménage à faire et les repas à préparer, ne peut coudre qu'au moment où toute la maison dort.

Mamita ne s'occupe que des autres, ne pense qu'à ceux qui ont besoin d'elle et les tâches les plus lourdes sont acceptées par cette grand-mère qui cherche à aider tous ses enfants.

« J'aime ton père comme s'il était mon fils. » Ces paroles, Marie-Antoinette les entend encore.

Le devoir de mathématiques est difficile ; la Dauphine a toujours beaucoup de mal avec le calcul. À Floréal, Boule d'or, ce si bon camarade, l'a souvent aidée, il comprenait tout de suite les problèmes que Marie-Antoinette cherchait pendant des heures.

À Alger, dans cette Afrique où elle est venue, elle n'a voulu avoir aucune amie ; les Algériennes ne lui plaisaient guère et les jeunes filles arabes semblaient ne pas désirer se lier avec une Française. Elles se contentent de travailler mieux que les autres et conquièrent, grâce à leurs

mémoires bien entraînées, toutes les premières places. Marie-Antoinette sait maintenant qu'elle aura bien du mal à se trouver en tête de la classe et son amour-propre en est profondément atteint ; elle a été si longtemps la première !

Elle abandonne les mathématiques, elle les reprendra plus tard ; son cerveau bouleversé par les nouvelles du mas ne pense qu'à ces nouvelles.

« Une petite fille est née, mardi dernier. » Cette petite fille est sa sœur. On doit aimer une sœur, et elle n'éprouve pour ce bébé de quelques jours, venu prendre au mas la place qu'elle a laissée libre, aucune tendresse.

Où Mireille a-t-elle mis cette enfant ? Au premier, dans la chambre qu'elle occupe, ou lui a-t-elle donné tout de suite celle de la Dauphine ?

Il faut préparer la composition d'histoire, revoir toute l'aventure napoléonienne. Elle aime cette période que la France a vécue, elle admire l'homme qui a voulu conquérir un monde ; ses fautes, elle les excuse. Elle se met à relire la période des guerres victorieuses.

Mais aujourd'hui, cette extraordinaire aventure la laisse indifférente. Mathématiques, histoire, géographie, latin, rien ne pourra l'absorber ni lui faire oublier que dans ce pays inconnu et qu'elle s'est refusée à connaître, elle restera seule, seule avec une tante de santé fragile qui n'aime que son mari et ses enfants.

Seule ! Ce mot-là, l'avait-elle compris avant ce soir ? Il représente pour elle une telle menace qu'elle ne peut encore croire que Mamita va l'abandonner.

Seule, dans le lycée ou toute autre pension, entourée de visage inconnus, que va-t-elle devenir ?

Seule ! Et voici qu'elle se souvient que Mireille malade, à l'hôpital, était seule, sans parents, sans amis, et que ses enfants confiés à l'Assistance publique y pleuraient en réclamant leur maman.

Seule ! Mireille et sa marmaille pourraient lui donner l'explication de ce mot. La mère et les enfants ont été réunis, sauvés par le père de la Dauphine, « et il ne faut pas que cette tâche

acceptée par lui avec tant de bonté et de générosité, devienne de celles qui vous font succomber ».

Ah ! comme Mamita a dit des paroles qu'on ne peut oublier. Son père demande du secours, quatre enfants, une femme malade, son emploi à la parfumerie, un homme seul ne peut assurer tant de besognes différentes.

Ah ! pourquoi a-t-il pris Mireille et ses enfants ? Sans eux, au mas, comme autrefois, tout le monde serait encore heureux. Mamita ne l'aurait jamais quitté si Mireille n'avait pas été là pour la remplacer.

Le cœur de la Dauphine a bien mal, mais ce mal ne la rend pas meilleure.

La pluie a cessé. L'heure du dîner approche ; Marie-Antoinette pense sans plaisir qu'elle doit revenir dans la salle à manger encombrée, revoir sa tante désagréable et lui dire des paroles qui excuseront sa mauvaise humeur.

Ah ! comme tout est pénible ; ce soir, vraiment la pauvre Dauphine n'a plus aucun

courage.

Elle se lève, ne pense pas à remettre ses jolies boucles en ordre ; elle garde le tablier de l'école tout froissé et son joli visage, pâli par tant d'émotions nouvelles, n'est plus que celui d'une petite fille malheureuse.

Elle entre dans la salle à manger. La famille est déjà installée autour de la table ; elle s'approche de sa tante et dit d'une voix lasse :

– Je regrette.

Et, bonne fille, sa tante répond :

– Je regrette aussi ; le mauvais temps est la cause de notre dispute. J'ai appris la naissance de ta petite sœur, je te félicite. Tu seras certainement pour elle une seconde maman ?

Une seconde maman. Ces paroles-là vont aussi se loger quelque part dans le cerveau de la Dauphine ; puissent-elles un jour trouver le chemin d'un cœur qui refuse d'aimer.

*

Après une nuit calme, la pluie avait repris. Marie-Antoinette s'en est allée, comme tous les matins, au lycée. La veille elle avait travaillé tard, ses leçons étaient à peu près sues, la composition d'histoire prête, mais elle n'avait pas pu comprendre le devoir de mathématiques.

Élève de tenue parfaite, elle écoute les professeurs, prend des notes, s'isole aux récréations comme elle a l'habitude de le faire, déjeune sans s'occuper de ses voisines et enfin, à quatre heures, elle quitte le lycée où elle était si désireuse d'entrer quand elle vivait à Floréal.

Le temps est redevenu beau, et le trajet qu'elle fait chaque jour lui semble moins ennuyeux. Le soleil qui va bientôt disparaître incendie le ciel, la mer, et rend les maisons blanches toutes roses.

Marie-Antoinette est obligée de se rendre compte que cette ville accrochée à une montagne est une belle ville.

Pourrait-elle y être heureuse ? Elle ne le croit pas. Cette terre d'Afrique n'est pas sienne, sa

maison est en France et un jour, elle en est certaine, elle désirera la retrouver. Mais une autre, sa sœur, y sera installée. Et pourtant le mas, c'est sa maison, son foyer, elle y a vécu pendant treize années avec un papa qui l'aimait. Ah ! pourquoi a-t-elle voulu la quitter ?

Elle est prête à comprendre qu'elle aurait dû accepter Mireille et ses enfants. Elle n'avait pas besoin de les aimer, il suffisait d'être correcte et elle serait restée dans sa jolie chambre, son père l'aimerait encore et Mamita, n'ayant pas découvert les défauts de sa petite-fille, aurait la conscience en paix.

La conscience de Mamita a beaucoup inquiété la Dauphine et, depuis hier soir, la sienne lui a reproché d'avoir troublé celle d'une grand-mère qui a été pour elle une si tendre maman.

Marie-Antoinette arrive chez sa tante, bien décidée à être aimable avec tout le monde. La petite maison est silencieuse, les enfants sont sortis avec Mamita pour laisser reposer leur maman et la convalescente est seule dans la salle à manger.

Le médecin a dû venir ce matin. Marie-Antoinette demande tout de suite le résultat de cette visite.

Et sa tante lui apprend que le docteur s'oppose pour elle à tout travail avant au moins deux mois. L'opération qu'elle a subie exige ce repos. Elle est désolée, car Mamita doit la quitter demain, sa place est retenue, et l'on n'a trouvé encore personne pour la remplacer. C'est une situation bien pénible ; à vingt-cinq ans, elle est une impotente, une charge pour sa famille. Mamita est allée chez les Petites Sœurs pour leur demander secours. La jeune femme espère qu'elle réussira.

– Ton père, ajoute-t-elle, a envoyé, ce matin, une dépêche qui nous a bien ennuyés. Mireille est très malade et il supplie que ta grand-mère vienne l'aider. Je ne veux pas qu'il reste seul là-bas. J'essaierai, malgré l'avis du docteur, de reprendre ma tâche, mais je désire que ta grand-mère parte demain.

Demain, le départ de Mamita, est-ce possible ?
Demain, la place est déjà retenue !

Ah ! comme tout a été vite. C'est hier que la Dauphine a connu les nouvelles du mas : la maladie de son père, la naissance de sa sœur, la fatigue de Mireille.

Ce départ bouleverse Marie-Antoinette. Son cœur, ce cœur endormi, insensible, semble enfin s'ouvrir, la souffrance s'y installe.

D'une voix où il n'y a plus ni orgueil ni dureté, mais qui est seulement douloureuse, elle demande :

- Pourrais-je voir la dépêche de mon père ?
- Elle est là, sur le buffet.

Marie-Antoinette voit le papier bleu et le saisit avec une main tremblante. « Mireille très mal, vous supplie de venir. » Cette dépêche a quitté Floréal ce matin à huit heures. Mireille avait probablement passé une mauvaise nuit, et M. Mézergue a dû la soigner et s'occuper des enfants, du petit bébé, sa sœur ! Quelle tâche pour un homme qui toute la journée a, à la parfumerie, un travail absorbant et de lourdes responsabilités.

Après avoir lu le télégramme, Marie-Antoinette le remet sur le buffet et s'en va dans la chambre qu'elle occupe avec ses deux petites cousines.

Sa serviette d'écolière est posée sur la table, mais elle ne l'ouvre pas, ses devoirs ne seront pas faits, ses leçons pas apprises, cela lui est bien égal ; son travail, qui passait pour elle avant tout, ne l'intéresse plus.

Mamita s'en va demain. Mireille est très mal, son père supplie qu'on vienne l'aider. La pauvre Dauphine ne peut penser à autre chose.

Un long moment, elle reste immobile devant la glace où elle a l'habitude de se coiffer ; elle regarde son visage comme si elle ne le connaissait pas. Que cherche-t-elle à découvrir ?

Ce qui se passe en elle, ce cœur qui s'entrouvre, va-t-il changer l'expression hautaine de ses lèvres fines qui ont dit si souvent de méchantes paroles ? Marie-Antoinette continue à rester immobile devant cette glace, comme si elle voyait apparaître ses défauts qui ont fait souffrir tous ceux avec lesquels elle vivait.

Les magnifiques boucles blondes, coquetterie ; son joli visage, vanité ; la tenue arrogante de sa tête, copiée sur celle de la jeune archiduchesse d'Autriche, orgueil ; son sourire satisfait, égoïsme, et ses yeux clairs au regard d'acier, méchanceté.

Un sanglot profond, quelque chose qui se déchire en elle, jette la fillette sur son lit ; les larmes envahissent ses yeux, elle pleure comme elle n'a jamais encore pleuré. Il n'y a en elle aucune colère, ses cris qu'elle demande à l'oreiller d'étouffer ne sont causés que par la douleur. Elle regrette, oui, elle regrette enfin le mal qu'elle a fait.

Les trois enfants sont devant elle, ils ne lui tendent plus les bras comme ils l'ont fait le jour de leur arrivée au mas, les petites mains cachent des visages effrayés, les petites mains chassent le grand méchant loup.

Marie-Antoinette pleure, pleure ; ces larmes qui viennent d'un cœur bouleversé vont la purifier, la transformer, la rendre charitable. Elle ne se rend pas compte de ce qui se passe en elle,

mais il lui semble que celle qu'on appelait la Dauphine est en train de mourir.

Combien de temps Marie-Antoinette est-elle restée sur ce lit ? elle ne sait pas, les heures ont passé. A-t-elle rêvé, a-t-elle dormi ? Quand elle rouvre les yeux, la nuit est venue. Il fait sombre dans la chambre et des cris d'enfants lui apprennent que Mamita est revenue.

Elle quitte le lit, s'approche du commutateur. La chambre s'emplit de lumière, et Marie-Antoinette se dirige vers le miroir qui, tout à l'heure, lui a montré si nettement ce qu'elle était.

Son visage gonflé est méconnaissable, ses yeux rouges indiquent qu'elle a pleuré et ses boucles sont défaites, désordre inhabituel. Tout en elle crie qu'elle a de la peine. Qu'importe, elle ne désire pas la cacher. La Dauphine est morte, Marie-Antoinette l'a voulu.

Vaillante, elle ouvre la porte de sa chambre et se dirige vers la salle à manger.

Toute la famille est réunie, la table mise. Mamita est en train de servir le potage. Marie-

Antoinette s'approche et dit d'une voix craintive :

– Bonsoir.

Ce seul mot est une plainte. Mamita regarde le visage, les yeux, l'attitude de Marie-Antoinette. Tout lui dit la peine de la fillette. C'est pour elle un soulagement, une délivrance : ce cœur insensible commence à vivre.

Marie-Antoinette n'ose interroger. Elle attend que la conversation lui apprenne ce qu'elle désire tant savoir. Mamita a-t-elle trouvé une religieuse pour la remplacer, et s'en va-t-elle demain matin ? Et voici que sa tante reprend :

– Je vous assure, maman, que ce soir je me sens presque guérie, aussi je pourrai parfaitement m'occuper, pendant quelques jours, de la maison et des enfants.

– Te laisser seule est pour moi une grande inquiétude, car la Supérieure ne pourra pas te faire aider avant une dizaine de jours. Toutes les Sœurs sont à Tipaza où il y a, paraît-il, de nombreux cas de scarlatine. Quand elles reviendront, ne seront-elles pas à leur tour

contaminées et leur présence ici, où il y a une maman fatiguée et cinq enfants, ne sera-t-elle pas un danger ?

– Je vous en prie, partez tranquille, le bon Dieu nous aidera. Il faut avant tout porter secours à Mireille. Pour que mon beau-frère vous réclame, lui, si courageux, la situation doit être extrêmement grave. Allez vers eux, je pense sans cesse à ces petits enfants qui sont seuls.

Marie-Antoinette a écouté avec une attention extrême et elle a regardé le beau visage de Mamita creusé par l'inquiétude. Elle doit partir, mais elle abandonne sa fille, à peine remise, qui peut faire une rechute grave. Son cœur maternel est déchiré.

Un silence suit cette conversation, tout le monde se tait, même les petits qui ont compris que Mamita, cette grand-mère toujours souriante, cette grand-mère qui les promène et qui fait de si bons gâteaux, va les quitter.

Et voici que Marie-Antoinette se redresse. Son joli visage a une expression douce qui ne lui est pas habituelle. Elle demande à sa grand-mère,

d'une voix décidée :

– Mamita, pensez-vous qu'au mas je pourrais vous remplacer ?

L'étonnement que causent ces paroles fait comprendre à Marie-Antoinette comment sa famille la jugeait. Pour eux, elle n'était qu'une écolière égoïste, ne se souciant que de son travail et ne s'occupant jamais de la peine des autres.

Mamita regarde sa petite-fille avec une joie qu'elle ne dissimule pas. Son visage resplendit, un sourire d'une ineffable tendresse paraît sur ses lèvres et récompense Marie-Antoinette. Sa grand-mère a deviné la bataille que sa petite-fille a livrée contre tous ses défauts. Et, d'une voix calme où il y a tant de bonheur, elle répond :

– Oui, tu pourrais me remplacer.

– Alors, reprend Marie-Antoinette avec énergie, c'est moi qui partirai demain matin, et vous vous resterez près de ma tante.

– Je te remercie, Marie-Antoinette, s'écrie la jeune femme reconnaissante, mais maman devait partir en avion, tu es bien jeune pour voyager

seule.

– N’ayez aucune inquiétude, ma tante, j’ai été très malade en mer, et peut-être que dans le ciel je me porterai bien.

– À Marseille, reprend Mamita, le camion de la parfumerie t’attendra. J’ai prévenu ton père de mon arrivée.

– Eh bien, c’est moi que le camion amènera au mas, et je tâcherai, Mamita, que personne ne regrette votre absence. Si vous me le permettez, je vais préparer mes affaires, et je vous demande de ne pas prévenir mon père que je vais essayer de vous remplacer. Je crains que, là-bas, personne ne désire mon retour. Cette nouvelle pourrait contrarier une malade qui a de mauvais souvenirs, il faut la laisser en paix. Quand je serai là-bas, tout s’arrangera.

Vers Marie-Antoinette, les mains de la convalescente et de son mari se tendent ; ils essayent d’exprimer leur reconnaissance. Garder Mamita encore quelque temps, c’est pour la jeune femme la santé retrouvée, le médecin l’a affirmé ce matin.

La fillette est émue, elle n'a pas l'habitude de la bonne action et la joie des autres, la joie qu'elle vient de leur donner, emplit son cœur d'un bonheur qu'elle ignorait. Est-ce déjà la récompense de l'effort qu'elle a fait pour essayer de se dévouer ?

Mamita se lève, et comme Marie-Antoinette se dirige vers la chambre pour préparer son départ, elle l'accompagne, la prend dans ses bras, étreinte courte mais si tendre. Puis elle dit :

– Ce soir, ma conscience est en paix. Ta chère maman t'a guidée et te guidera encore. Courage, tu commences à vivre. Au mas, tout ne sera pas pour toi très facile, il y a de mauvais souvenirs, tu les feras oublier. Dieu t'aidera.

*

Le voyage en avion a été pour Marie-Antoinette un voyage pénible. Seule, dans cette longue boîte, entourée de nuages ou survolant la mer, elle a eu peur, très peur. Le mal du ciel a

remplacé le mal de mer et a eu les mêmes conséquences, mais cette fois Marie-Antoinette n'avait aucun fruit pouvant atténuer ses malaises.

Son départ décidé, tout avait été si vite que la fillette s'était trouvée dans l'avion quelques heures après la décision qu'elle avait prise d'abandonner, momentanément, ses études, pour rejoindre le mas où il y avait une malade en danger, trois petits enfants et un bébé de quelques jours.

Dans l'avion, hélas ! elle se souvient que son retour n'est souhaitée par personne et qu'elle sera probablement mal reçue.

Quelle épreuve pour son orgueil qui, embusqué dans un coin, ne demande qu'à revivre !

Mamita lui a dit hier soir un mot qu'il ne faut plus oublier : courage. Mais que c'est difficile d'en avoir, enfermée dans cette boîte, secouée par un vent violent qui semble vous détacher les membres du corps !

Revoir la terre, la terre de France, sera pour

elle une vraie joie. Ne plus danser dans l'air, ne plus éprouver le « mal du ciel », avoir terminé ce voyage sans sombrer dans la mer, quelle détente heureuse !

Marignane. L'aéroport, enfin !

Très pâle, valise en main, Marie-Antoinette quitte avec plaisir le bel avion qui, attaqué par la tempête au-dessus de la Méditerranée, l'a bien combattue. Pilotes et passagers sont contents d'être arrivés.

Le train n'a pas de retard. Il emmène les voyageurs à Marseille.

La camionnette de la parfumerie est devant la gare. Le conducteur, inconnu de Marie-Antoinette, ne fait aucune réflexion. Il attendait une dame âgée, c'est une jeune fille qui la remplace, cela lui est indifférent. Il sait qu'il doit conduire la voyageuse au mas de M. Mézergue où il y a une grande malade.

Bien fatiguée, Marie-Antoinette monte près de lui et la voiture démarre, traverse rapidement Marseille, puis suit la route qui mène à la

montagne où se trouve Floréal.

Il faut un long temps à Marie-Antoinette pour se remettre, mais le grand air emporte le mauvais mal et bientôt son équilibre physique revient ; elle se rend compte qu'elle a faim. Est-ce possible après tant d'heures de malaise ?

Mamita, comme d'habitude, a tout prévu. Marie-Antoinette n'a qu'à ouvrir une petite valise, et pour la première fois, elle se rend compte que sa grand-mère ne pense vraiment qu'à faire plaisir à ceux qui l'entourent.

Maintenant que Marie-Antoinette, reposée, nourrie, a retrouvé ses forces, elle s'effraye de la rapidité avec laquelle le mécanicien conduit.

Ce n'est pas la peur qui la trouble, mais l'arrivée proche lui donne une angoisse. Son père ne l'attend pas. Que va-t-il dire en la voyant arriver ? Il ne doit se souvenir que des méchantes paroles de sa fille concernant Mireille, la grande malade. Même à Marseille, au moment du départ, Marie-Antoinette a voulu les lui répéter. Il ne les a pas oubliées, il ne les a pas pardonnées, puisque depuis qu'elle est à Alger il n'a répondu à aucune

de ses lettres.

D'abord, elle lui a écrit toutes les semaines, puis tous les quinze jours, et ces derniers temps elle n'écrivait plus. À quoi bon, puisque son père ne répondait pas. Ces lettres-là, comme elle s'en souvient, aujourd'hui, avec précision. Elle n'écrivait que des choses banales : description de voyage, de l'arrivée à Alger, de la magnifique rade. Ses études, ses camarades, ses professeurs, sa vie d'écolière, tout ce qui la concernait, elle ! Sa tante à peine remise, les enfants, Mamita, en avait-elle jamais parlé ? Elle ne le croyait pas.

Depuis son enfance, la Dauphine n'a pensé qu'à elle.

Dans cette voiture qui l'emmène si vite, elle fait un examen de conscience comme elle ne l'a peut-être encore jamais fait, elle se juge comme elle aurait jugé une camarade, sans indulgence.

Accroché à la montagne, Floréal et ses maisons roses apparaît.

Ce soir de décembre ressemble à un soir de printemps. Le soleil, qui va se coucher, éclaire

tout ce village encadré de verdure ; dans quelques minutes, la voiture s'arrêtera devant la maison de M. Mézergue où, a dit le conducteur peu bavard, il y a une grande malade.

La nuit commence à s'emparer de la terre et la voiture traverse la grande rue de Floréal sans que son passage soit remarqué. Voici l'église, l'école, le chemin des Oliviers. Malgré son angoisse, quel plaisir pour Marie-Antoinette de revoir ce village où elle a passé treize années, des années heureuses, elle s'en rend compte aujourd'hui !

Il fait sombre quand la voiture s'arrête devant le mas. La porte en est fermée, et bien que le moteur fasse du bruit, personne ne vient l'ouvrir.

Marie-Antoinette descend, remercie le conducteur et ouvre la barrière du jardin, puis, lentement, elle se dirige vers cette porte close qui lui semble hostile. Un court instant, elle regrette d'être venue, puis elle aperçoit les larges marches de pierre qu'il va falloir gravir avec des jambes qui tremblent et un cœur affolé.

Et voici que sur le seuil de cette maison, qui est sienne, elle revoit la silhouette de sa grand-

mère dans son costume d'Arlésienne, et elle se souvient de ses dernières paroles : « Dieu t'aidera, courage. »

Rapidement, elle se dirige vers la porte et, d'un mouvement brusque – elle n'hésite plus – l'ouvre.

Devant ses yeux, la grande salle apparaît. Une lampe éclaire un tableau qu'elle ne s'attendait pas à voir.

Les trois petits enfants de Mireille, Pierrot, Jean, Jeanne, sont assis sur de hautes chaises et regardent avec extase des soldats de plomb alignés sur la table que Boule d'or fait manœuvrer.

La porte ouverte a fait tourner vers l'arrivante les quatre visages, et si celui du jeune garçon crie sa joie, ceux des petits disent leur effroi. Le grand méchant loup revient !

Boule d'or s'avance et son émotion le fait bafouiller.

– La Dauphine... Marie-Antoinette, est-ce possible ? Mais on attendait Mamita.

Et acceptant la main de Boule d'or, sans regarder si elle est propre, la fillette répond :

– Ma tante est encore malade, Mamita ne pouvait la quitter, je la remplace.

– Ça, s'écrie Boule d'or, ça c'est du bon boulot !

Et Marie-Antoinette s'étonne que cette expression, ne pouvant être admise dans aucune composition française, lui soit si douce à entendre. Le camarade, l'ami de son enfance vient, avec ces quelques mots, d'apaiser son cœur.

– Comment va Mireille ? demande-t-elle.

La figure ronde, si joyeuse, se transforme :

– Ça ne va pas, dit-il. Hier, on était désespéré. M. le curé est venu ; nous, les Scouts, on a commencé les grandes prières. On se relaye à l'église, le chapelet est dit sans arrêt. Ce matin, Mireille était encore là et la Sœur qui la soigne affirme qu'elle peut guérir si le bon Dieu nous aide. Ah ! la Dauphine, comme tu as bien fait de venir ; il me semble qu'avec toi le bonheur va

rentrer dans cette maison où depuis ton départ tout le monde a eu tant de peine. M. Mézergue te regrettait. Ah ! comme il te regrettait ! Chaque fois que je le rencontrais, on parlait de toi, mais pas de toi les derniers mois ! Ça, tous les deux, on ne voulait pas s'en souvenir. Mais de ton enfance, de la fête du mimosa, des distributions de prix. Ah ! oui, ton pauvre papa a eu bien du chagrin. Un soir où les trois petits étaient venus à sa rencontre, dans le chemin des Oliviers, alors que nous les voyons venir, il m'a dit : « Ils sont bien gentils, mais ils ne me remplacent pas ma fille. Boule d'or, crois-tu qu'elle m'écrira un jour : Papa, oubliez mes méchantes paroles et laissez-moi revenir près de vous. »

Alors, comme tu es mon amie, j'ai voulu consoler M. Mézergue et je lui ai dit : « Moi, je connais la Dauphine, elle a l'air comme ça de n'aimer personne, mais je sais que son papa est le premier dans son cœur et que bientôt elle vous le dira. Il faut attendre, parce qu'elle ne sait pas elle-même comment vous écrire pour se faire pardonner. » Et pour l'égayer, j'ai ajouté : « Une Dauphine, Monsieur Mézergue, c'est une

Dauphine, ça ne peut pas agir comme les autres gosses. » Et alors, il m'a répondu avec un pauvre sourire, si triste que ça m'a fait venir les larmes : « Ma Dauphine, reviendra-t-elle ? » Les petits se sont emparés de ton papa, on n'a plus parlé de toi, ça nous chavirait tous les deux et on voulait se cacher notre peine. Marie-Antoinette, te voilà qui pleure, toi, la Dauphine !

– Boule d'or, reprend la fillette, qui ne cache pas son émotion, veux-tu aller prévenir papa que je suis arrivée à la place de Mamita, et tu ajouteras : Marie-Antoinette regrette ses méchantes paroles, elle va soigner Mireille, les enfants, et elle vous supplie d'oublier et de ne plus jamais lui parler de ce qui nous a séparés. Boule d'or, tu feras cela pour moi, c'est si pénible de demander pardon et, avoue-t-elle avec sincérité, je n'en ai pas l'habitude. Aide-moi, toi, mon camarade, ça sera encore une bonne action.

Agrippant ses boucles emmêlées, Boule d'or juge la situation difficile. Les enfants ne vont pas vouloir rester avec Marie-Antoinette, ils vont crier, et tout bruit est défendu pour la malade ; de

plus, la commission de Marie-Antoinette à M. Mézergue n'est pas facile à faire ! Pourtant, il désire rendre service à la Dauphine qui vient pour servir, elle aussi !

– Écoute, dit-il, voici ce que je vais faire. Les gosses ont peur, ils t'appellent, faut que tu le saches, le grand méchant loup, et ils ne voudront jamais rester avec toi tant que tu ne leur auras pas fait comprendre que tu n'es pas un méchant loup.

Je les emmène jusqu'à la parfumerie ; toi, tu t'installes.

– Où ? demande Marie-Antoinette avec inquiétude.

– Dans ta chambre, pardi ! Mireille l'a entretenue jusqu'à sa maladie ; elle disait toujours à ton papa : « La Dauphine reviendra passer ici ses vacances, j'en suis sûre, Alger ne lui fera pas oublier Floréal. » Elle avait raison. Mais tu n'es pas revenue pour les vacances, tu es revenue parce que, au mas, il y avait de la peine. Tu ne me l'as pas dit, mais j'ai compris, alors tu sais maintenant, quoique tu puisses faire, même si tu rattrapes tes grandes manières, ça ne

m'enlèvera plus jamais l'amitié que j'ai pour toi parce que, comme dit M. le curé, quand un sentiment vient par l'estime, c'est du solide qui ne cassera plus. Marie-Antoinette, je vais demander pardon pour toi, et je suis heureux de faire cette corvée qui va faire du bien à M. Mézergue, car il a besoin qu'on lui réchauffe le cœur.

Boule d'or s'en va avec les petits, qui n'accepteraient pas de le quitter, vers la parfumerie, porter du bonheur.

Marie-Antoinette se dirige vers sa chambre.

À Alger, la Dauphine s'imaginait que Mireille s'était emparée de cette pièce. Ah ! comme elle a été injuste envers celle qu'elle appelait « la belle-mère », et toute belle-mère était pour elle une méchante femme !

Quelle joie de retrouver ses affaires telles qu'elle les a laissées.

Le miroir, où elle a passé tant de temps à faire ses jolies boucles, lui montre un visage transformé : voyage ou chagrin ? Ses yeux n'ont

plus la triomphante expression qu'ils avaient, ses lèvres n'affirment plus le dédain qu'elle éprouvait pour bien des gens. Son visage est celui d'une petite fille qui réclame d'être pardonnée et ce pardon c'est Boule d'or qui est en train de le demander.

Robe brossée, toilette faite, Marie-Antoinette sépare ses cheveux et, au lieu de refaire ses boucles, elle tresse deux nattes qu'elle enroule simplement autour de la tête comme la plupart des élèves d'Alger. Ainsi elle est transformée et a l'air d'une jeune fille, ce qui lui plaît assez. Ne vient-elle pas remplacer Mamita ?

Prête, elle se demande ce qu'elle va faire. Attendra-t-elle dans sa chambre ou dans la salle le retour de son père et de Boule d'or ? Elle hésite ; ah ! comme elle hésite !

Elle fait quelques pas vers la porte, puis s'arrête, et tout à coup, décidée, elle quitte sa chambre, traverse la salle rapidement et se dirige vers l'escalier qui conduit au premier.

Elle monte les marches et, en haut, devant elle, elle aperçoit la Sœur qui soigne la malade ;

entendant du bruit elle est venue donner des nouvelles. Elle ne connaît pas cette jeune fille, mais la renseigne comme elle renseignerait toute autre. Dans cette maison on ne pense qu'à la maman si malade qui a quatre enfants.

– Elle va mieux, dit-elle d'une voix douce, la fièvre, ce soir, n'est pas remontée.

Et voici que Marie-Antoinette pose une question qui s'impose à elle :

– Je suis bien contente. Le bébé, ma... petite sœur, pourrais-je la voir ?

– Ah ! s'écrie la religieuse avec un bon sourire, vous êtes la grande fille de M. Mézergue. Ma malade dort, venez, je vais vous montrer un joli bébé.

Et plus émue qu'elle ne l'a jamais été, Marie-Antoinette, docile, suit la Sœur.

Dans la chambre, Mireille est assoupie. C'est à peine si Dauphine la reconnaît ; la maladie peut-elle vous transformer ainsi ?

Dans un coin, il y a un berceau. La religieuse s'en approche et, prenant le petit bébé, elle le met

dans les bras de Marie-Antoinette.

Cette fois, le cœur insensible de la Dauphine, ce cœur qui commence seulement à vivre, est définitivement éveillé. Un enfant de quelques jours vient de le conquérir.

– Ma Sœur, murmure la fillette avec une émotion qui l'étonne.

Et se tournant vers la religieuse, elle demande :

– Comment s'appelle-t-elle ?

– Marie-Antoinette. Elle est ondoyée. On la baptisera quand sa marraine, qui porte le même nom, sera revenue.

Et les yeux pleins de larmes, comprenant que Mireille et son père lui ont déjà pardonné, la Dauphine met sur les légers cheveux blonds un baiser plein de tendresse, de promesse ; cette filleule est, avec amour, acceptée.

– La marraine est revenue, répond Marie-Antoinette.

Et elle ajoute, étonnée des paroles qu'elle prononce :

– Et si vous voulez, ma Sœur, m'apprendre à soigner ce bébé qui m'appartient un peu, cela soulagera sa maman.

La religieuse accepte et Marie-Antoinette demande à garder quelques instants sa filleule.

Et voici que la religieuse, en se retournant pour regarder la malade, s'aperçoit qu'elle est éveillée et que ses yeux, si grands dans ce visage amaigri, contemplent la grande et la petite fille. Ses mains, ses pauvres mains d'ivoire, se tendent vers le groupe, tremblantes, inquiètes. Puis, comme Marie-Antoinette ne se doutant pas qu'on l'observe, pose encore un baiser sur les petites menottes roses, les mains de Mireille retombent et sur ses lèvres brûlées par la fièvre, un sourire apparaît. Sa voix, si faible, s'élève dans la chambre silencieuse et murmure :

– La Dauphine !

Et comme Marie-Antoinette, l'entendant, s'est tournée vers elle avec le bébé dans les bras, elle ajoute :

– Si le bon Dieu m'appelle, je vous la donne.

Puis fermant les yeux, paisible, elle se rendort.

Bouleversée, Marie-Antoinette rend le bébé à la religieuse. Son visage est inondé de larmes qu'elle ne peut retenir, mais ce ne sont pas des larmes douloureuses ; il y a en elle de la peine mais aussi de la joie. Mireille lui a pardonné son égoïsme, sa méchanceté, sa dureté ; Mireille lui a tout pardonné, tout oublié, Mireille lui a donné son enfant.

Marie-Antoinette s'agenouille près du lit où une maman dort, résignée à accepter la volonté de Dieu quelle qu'elle soit. Et avec ferveur, Marie-Antoinette prie pour demander la guérison de Mireille et pour que la toute petite, qui vient de lui être confiée, ait une marraine comprenant la grande tâche qu'elle a acceptée.

Marie-Antoinette quitte la chambre, apaisée, heureuse. Maintenant aucune humiliation ne lui sera pénible. Elle supportera les caprices, les colères des enfants, elle aura pour récompense sa sœur, sa toute petite sœur que Mireille lui a donnée.

Dans la grande salle, M. Mézergue est là. Les

nouvelles de Mireille sont meilleures et sa fille est revenue ; il l'attend. Et quand la Dauphine, émue par tant d'événements, ouvre la porte, prête à dire son repentir, il ne la laisse pas parler et l'entoure de ses bras rudes de travailleur, en disant :

– Ma fille, ma fille.

Et dans sa voix il y a tant de joie et de tendresse que Marie-Antoinette comprend combien elle est aimée. Honteuse de tant recevoir et d'avoir si peu donné, elle murmure :

– Papa, je regrette, je regrette tout. Je suis revenue pour vous aider, je ne vous quitterai plus.

Pendant que M. Mézergue et Marie-Antoinette se retrouvent et « balayent les mauvais souvenirs », Boule d'or, aidé de Pierrot, met le couvert ; il y a trois petits qui ont toujours faim, et le dîner, fait par la religieuse et Boule d'or, est prêt. Il installe les enfants devant de bonnes assiettes de soupe et quand M. Mézergue et Marie-Antoinette sont venus les rejoindre, il annonce son départ.

– Maintenant, Monsieur Mézergue, que vous avez une ménagère, une Mamita un peu plus petite, Boule d’or s’en va !

– Tu reviendras ! crient les trois petits.

Et la Dauphine demande :

– Ne m’abandonne pas, Boule d’or. J’apprends un nouveau métier et je n’y connais pas grand-chose, viens encore quelques jours pour m’aider.

Et M. Mézergue ajoute :

– Sans toi, Boule d’or, que serais-je devenu ? Jamais je ne pourrai te faire comprendre ma reconnaissance.

– Il faut bien que les Scouts servent à quelque chose. C’est leur métier. Ici, tout va marcher, la Dauphine est revenue et les grandes prières vont continuer jusqu’à la guérison de Mireille. Bonsoir tout le monde, les grands et les petits !

*

Marie-Antoinette a accepté un métier difficile, un métier que, certes, elle n'aurait pas choisi mais qui s'est imposé et l'apprentissage a été pénible. Les trois petits enfants avaient peur du grand méchant loup et il a fallu de longues heures de patience pour les apprivoiser. Pierrot, qui a sept ans, a accepté un jour de « causer » avec la Dauphine et lui a appris qu'il était l'auteur de la chanson que Jean et Jeanne chantaient avec tant de plaisir pour faire enrager Marie-Antoinette.

*Ils étaient trois petits enfants
Qui s'en allaient glaner aux champs
S'en furent un jour chez un grand loup
Grand loup voudrais-tu nous loger ?
Allez, allez, petits enfants, il n'y a pas de
place
Allez-vous-en !*

Et Pierrot ne cacha pas toutes les rancunes de son cœur d'enfant. Il rappela leur arrivée au mas.

Ils venaient si heureux de trouver, dans une maison claire et fleurie, une grande sœur.

Le nouveau papa leur avait beaucoup parlé de cette sœur, reine du mimosa, et il leur avait promis qu'elle serait très gentille s'ils étaient gentils ; et ils étaient venus, prêts à aimer cette reine, c'est un si beau titre !

Ils avaient tendu leurs bras, leurs frimousses, et celle qu'on appelait « la Dauphine » les avait repoussés brutalement en murmurant : « Je n'aime pas les enfants, ils ne font que des bêtises. » Et maman Mireille qui espérait, elle aussi, un baiser et des mots gentils, avait pris les trois petits, et, là-haut, dans la chambre du premier, ils avaient ensemble pleuré.

Et ce jour-là, Pierrot était si en colère qu'il s'était promis de venger maman et Jean et Jeanne. Alors, pour faire enrager la Dauphine, il avait organisé les bêtises !

Pendant que Marie-Antoinette travaillait, il s'efforçait de faire le plus de bruit possible et maman s'en étant aperçue, les avait emmenés chaque jour se promener dans la montagne. La

lettre déchirée par Jean et Jeanne, Pierrot en l'apprenant, en avait été content. Mais voilà qu'il avait fait connaissance de Boule d'or et Pierrot était devenu un Louveteau, et ce Louveteau serait un jour Scout, alors tout changea. Il comprit que la vengeance était une des choses que le bon Dieu défendait et qu'il fallait essayer de s'entendre avec le grand méchant loup, si un jour il revenait.

Il était revenu, avait dit Boule d'or, pour soigner maman Mireille et la petite sœur, et eux par-dessus le marché. Alors on ne pouvait plus l'ennuyer.

Le résultat de cette conversation, pénible pour la Dauphine, fut un traité d'alliance proposé par Pierrot, mais il fallait conquérir Jean et Jeanne, et ce n'était pas facile.

Ils étaient violents, entêtés. Jeanne qui allait à l'école maternelle se montrait déjà coquette et Jean était paresseux et malhonnête.

Depuis que maman Mireille était malade, les petits n'écoutaient personne et leurs caprices, supportés, car il ne fallait pas que leurs cris troublassent la malade, en faisaient des démons.

Papa avait annoncé que Mamita allait venir et qu'elle saurait faire obéir les deux révoltés ; mais au lieu de Mamita attendue, ils avaient vu apparaître le grand méchant loup. Et si Boule d'or ne s'était pas fâché, ils lui auraient crié : « Allez-vous-en, il n'y a pas de place pour vous, allez-vous-en ! »

Bien des fois, Boule d'or a secouru Marie-Antoinette. Il s'occupait pour elle du ravitaillement, et lui montra ce qu'elle devait savoir en cuisine pour faire des repas pouvant plaire à une malade et à des enfants.

Marie-Antoinette s'étonna que toutes les choses apprises à l'école ne lui fussent pas plus utiles dans la vie quotidienne. Quand elle serait une maman, à son tour, elle tâcherait de trouver une école où on apprendrait aux petites filles, en même temps que les sciences modernes, les soins ménagers. Marie-Antoinette allait avoir quatorze ans, et si elle connaissait l'histoire, la géographie, les mathématiques, la physique, la chimie, elle ignorait comment on faisait une bonne soupe, un pot-au-feu, un ragoût, un rôti. Les programmes

surchargés de l'école n'avaient pas permis à Mamita de lui apprendre l'art culinaire ; car c'est un art qui appartient à la France, le pays du monde où on mange le mieux.

Boule d'or avait été pour la Dauphine l'ami indispensable auquel elle pouvait demander toutes les corvées, certaine que son amitié ne les trouverait jamais ennuyeuses.

Trois semaines après l'arrivée de Marie-Antoinette, Mireille, convalescente, avait pu descendre dans la grande salle, et le jour où M. Mézergue la vit à la table de famille fut pour lui une grande joie. À son foyer, enfin, il n'y avait plus de place vide.

La venue de maman rendit les trois petits si joyeux qu'ils furent insupportables. Jean et Jeanne commençaient à obéir à la Dauphine, Pierrot le voulait ; mais ce jour-là, ils furent si désagréables avec elle, que Mireille put admirer la patience de Marie-Antoinette. D'une voix sévère, elle déclara aux deux petits que, guérie, elle ne supporterait pas leurs caprices. Et, en regardant la Dauphine, elle ajouta :

– Que seriez-vous devenus pendant que j’étais malade, si Marie-Antoinette n’était pas arrivée ? Qui vous aurait soignés, nourris ? Vous devez comprendre que la marraine de votre petite sœur a été aussi pour vous une bonne marraine et je veux que vous soyez pour elle, aussi gentils que vous l’êtes avec votre papa et moi.

Jean baissa la tête, honteux d’être grondé le premier jour où maman revenait à table. Mais Jeanne releva son visage et s’écria :

– C’est un grand méchant loup, nous n’avons pas besoin d’elle puisque Boule d’or était là !

– Si jamais, reprit Mireille, j’entends encore ce surnom affreux que vous avez donné à Marie-Antoinette, tu t’en iras de la maison. Une pension sévère t’apprendra qu’il ne faut se souvenir que de la bonté des personnes envoyées par le bon Dieu, pour vous soigner pendant la maladie de votre maman. Va immédiatement demander pardon à Marie-Antoinette.

La petite fille se leva. Ses deux petits poings fermés, elle passe devant la Dauphine en criant :

– J’aime mieux m’en aller tout de suite en pension ! Je ne veux pas demander pardon au grand méchant loup !

Impatienté, M. Mézergue se leva pour corriger la fillette, mais Marie-Antoinette intervint :

– Papa, dit-elle avec un sourire triste, je vous en prie, ne la grondez pas. Je récolte ce que j’ai semé, Mamita m’a prévenue. Laissez-moi tout arranger, vous verrez qu’un jour les petits m’aimeront. Je ne les ai pas aimés, ils se vengent, c’est leur tour.

Alors Pierrot, un bon gosse que Boule d’or dirigeait, s’écria :

– Moi, je suis Louveteau, moi je me suis expliqué avec la Dauphine, moi je commence à l’aimer, moi je ne veux pas que les petits lui fassent de la peine ! Boule d’or a dit que s’ils étaient méchants, le petit Noël le saurait et leurs souliers resteront vides. Boule d’or se chargera de le prévenir.

Cette menace arrêta Jeanne au moment où elle franchissait la porte du mas. Sa grande colère

s'apaisa et Noël, ce mot merveilleux pour les grands et les petits, lui fit comprendre que sa conduite était odieuse.

Faire une scène le premier jour où maman guérie revenait déjeuner avec ses enfants, comme c'était vilain !

Son petit cœur n'était pas un méchant cœur. Deux bonds l'amènèrent repentante près de celle qu'il fallait appeler maintenant la grande sœur, et elle balbutia avec de gros sanglots, inévitables après sa révolte :

– Je ne t'appellerai plus le grand méchant loup, je ne te dirai plus de t'en aller ; tu seras aussi ma marraine et tu me donneras des dragées !

Cette conclusion fit rire tout le monde, et comme la Dauphine promit les dragées, cette promesse chassa les larmes de Jeanne qui se rassit à la table de famille, heureuse d'avoir évité la pension sévère dont maman avait parlé si sérieusement.

Et le jour de Noël est venu. Mireille et Marie-

Antoinette ont préparé ensemble l'arbre et les cadeaux.

Les trois petits n'ont pas eu le droit de pénétrer dans la chambre de la Dauphine où tout s'organisait pour que chacun, le jour de Noël, fût heureux.

Et le matin, dès que les enfants se réveillent, ils courent, tels qu'ils sont, dans la grande salle où l'arbre maintenant est installé. Les petits souliers, mis la veille, ont été remplis de cadeaux. Quelle joie de les découvrir ! Et les cris, les rires des petits font sortir de leur chambre, papa, maman et Marie-Antoinette.

L'un après l'autre, cœur unis, ils contemplent les enfants. Mireille, qui se souvient des tristes Noël dans les chambres mansardées, éprouve une telle reconnaissance, qu'elle veut remercier son mari et sa belle-fille du bonheur donné à ses enfants, bonheur dont ils se souviendront quand ils seront devenus grands. Ses mains cherchent celles de son mari et de la Dauphine, elle les approche de ses lèvres en murmurant :

– Merci, merci à vous qui avez recueilli une

maman et trois petits enfants. Nous étions malheureux, abandonnés dans une grande ville où personne ne s'occupait de notre misère. Mamita a voulu que vous vous en occupiez et vous m'avez tant donné, tous les deux, que ma reconnaissance est de celle qui ne finira qu'avec ma vie.

« Marie-Antoinette, ne protestez pas. Si au début de notre existence commune, nous n'étions pour vous que des envahisseurs, quand j'ai été malade vous êtes revenue, vous m'avez montré que vous me considérez comme un membre de votre famille. Pendant des jours j'ai déliré et le soir où j'ai retrouvé ma raison, je vous ai vue dans ma chambre ; vous teniez dans vos bras ma petite fille, votre filleule. J'avais voulu lui donner votre nom, et vous avez eu en la regardant, en l'embrassant, une telle expression d'amour qu'elle a pour moi effacé le passé et m'a promis un avenir paisible où, si Dieu me laissait sur la terre, dans la maison, nous nous aimerions tous.

« Les trois petits et leur maman ne sont plus pour vous des envahisseurs mais des adoptés, comme pour votre père, et vous accepterez leur

affection. Merci, merci... »

Marie-Antoinette est bien émue. Depuis son arrivée, elle a fait tout ce qu'elle a pu, et soutenue par Boule d'or elle a donné, sans compter, dévouement, générosité, patience, à des enfants qui parfois ont été bien méchants.

Aujourd'hui Noël, le grand méchant loup oublie le rude apprentissage qu'il vient de faire. Il se rend compte que la joie des autres, à laquelle on a contribué, met en vous un bonheur dont il s'étonne.

Cette fillette, qui n'a pas quatorze ans, a été pendant trois semaines une maman de quatre enfants, et elle a tenu avec vaillance une maison où il fallait nourrir sept personnes tous les jours, tâche qui n'a pas été facile. Souvent la pauvre Dauphine, après avoir couché les petits, fait la vaisselle et tout préparé pour le lendemain, rentrait le soir dans sa chambre bien lasse. Mais si elle emportait avec elle fatigue et déceptions, les petits cherchèrent longtemps à l'exaspérer, elle emportait aussi les dernières paroles de son père :

« Bonsoir, ma grande fille. » Et souvent il ajoutait : « Tout va mieux depuis que tu es là. » Alors le courage revenait, ce courage que Mamita lui avait recommandé d'avoir.

Maintenant, Marie-Antoinette avait un autre modèle que la Dauphine de France. Elle voulait ressembler à cette grand-mère qui, au soir de sa vie, ne pensait qu'à aider ses enfants ; quand ils étaient malheureux, elle apparaissait et s'en allait dès que dans leur maison tout chagrin avait disparu. Cette vie-là devait servir d'exemple à la Dauphine, elle avait mis bien des années à le comprendre.

Fière de sa jolie figure, de son intelligence, de ses succès – n'avait-elle pas été élue reine du mimosa ? – elle se laissait aimer sans aimer.

Était-elle heureuse ? Non. Son orgueil seulement était satisfait, car il lui permettait de dominer les autres et cette puissance lui plaisait. Mais depuis que son cœur s'est éveillé et a commencé à vivre, comme a dit Mamita, elle a découvert qu'il y avait un autre bonheur beaucoup plus beau. Ce bonheur-là met en vous

une joie profonde, si merveilleuse, que M. le curé dit que cette joie-là n'est pas de ce monde. C'est Celui qui est venu apprendre aux hommes, à tous les hommes, qu'il fallait s'aimer les uns les autres qui vous la donne.

Boule d'or, le chef des porcelettos, la Dauphine, la présidente des esbrouffantes, ont découvert cette joie par des chemins différents, et ils la garderont parce que les cœurs qui la possèdent ne veulent jamais la perdre.

Les brillantes études de Marie-Antoinette ne lui avaient jamais appris ce que trois petits enfants lui ont fait découvrir.

Ce matin de Noël, la bonne élève, la première de la classe, se rend compte qu'elle n'était, somme toute, qu'une ignorante !

La porte du mas s'ouvre et Boule d'or, « en tenue de gala », les bras chargés de roses, s'avance pour offrir les beaux bouquets aux quatre dames de la maison : Mireille, Marie-Antoinette, Jeanne... et la toute petite qui dort dans son berceau !

– Bon Noël à tous, dit-il de sa voix joyeuse, si agréable à entendre. Excusez ma visite matinale, mais j’ai du travail pour toute la journée. Les Scouts, aujourd’hui, doivent servir plus et mieux que les autres jours. Ici tout le monde va bien, alors ça vous fait plaisir de voir une maison où l’orage a passé sans faire de dégâts ! Les grandes prières, Mireille, vous ont sauvée bien plus que les drogues du grand médecin de Marseille, envoyé par M. Munel. Mais il ne faut pas le lui dire car ça pourrait lui faire de la peine. Cousine Mireille, j’ai une demande à vous adresser.

– Accordé d’avance.

– Voici ce dont il s’agit. Maintenant que vous êtes guérie, il faudrait que vous me prêtiez, de temps en temps, la Dauphine. M. le curé voudrait qu’elle organise une section de filles, qui seraient des scouts « en jupes », pantalons défendus, pour nous aider dans les besognes où il faut de jeunes mamans pour servir. Nous, avec les bébés, nous sommes souvent bien embarrassés, je m’en suis rendu compte avec Jean et Jeanne. Marie-Antoinette fera son apprentissage avec sa filleule.

Mireille, vous lui apprendrez tout ce qu'elle doit savoir. Quand elle sera savante, elle instruira les esbrouffantes qui seront bien contentes de retrouver leur présidente avec un cœur, retour d'Afrique, que le soleil a rempli d'or. J'ai parlé de ce projet et déjà quinze esbrouffantes ont donné leur adhésion. On n'attend plus que le consentement de M. et M^{me} Mézergue et celui de la Dauphine qu'on ne lui pas encore demandé mais qu'on est sûr d'obtenir puisqu'elle a dit à moi, Boule d'or, ancien chef des porcelettos, qu'elle ne me refuserait jamais rien...

M. Mézergue répond :

– Consentement donné avec joie.

Et Marie-Antoinette s'écrie :

– J'accepte avec reconnaissance.

Boule d'or, rayonnant, ajoute :

– Entendu ! À Floréal, la Dauphine et moi on fera toujours du bon « boulot » et cette année, à la fête du mimosa, nous aurons encore le plus beau char puisque notre reine est revenue et que peut-être elle ne nous quittera plus.

Ces dernières paroles, Boule d'or les a dites avec une certaine inquiétude.

Marie-Antoinette comprend la demande qui lui est faite. Elle n'hésite pas. Le mas avec son père, Mireille, les trois enfants et sa filleule, c'est sa maison, son foyer, où elle peut être heureuse, plus simplement qu'elle ne cherchait à l'être, en donnant aux siens du bonheur. D'une voix ferme, elle répond :

– La Dauphine ne quittera plus Floréal.

Et comme cette réponse crée une émotion générale, Boule d'or se met à chanter :

Ils étaient trois petits enfants

Qui ont trouvé seconde maman !

Cet ouvrage est le 371^e publié
dans la collection *Classiques du 20^e siècle*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.